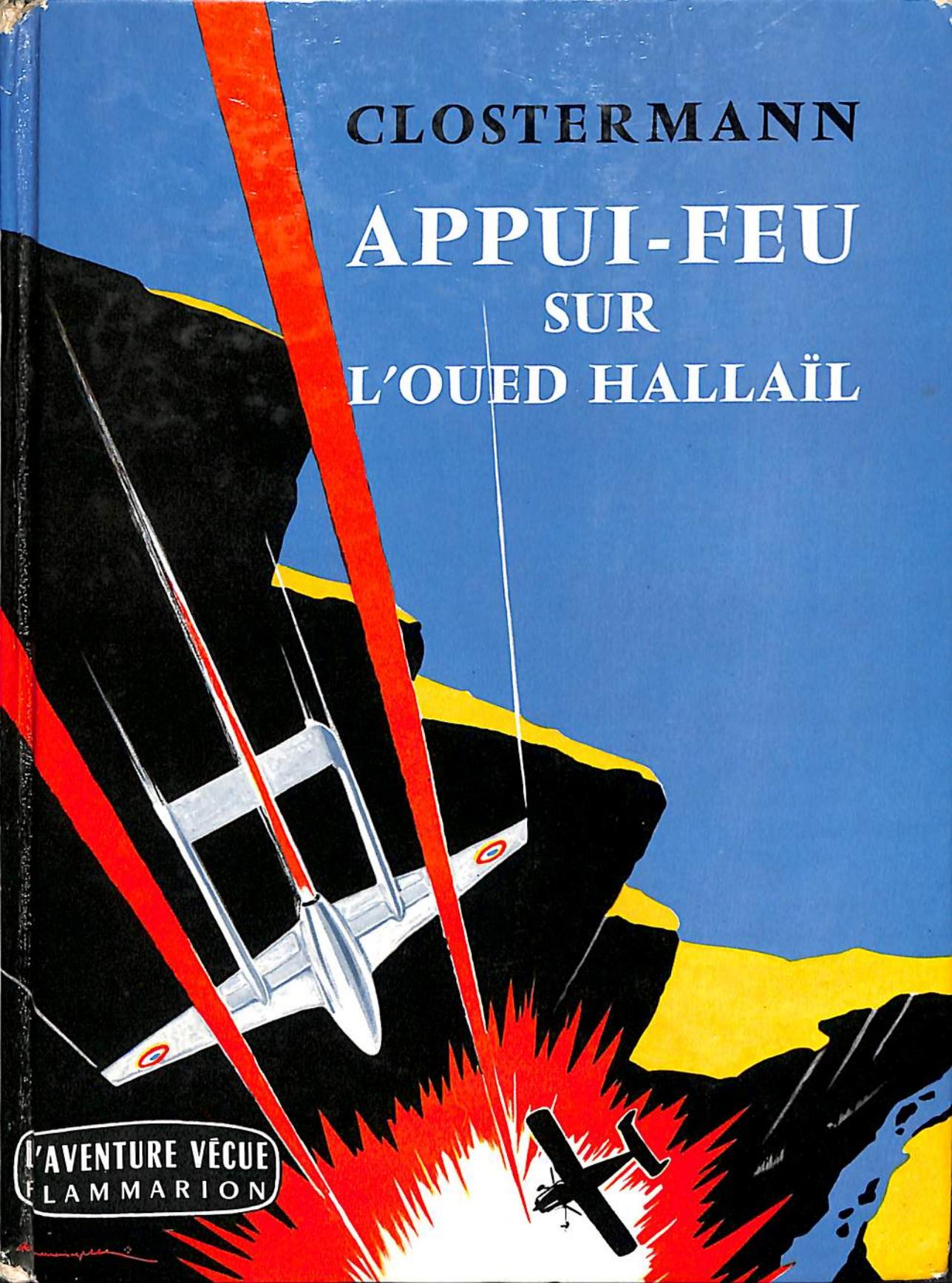


CLOSTERMANN

APPUI-FEU

SUR

L'OUED HALLAÏL



L'AVENTURE VÉCUE
FLAMMARION

DANS LA MÊME COLLECTION

SUR TERRE

M.-A. AZÉMA
La conquête du Fitz-Roy.
GUY DES CARS
L'officier sans nom.
RENÉ CHAMBE
Le bataillon du Belvédère.
LOIS CRISLER
Chasseurs d'images en Alaska.
ADRIEN DANSETTE
Leclerc.
ANDRÉ DEMAISON
Le grand livre des bêtes dites sauvages.
JACQUES DIETERLEN
Le chemineau de la montagne.
CLAUDE DULONG
Asie jaune, Asie rouge.
ESCARRA, DE SEGOGNE, etc
Karakoram.
JEAN D'ESME
Bournazel, l'homme rouge.
FERLET ET POULET
Victoire sur l'Aconcagua.

J.-M. FIEVET
L'enfant blanc de l'Afrique noire.
ROGER FRISON-ROCHE
L'appel du Hoggar.
YVES GRIOSSEL
Pyrénées souterraines.
DAVID HOWARTH
Patrouille arctique.
J.-J. LANGUÉPIN
Himalaya, passion cruelle.
J. PEYRÉ
La légende du gommier Saïd.
M.-L. PLOVIER-CHAPELLE
Une femme et la montagne.
BERNARD SIMIOT
De Lattre.
JACQUES WEYGAND
Légionnaire.
Gommier de l'Atlas.
SYDNEY WIGNALL
Prisonniers au Tibet rouge.

SUR MER

GEORGES AUBIN
L'empreinte de la voile.
Nous les Cap-Horniers.
MARCEL BARDIAUX
Aux 4 vents de l'aventure.
MICHEL BRUN
Le destin tragique du Tahiti-Nui.
C^{dt} BERNARD FRANK
Corsaire du xx^e siècle
J.-Y. LE TOUMELIN
Kurun autour du monde, 1949-1952.
Kurun aux Antilles.
BERNARD MOITESSIER
Un vaçabond des mers du Sud.

J.-E. MACDONNEL
Les éperviers de la mer.
EDOUARD PEISSON
Les rescapés du Nevada.
VICE-AMIRAL RONARCH
L'évasion du « Jean-Bart ».
FRANK THIESS
Tsoushima.
ANNIE VAN DE WIELE
Pénélope était du voyage.
WOODWARD
Les embusqués du large.

DANS LES AIRS

Les carnets de René Mouchotte.
PAUL BRICKHILL
Les briseurs de barrages.
Bader, vainqueur du ciel.
RENÉ CHAMBE
Au temps des carabines.
PIERRE CLOSTERMANN
Le grand cirque.
Feux du ciel.
Appui-feu sur l'Oued Hallaïl.

LARRY FORRESTER
Tuck, l'immortel.
ROGER MAY
40.000 kilomètres à l'heure.
RENÉ PUGET
10.000 heures de vol.
ERNST UDET
Ma vie et mes vols.

APPUI-FEU
SUR
L'OUED HALLAÏL

PIERRE CLOSTERMANN

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LE GRAND CIRQUE.
FEUX DU CIEL.

APPUI-FEU
SUR
L'OUED HALLAÏL



« *L'Aventure vécue* »

FLAMMARION, ÉDITEUR
26, rue Racine, Paris

Il a été tiré de cet ouvrage :

*Quarante exemplaires sur pur fil des Papeteries d'Arches
dont vingt-cinq exemplaires numérotés de 1 à 25,
et quinze exemplaires numérotés de I à XV ;*

*Cinquante-cinq exemplaires sur chiffon des Papeteries de Lana
dont cinquante exemplaires numérotés de 26 à 75,
et cinq exemplaires numérotés de XVI à XX ;*

*Deux cent soixante-quinze exemplaires sur vélin alfa
dont deux cent cinquante exemplaires numérotés de 76 à 325,
et vingt-cinq exemplaires numérotés de XXI à XLV.*

« Il suffit que l'action conduise à la mort
pour qu'elle touche à une certaine forme de
grandeur qui est particulière aux hommes :
l'absurdité... »

ALBERT CAMUS.

*Those that I fight I do not hate
Those that I guard I do not love...
Nor law, nor duty bade me fight
Nor public men, nor cheering crowds.
A lonely impulse of delight
Drove to this tumult in the clouds...*

Poème du Lieutenant Lynch,
pilote de B. 17, 1944.

JOHN HERSEY.

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

© FLAMMARION 1960.

Printed in France.

PRÉFACE

Hier, par Le Grand Cirque, j'ai voulu faire revivre le combat d'un pilote de chasse de la France Libre dans les cieux d'Europe 1942-1945.

Aujourd'hui, Appui-feu sur l'oued Hallaïl est l'histoire d'un officier pilote de réserve rappelé en Algérie 1956-1957. Ce n'est ni une autobiographie, ni une œuvre littéraire d'imagination. Sous la forme d'un récit historique, c'est plutôt un reportage photographique où les mots tentent de remplacer la pellicule.

Les principaux épisodes d'action relatés sont authentiques et je les ai vécus. Les paysages, je les ai survolés, et les personnages, — pour imaginaires qu'ils soient — je les ai cependant connus. J'ai rencontré en Algérie plusieurs Dorval qui agissaient et pensaient comme lui.

Pour des raisons évidentes de sécurité militaire j'ai modifié les codes radio, les indicatifs d'appel, les matricules des unités et des escadrilles. Si certains pseudonymes semblent transparents à ceux qui ont servi en Algérie, selon la formule consacrée, ces ressemblances ne sont que des coïncidences.

Un million et demi de jeunes Français ont servi la France en Algérie, et treize mille d'entre eux y sont morts au cours de ces opérations militaires ingrates, confuses et découra-

geantes. L'aspect politique de cette guerre n'intéresse pas ce livre. La politique algérienne a trop servi les passions des tribuns de la salle Wagram ou du Forum d'Alger. Elle a trop nourri les ambitions impitoyables des exilés des Palaces du Caire et de Tunis. Les uns et les autres sont méprisés par les hommes des deux camps qui souffrent et qui meurent dans les djebels.

J'ai tenu à montrer, au travers des faits, tout ce qu'il y a d'inexpiable et de tragique dans ces combats désespérés, ces accrochages, ces embuscades, ces massacres d'innocents écrasés entre la sauvage cruauté médiévale des uns et le poids de la machine de guerre du XX^e siècle. J'ai tenté de décrire la nature torturée, les massifs montagneux désolés, qui déroulent la grandiose toile de fond de cette sanglante partie de cache-cache.

Appui-feu sur l'oued Hallaïl n'est absolument pas un livre à clef ni de polémique. Ceux qui sont loin, à l'abri, peuvent discuter sans risques de l'Algérie. Ceux qui sont responsables du maintien de l'ordre et qui servent, subissent. La règle militaire ne s'interprète pas, pas plus que le devoir tel qu'il est défini par les conventions, les habitudes, et les lois de la société.

Il y eut — c'est indéniable — des crises de conscience sous les uniformes. Elles ont trouvé leur source dans les contrastes, les problèmes mal posés, et surtout dans le choc de deux mentalités de combat, trop différentes pour que les malentendus ne soient pas cruels et inhumains.

Mais, au fond des choses et malgré les grands raisonnements, qu'un enfant soit tué d'une façon sauvage ou civilisée, déchiqueté par un obus moderne de 20 mm ou éventré par un poignard anachronique, c'est toujours un enfant mort, et c'est toujours un crime.

Nous vivons un triste siècle, où l'on tue trop facilement pour de trop bonnes raisons.

Puisse ce livre ne servir d'argument qu'aux hommes de bonne volonté!...

A Paris, le 25 décembre 1959.

PIERRE CLOSTERMANN.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

AIR

ORDRE D'APPEL SOUS LES DRAPEAUX

(Articles 40 et 48 de la loi sur le recrutement)

DORVAL JACQUES

Classe de recrutement 1939

Grade : Commandant (R)

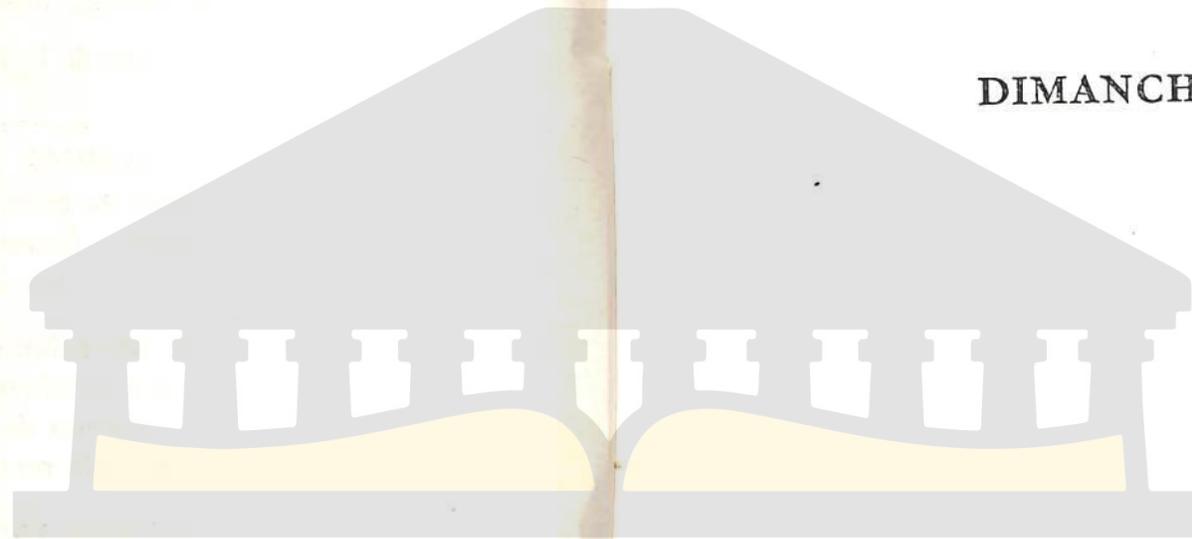
Par ordre du Ministère de la Défense Nationale
il est prescrit au destinataire du présent ordre,
rappelé par application des prescriptions de la loi
sur le recrutement, de rejoindre :

IMMÉDIATEMENT ET SANS DÉLAIS

Le 1^{er} JOUR DU RAPPEL — Le 20 août 1956

La B.A. 104 — Le Bourget, pour mise en route
sur l'escadron 1/48 — Telergma — Algérie

DIMANCHE SOIR



⊙°∇∩Σ⊙ ⊙°∩°∫Σ∩
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

La fin de l'été s'attardait encore sur les Nementchas, tandis que l'hiver précoce du Nord, bousculant l'automne incertain de la plaine de Sétif, lançait déjà ses masses d'air froid et ses grains violents à l'assaut des chaînes côtières.

Survolant le plateau aride de Chéria torréfié par l'implacable soleil des confins pré-sahariens, le « Broussard » revenait d'une mission dans la trouée de Gafsa.

Le commandant Dorval, aux commandes, surveillait l'horizon avec inquiétude. Là-bas, dans la zone de basse pression, les orages se regroupaient sous le socle d'une majestueuse tête d'enclume écrasant les monts du Constantinois.

L'air ridé d'ondes invisibles se dérobaux ailes de l'avion qui tanguait doucement.

— Kopa, le pétrole ?

— Quatre-vingts litres à droite, mon Commandant !

Dorval s'appliqua à mettre la bille au milieu. Il se pencha pour lire la jauge sous l'aile gauche, maintenant soigneusement ses pieds centrés — avec les réservoirs presque vides, une largeur de bille au dérapage faussait la lecture du simple au double.

40 litres, donc 120 au total, soit plus d'une heure de vol en principe — juste de quoi rentrer à Oued Hamimine.

C'était quand même tangent car le jour baissait. A Constantine, il devait pleuvoir. Le plafond de nuages dégringolait vite avec la fraîcheur du soir et le temps se gâtait franchement. Comme il n'était pas question de se poser à Oued Hamimine après 19 heures, mieux valait ravitailler à Tebessa en route, et rentrer sur Télergma en vol de nuit.

*
**

A Tebessa, le plein, avec les pompes Japy, n'en finissait plus. Il laissa son mécanicien Kopa sur l'aile et courut jusqu'aux Opérations.

— Avez-vous une carte d'approche de Télergma à me passer ?

— Non, mon Commandant, mais vous pouvez consulter la fiche. Je vous préviens que le G.C.A. (1) de Mont-de-Marsan n'est pas encore opérationnel. La fréquence de la balise (2) est 250. L'indicatif Tango Alpha, huit cents mètres plein sud de la piste 26. Le gonio travaille sur 119,7.

Sur le dos de sa main, à même la peau, Dorval prit note des indications au stylo à bille.

Comme il sortait, le lieutenant des Ops le rappela :

(1) G.C.A. : « Ground Controlled Approach », atterrissage contrôlé par le sol à l'aide d'un radar de précision. L'opérateur au sol « voit » l'avion sur son écran et peut en suivre et la trajectoire de descente et la position par rapport à la piste.

(2) Balise : émetteur radio lançant un signal particulier sur une fréquence connue et permettant à un avion muni d'un radio-compass de se guider sur cette émission.

— Attention, mon Commandant, le temps est moche — pluie et orages sur le Constantinois. Télergma a fait passer un avis de QGO (1) technique si le vent continue à forcer.

— Bien, merci. On verra. Prévenez le C.A.T.A.C. (2) de mon départ et de ma destination !

*
**

Les premières gouttes commençaient à tomber quand il brancha la « booster » (3). Enervé, il leva les contacts trop tôt, eut droit à un retour sec du moteur, et, sans l'intervention de Kopa qui retint discrètement la manette des gaz, il aurait noyé le Pratt.

Une patrouille de T-6 revenant de l'Abiod à court d'essence le retarda à l'entrée de piste.

Tout son instinct de vieux pilote se révoltait contre un départ tardif dans ces conditions atmosphériques.

Kopa de son côté insistait :

— Mon Commandant, vous savez bien que ce sont des cafouilleux à Télergma. Si nous rentrons après l'heure ils vont nous faire un sac de nœuds...

Un coup de vent secoua le Broussard sur ses longues pattes d'acier souple, apportant la première giboulée de pluie drue.

Dorval haussa les épaules et mit la gomme.

— Allô Chien Jaune, Chien Jaune, Leo 25 qui vous appelle. Décollage Tebessa 18 h 22 — estime Télergma 19 h 10 — à vous...

(1) QGO : « interdiction d'atterrir à... » en code radio.

(2) C.A.T.A.C. : Commandement Aérien Tactique.

(3) Booster : pompe d'accélération.

Il dut répéter trois fois le message avant que Khenchela daigne lui relayer la réponse de Constantine.

— Allô avion appelant Chien Jaune, ici Chevreau, veuillez répéter votre indicatif !

Ces échanges de sourds en phonie crispaient les nerfs de Dorval. Il répondit avec hargne :

— Allô Chevreau, ici Leo 25, je répète Leo 25, qui vous reçoit force 3 clair 5. Décollé de Tébessa à vingt-deux, estime Télergma unité zéro. Terminé.

— Allô Leo, insista Chevreau, ai compris votre destination Télergma et non pas Oued Hamimine — à vous...

— Affirmatif, Télergma. Transmettez message à Chien Jaune. Terminé.

Pendant la conversation il avait pris son cap et de l'altitude.

Déjà à 800 mètres il était dans la crasse et dut redescendre à 700. La pluie avait cessé. Pas pour longtemps sans doute. L'horizon écrasé entre les nuages noirs et la terre diffusait un mince filet de crépuscule rougeoyant marquant le coucher du soleil.

Le Djebel Rgheiss calant trop à droite sa pyramide sombre contre le sel blanc du Tarf, il corrigea au 330°. Les rues d'Ain Beida n'étaient pas encore éclairées.

Dorval pensa qu'il lui restait à peine quinze minutes de vol à vue. Soigneusement il régla les rhéostats de l'éclairage de bord, forçant l'ultra-violet sur la planche de V.S.V. (1)

(1) V.S.V. : vol sans visibilité. Vol aux instruments.

et l'infra-rouge sur la planche moteur. Il tourna à fond l'éclairage interne du radio-compas et du V.H.F. (1) dont les chiffres se détachèrent aussitôt en filaments rouges.

La balise de Télergma masquée était faible. Il passa l'A.D.F. (2) sur le broadcast de Constantine qui relayait Radio-Alger. L'ampleur du parasitage indiquait l'orage proche.

La phosphorescence accrue des instruments était un signe qui ne trompait pas, même si l'œil s'était déjà accommodé à la pénombre extérieure.

C'était aussi un avertissement. Le plafond baissait encore et les premières lumières du sol brillèrent dans la nuit qui semblait monter de la terre.

18 h 50. — Le point de non-retour était passé, et il s'était désormais commis à poursuivre son plan de vol, jusqu'au bout.

Dorval alluma ses feux de position et pensa que c'était idiot. Il ne pouvait plus revenir, si tard, sans balisage ni gonio à Tébessa, et si, en face, les cols étaient bouchés à Oued Rhamoun, il serait obligé à grimper dans cette merde pour finalement percer au milieu de tous les os méchants de Télergma.

Il passa sa langue sèche sur les lèvres, et sentit la sueur perler sous son nez. Il était tombé comme un enfant dans la simplicité du plus mortel des pièges classiques du ciel.

La certitude du danger qu'il lui faudrait bientôt affronter pesa sur ses épaules, décuplant la fatigue de la journée.

(1) V.H.F. : « Very High Frequency », postes émetteurs-récepteurs à très haute fréquence (au-dessus de 20 Mc.).

(2) A.D.F. : Automatic Direction Finding ou Radio-Compas ; radiogoniomètre de bord à cadre automatique dont l'aiguille indique en permanence la direction d'un radio-phare avec lequel il est accordé.

— Quel c.. je suis !... Bon Dieu ! Quel c.. !...

C'est tout ce qu'il trouvait à répéter avec une rage croissante contre lui-même. Tout d'un coup, il détestait ces avions légers. Il aurait donné n'importe quoi pour avoir sous ses mains moites un DC 3 ou un Nord 2501, bien lourd, bien stable, bien défendu — il aurait même eu du plaisir à se battre contre le mauvais temps.

— Kopa, vous avez votre torche ? Non ?...

Cette fois, la colère lui amena presque les larmes aux yeux. Du calme, ce n'était pas le moment de perdre les pédales.

— ... Je vous ai dit mille fois d'avoir toujours une lampe sur vous, et je ne vous le répèterai plus. Tant pis, réglez-moi la baladeuse sur le rouge... très faible... c'est ça... Prenez la carte et indiquez-moi les altitudes des parpaings entre ici et Télérgma...

Kopa siffla entre ses dents.

— C'est plutôt mal pavé, mon Commandant...

Dorval sentit l'inquiétude de Kopa pourtant confiant d'habitude. Il lui donna une claque affectueuse sur la nuque.

— Ne vous en faites pas, mon vieux, on en a vu d'autres ensemble !

Le bloc noir des monts du Constantinois lui bouchait maintenant l'horizon. Les contreforts, imprécis dans l'ombre du

sol, lui enlevaient la faculté de descendre sans risques pour profiler le col sur ce qui restait de clarté dans le ciel.

Il essaya quand même de se glisser entre le Djebel Fortas et le Settas.

A droite et à gauche il devinait les pentes escarpées des montagnes.

Soudain, comme une avalanche filmée au ralenti, la base des nuages se déchira, s'écoulant vers le sol en voiles noirs. Un éclair encore lointain frissonna, et une cataracte d'eau s'abattit sur l'avion, éteignant ce qui restait de pénombre, résonnant sur les tôles...

Le pare-brise se couvrit d'une pellicule opaque d'eau, immobile au centre, mouvante sur les côtés et vers le haut du plexiglass. Aussitôt l'électricité statique commença à lui broyer les oreilles.

Il maîtrisa instantanément le réflexe qui lui commandait de piquer, tira sur le manche, et, d'un seul mouvement de la main gauche, ouvrit les gaz à 110 PZ, poussa l'hélice à 2100 tours, les yeux fixés sur l'horizon artificiel. Alerte, Kopa afficha l'auto-riche, ferma la prise d'air du carburateur et brancha le réchauffage du pitot (1)...

Les turbulences commencèrent à gifler les commandes et à tordre les ailes. Brutalement, la bataille était engagée.

— Kopa, attachez-vous bien ! Surveillez l'altimètre !

Manche au ventre, sentant la peur creuser sournoisement dans ses entrailles, il grimpa désespérément, 500 m/minute au vario (2), droit devant, cap au Nord. Sachant qu'il évo-

(1) *Pilot* : antenne de l'anémomètre badin. Elle est réchauffée électriquement pour éviter le givrage.

(2) *Vario* : manomètre différentiel sensible à des variations de 50 cm/s

luait en aveugle dans un couloir large de quelques centaines de mètres flanqué par des falaises hautes de 1 500, il n'osa pas risquer un virage.

A tâtons, il retrouva le contacteur des volets qu'il descendit de 5° au jugé — 60 nœuds à la vitesse. Deux kilomètres à la minute, deux minutes pour monter à 1 600 mètres — il fallait deux kilomètres libres d'obstacles devant...

Il essaya de lire la carte sur les genoux de Kopa, mais un trou d'air retourna presque l'avion entre ses mains. Il redressa d'instinct encore, mais dut se concentrer pour stabiliser les instruments affolés.

Une seconde la pluie cessa. Il traversa une clairière entre deux nuages et entrevit un feu tout près, au flanc d'une masse projetée droit dans le pare-brise. Avant d'être happé à nouveau par l'ouragan, il put enregistrer du coin de l'œil une zone moins opaque à gauche vers laquelle il obliqua. Corps tendu, prêt au choc, dents douloureuses à force de crispier la mâchoire, Dorval cramponna ses gestes à l'horizon gyroscopique...

La montée jusqu'à 1 700 mètres dura une éternité. Il essaya de se stabiliser en palier.

— Kopa, attrapez-moi la balise de Télérgma sur 250 — l'indicatif est T A da-dit da...

Il passa sa VHF sur 117,9.

— Allô Télérgma, Leo 25 qui vous appelle, me recevez-vous ?

indiquant la vitesse moyenne de montée ou de descente. C'est un indicateur de mouvement et non de position ou attitude de l'avion comme l'horizon artificiel.

La radio était muette au travers d'un enfer de décharges atmosphériques.

— ... Leo 25 qui vous appelle, répondez ?

Dorval hurla pour dominer le fracas du ciel. Toujours rien. Il essaya sur 119,7.

— Allô, Télérgma gonio, Télérgma gonio, ici Leo 25...

Cette fois la panique commençait à le gagner.

— ... Télérgma gonio ?

Toute sa vie était accrochée aux aiguilles phosphorescentes du radio-compass, du vario et de l'altimètre. Leurs déplacements conditionnaient ses mouvements réflexes. Il pivotait littéralement autour de l'axe de l'horizon artificiel.

Les gouttes de sueur coulaient glacées sur la peau sensible de ses aisselles, suintaient sous le caoutchouc des écouteurs. Il frissonnait.

Seuls les éclairs répondaient à ses appels, heurtant ses tympanes, ébranlant les lampes de la radio.

Du calme... du calme. Il se forçait à respirer doucement. Son cœur résonnait à grands coups dans son ventre, dans ses artères. A travers les bretelles du harnais de sécurité serré à fond, il sentait les craquements des longerons comme s'ils eussent été plantés dans sa propre colonne vertébrale.

Les rafales de pluie de plus en plus violentes fouettaient les revêtements, forçant sur les ailerons jusqu'au manche qui cognait dans ses mains comme un animal furieux.

Les perceptions se succédaient et se contrariaient... Chutes

dans le vide, chocs en retour des torrents d'air ascendants écrasant le siège contre ses reins...

Télergma gonio ne répondait pas. Il repassa sur 117,9. Cette fois il était désespéré. Avec une VHF en panne ils étaient foutus — il n'y avait plus que le saut en parachute dans l'inconnu hostile. Il leva les yeux vers la poignée de largage de la porte... il ferait sauter Kopa d'abord, puis il se détacherait, essayant d'accrocher le pack du parachute à son harnais, maintenant plus ou moins l'avion en ligne de vol, puis à son tour il se laisserait happer par la nuit...

Non, il ne pouvait pas abandonner. Il se cala de toutes ses forces contre le palonnier qui se débattait dans les turbulences.

— ... Leo... Te... ma... ondez ?

Enfin une voix. Il appuya le laryngophone (1) contre sa gorge, s'efforçant à énoncer clairement :

— Télergma, Leo 25 à vingt kilomètres Est de Tango Alpha, altitude 1 600, demande percée dirigée, demande percée dirigée...

La réponse sonna étonnamment clair dans les écouteurs — il devait maintenant être tout proche de Télergma.

— Allô Leo 25, ici Télergma, Gonio HS, Hôtel Sierra, Gonio HS (2). QGOscar vent. Je répète QGO vent. Essayez de rejoindre Alger. M'avez-vous compris, répondez !

(1) *Laryngophone* : petit micro accroché à la gorge, fonctionnant par les vibrations des cordes vocales. A l'avantage sur les micros normaux de libérer les mains.

(2) *HS* : Hôtel Sierra. Hors Service. Pour éviter les méprises, un alphabet phonétique international existe et est obligatoire. A Alpha, B Bravo,

Gonio hors service ! C'était une catastrophe, mais la colère qui lui monta soudainement à la gorge l'empêcha de tout laisser tomber, découragé.

— Allô Télergma, ici Leo 25, négatif, négatif. Vais tenter percée au radio compas. Donnez-moi le QNH Hôtel (1)...

— Allô Leo... ergma... impératif... Alger... ondez !

De nouveau la transmission était brouillée par l'orage.

— Ici Leo 25, m'en fous — je me pose ou je saute !

— ... responsabilité... Hôtel... 002, vent du 355°, trente nœuds... rafales à 45 nœuds... O technique !

La tour s'en lavait les mains comme d'habitude. Démerdez-vous !

— Allô Télergma, vous rappellerai verticale balise et finale. Terminé.

Kopa, blême, accroché au tablier du tableau de bord avait entendu. Ses yeux passaient de l'altimètre à la carte, mais il regardait sans voir. Il avait ouvert la vitre latérale de mauvaise visi, et tout un côté de son visage ruisselait de l'eau s'engouffrant à chaque dérapage.

— Mon Commandant... balbutia-t-il une fois.

— Toi, ta gueule !

C Coca, D Delta, E Echo, F Fox, G Golf, etc... Cet alphabet a l'avantage sur celui utilisé à la fin de la guerre A Able, B Baker, etc... de n'utiliser que des mots qui se retrouvent dans toutes les langues usuelles latines et anglo-saxonnes.

(1) *QNH Hôtel* : pression au sol.

La turbulence augmentait considérablement, et au choc des trombes de pluie se mêla le crépitement de la grêle. Ils étaient au cœur de l'orage.

Le vario passait de + 3 à - 3 et l'indicateur de vitesse sautait de 70 à 120 nœuds. C'était de la folie, mais il n'y avait pas d'autre solution que de tenter la manœuvre.

— Attention à la spirale — attention !

Une main de géant avait happé l'aile gauche, tirait, tirait. Il eut l'impression de couler dans un puits noir. Il n'y avait plus de bas, de haut, de droite, de gauche dans cet univers dément, qui dérégla les réflexes et moqua les sens...

C'était, vécu, le cauchemar du vertige, la chute dans la cage de l'escalier, avec la rampe qui tournoie, les carreaux du sol qui sautent à la figure... Eveillé, il tombait et il flottait dans le vide. Le plancher qui se déroba sous ses talons n'était plus une référence d'aplomb. Tout était fou, absurde... Il recevait des G's négatifs (1) dans une montée vertigineuse du vario qui faisait le tour du cadran, et pourtant dans les bords du badin (2) indiquant 145 nœuds, ses nerfs hurlaient à la perte de vitesse, le forçant irrésistiblement à rendre la main...

Dorval abruti commençait à ressentir la panique de la bête aux abois, quand soudain une lueur gigantesque enveloppa l'avion dans un fracas de jugement dernier, laissant dans la cabine une odeur d'ozone et de caoutchouc brûlé.

Il avait fermé les yeux trop tard, et la foudre s'était impri-

(1) *G négatifs* : pour illustrer la différence entre G positifs et négatifs, il suffit de se souvenir que dans un ascenseur rapide en montée la force qui pèse sur les épaules est *positive* et dans la descente celle qui a tendance à plaquer au plafond est *négative*.

(2) *Badin* : indicateur de vitesse.

mée en explosion rouge sur sa rétine, effaçant sa vision de nuit. Les instruments avaient disparu dans un bouquet de fleurs flamboyantes. En vain, il écarquillait ses yeux aveuglés pour retrouver dans le feu d'artifice pourpre, la barre vitale de l'horizon artificiel...

A tâtons il chercha une cigarette dans la poche de la combinaison, et Kopa la lui alluma. Il se sentit aussitôt mieux.

La cellule de l'avion ballottée vibrait, mais moins que ses muscles douloureux. Sans cette cigarette, Dorval sentit que ses nerfs auraient cassé comme les cordes trop tendues d'une guitare.

Il s'agissait maintenant de reconstruire dans sa tête la procédure d'approche, d'en improviser une. Calculer la dérive... Du calme... Calculer la dérive...

Le radio-compas bascula soudain, sans prévenir par les oscillations habituelles.

Il appuya sur le bouton émetteur VHF.

— Allô Télérgma, Leo 25 verticale Tango Alpha, commence procédure de percée.

Il essaya de raisonner :

— Je suis au cap 260°. La balise est à huit cents mètres de la piste, parallèle à ma route, à droite. Télérgma est à 756 mètres d'altitude et je suis cerné dans un rayon de dix kilomètres par des parpaings de 1 200 mètres maxi, surtout au Nord-Ouest. L'axe Est-Ouest est plus dégagé...

L'entraînement reprenait le contrôle de son cerveau.

— Tourner à droite, jusqu'au cap 080°, tout doux,

essayer de bien stabiliser le virage. Attention au vent qui souffle pratiquement du Nord et me pousse maintenant à droite. Donc je corrige grosso modo par un cap 50°...

Dans une accalmie il entendit la tour de Télérgma qui insistait :

— Allô Leo 25, les conditions locales ne vous permettent pas de vous poser. Refaites une verticale balise et montez à 3 000. Ordre de repartir sur Alger qui vous attend...

Retourner à Alger. Encore au moins une heure de vol dans ces turbulences, il n'en avait pas le courage. Vite il lui fallait sentir la terre, toucher la terre, embrasser la terre. Kopa et lui s'en tireraient...

— Allô Télérgma, suis dans ma procédure. **FOUTEZ-MOI LA PAIX !**

Il faillit perdre le fil de son raisonnement.

— Top ! — trois minutes. Nouveau virage à droite — cent soixante nœuds, piquer légèrement. Comment suivre une trajectoire de descente convenable avec un altimètre faisant des sauts de deux cents mètres et un avion que le vent culbute comme une feuille morte !... Corriger la dérive, de l'autre côté cette fois, du 250° pour tenir un 230° vrai. Bon Dieu ! S'il s'en tirait, plus jamais il n'essayerait d'improviser une AMV (1) sur un avion léger...

Hélice au petit pas, il réduisit l'admission à 70.

(1) AMV : atterrissage par mauvaise visibilité.

— Trente secondes... une minute... mille mètres à l'altimètre !

L'aiguille du chrono n'en finissait plus de tourner.

— Attention Kopa, regarde bien devant. Crie si tu vois quelque chose !

Une minute et demie et pas une lueur encore. Il devait bientôt être en dessous du plafond. Il alluma le phare d'atterrissage dont le faisceau s'enfonça comme une épée dans les trombes d'eau argentées filant à l'horizontale. Il n'y avait plus de grêle, mais la pression de la pluie devait être effroyable contre le pare-brise. Les joints de caoutchouc pissaient des ruisseaux d'eau qui dégouлинаient partout, jusque dans ses chaussures.

L'indicateur du radio-compas fila soudain à gauche.

Il corrigea brusquement à plat. Son pilotage n'était pas joli mais efficace — efficace tant qu'il ne percutait pas un djebel...

— Bon Dieu, Kopa, la piste devrait être là !

Comme un aveugle retournant au logis après plusieurs mois d'absence il cherchait à reconstituer le décor dans sa mémoire, à replacer les crêtes de djebels dans l'espace, avec la longue piste bitumée au milieu.

— La voilà ! hurla soudain Kopa.

Droit devant, le rideau opaque de nuages se leva d'un

coup, et Télergma brillait de tous ses néons à moins d'un kilomètre. Les plots ambrés de sa rampe se multipliaient dans les flaques. Dans le halo de pluie fouettée, la piste ouvrait un tunnel de lumière.

Pour Dorval, avec ses références visuelles restituées, tout sembla basculer soudain et dériver à droite. Le vent en surface était terrifiant. Il descendit trente degrés de volets, puis se ravisa, ouvrant plein moteur pour les remonter. Manche à droite, regagner l'axe au pied était son principal souci.

Le vent qui tourbillonnait autour des obstacles au ras du sol et qui tabassait sévèrement l'avion dans ses remous ne le gênait plus, maintenant qu'il était à vue. Ses réflexes normaux avaient repris le dessus, et l'appareil bien en main.

— Allô Télergma, Leo 25, finale...

— Allô Leo 25, bien compris, vent en surface 35 nœuds du 320°. Dès que vous serez posé, dégagez la piste sur l'herbe face au vent et coupez. Ne cherchez pas à rouler ! on vous remorquera.

— O.K. Télergma.

Il arrondit dans une giboulée plus forte qui le plaqua sur une roue et le relança à dix mètres de hauteur, dérivant sur toute la largeur de la piste. Un coup de gaz brutal, un coup de botte qui mit presque l'avion face au vent en travers de la bande, manche au ventre... Les pneus couinèrent sur la surface glissante...

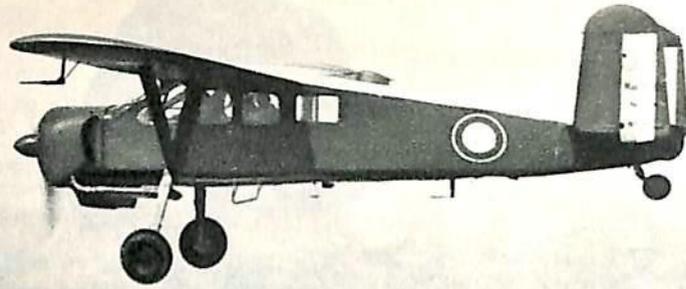
Dorval diminua sa pression sur les freins. Le Broussard lâché vira de lui-même en cheval de bois contrôlé et sortit de la piste entre deux balises, guidé par la pression du vent en girouette sur les deux gouvernes de direction...

Il coupa les magnétos tout de suite et étouffa le moteur



L'AUTEUR A TELERGMA

Photo Match.



LE BROUSSARD
NEMENTCHAS...

Photos S. C. A.



sans prendre la peine de ramener l'hélice au grand pas malgré le regard de reproche de Kopa.

Le vent balançait violemment l'avion sur son train souple, mais les gros pneus à basse pression collaient au sol boueux.

— Nous revenons de loin, mon vieux !

Dorval s'appuya au dossier, jambes tendues sur les pédales pour éviter des dommages aux commandes. Les phares de la jeep de piste de la voiture de sécurité cahotaient vers eux sur la piste de crash (1).

Il regarda sur le pare-brise les gouttes d'eau qui coulaient par saccades, accrochant la lumière. Il attendait, immobile, laissant ses muscles se dénouer doucement et sa respiration revenir, régulière. Les poignets de sa combinaison, son foulard autour du cou, ses cheveux étaient trempés de sueur.

Enfin c'était fini pour la journée.

Il appuya une dernière fois sur le bouton de la phonie :

— Allô Télergma, Leo 25 piste claire. Je quitte la fréquence. Terminé, bonsoir.

Maintenant il se sentait vidé. Kopa ouvrit la porte que le vent lui arracha des mains, la claquant contre le fuselage.

Dorval se pencha dehors, et laissa la pluie couler sur son visage fiévreux.

(1) *Crash* : une piste de crash est une bande de terrain plus ou moins plane à côté de la piste normale réservée aux atterrissages de fortune, roues rentrées par exemple, pour réduire les risques d'incendie dus au frottement sur le ciment.

**

Tout le monde semblait s'être couché tôt, ce soir, à Télérgma. Il aida Kopa et les mécaniciens à ranger l'avion au hangar. Ensuite il partit aux Opérations où il n'y avait plus qu'un opérateur téléphonique somnolent et un caporal endormi pour rédiger son MISREP (1).

Quand tout fut terminé il était déjà 23 h 00, et les mess étaient fermés. Il emmena Kopa prendre un café à la cuisine où la permanence préparait les soupers des patrouilles de garde.

Lorsqu'ils ressortirent, la pluie avait cessé. Les parkings restituaient la chaleur de la journée, accumulée avant la tornade, et suaient au ras du sol une nappe translucide de brouillard. Dans une déchirure noire du ciel, quelques étoiles brillaient.

Il ferait beau demain.

La chambre de Dorval puait l'humidité et une flaque d'eau s'étendait sous la fenêtre ouverte. Il alluma un instant le poste portatif de radio sur la table, mais il n'y avait que de la musique classique ou des discours hachés par les parasites de l'orage qui s'éloignait.

Il se déshabilla donc dans le silence et se glissa dans les draps qui sentaient encore la transpiration des nuits précédentes.

Avant d'éteindre, il inscrivit sur son carnet de vol les heures de la journée. Il le reposa ensuite sur sa table de nuit, à côté d'un petit cadre de bazar contenant une photo découpée dans un journal d'Alger. Songeur il la contempla longue-

(1) MISREP : rapport de mission. Encore un de ces termes anglo-saxons qui fleurissent dans notre vocabulaire militaire.

ment. Le papier grossier et la gravure hâtive mangeaient les traits de l'image. Elle représentait une hôtesse d'Air France en uniforme, vendant des programmes à une fête de charité du G.G... (1)

— Dans le fond, pensa Dorval — c'est toute ma vie qui se trouve réunie sous cette lampe de chevet. Ma carrière de pilote comptabilisée depuis vingt ans dans ces pages, et Michèle, la nouvelle venue...

Dorval savait qu'il faudrait résoudre bientôt — et choisir signifiait qu'il faudrait un jour prochain reprendre à celle qui avait tant donné pour pouvoir garder l'autre...

Il fuyait devant la décision beaucoup plus par lassitude que par égoïsme. Ce soir encore il était trop assommé de fatigue pour avoir le courage de penser à l'avenir...

Il préférerait évoquer le passé.

**

Il avait rencontré Michèle en mai, alors qu'il partait à Mont-de-Marsan pour un voyage.

Préférant au Nord 2501 de la navette C.E.A.M. (2), un avion de ligne régulier, il avait pris Air France à ses frais. C'était une façon comme une autre de gagner quelques heures de vie civile.

Il n'avait évidemment trouvé de place que dans la postale Alger-Marseille-Paris. La nuit allait être longue — il ne dormait jamais en avion et le Bréguet Deux-Ponts était lent. Il

(1) G.G. : Gouvernement Général.

(2) C.E.A.M. : centre d'essais aériens militaires de Mont-de-Marsan.

était certain cependant de retrouver au poste avant, parmi l'équipage, un camarade pour passer le temps — ils étaient nombreux au secteur Alger d'Air France.

Entre mille autres voyages, celui-là devait compter dans sa vie.

Dès l'instant où le haut-parleur de Maison-Blanche avait appelé les passagers sur la 2332 pour Paris, il avait senti qu'il partait pour autre chose qu'une banale étape Alger-Marseille. Son instinct l'alerta confusément, à un tel point qu'il pensa au présage d'un accident possible.

Inquiet — son sixième sens de pilote ne le trompait jamais — il s'était levé et arpentait la salle d'attente, quand un gars du trafic, qu'il connaissait, le fit embarquer avant les passagers.

Le steward l'avait reçu en haut de l'escalier du pont supérieur. Il s'était installé à l'arrière de la longue cabine vide, beige et marron qui sentait l'insecticide et s'était aussitôt plongé dans un roman policier. La bousculade habituelle des passagers empêtrés dans leurs paquets, s'obstinant à s'accrocher aux sièges près de la porte, cette comédie qui l'amusait toujours, le laissa ce soir-là indifférent.

Une heure après le décollage, un visage s'était penché sur son épaule. C'était l'hôtesse l'invitant à l'avant.

— Vous connaissez le chemin, n'est-ce pas ?

Il avait longtemps discuté le coup avec le commandant de bord qui était un ancien des F.A.F.L., évoqué des amis perdus de vue depuis l'Angleterre.

Lorsqu'il avait regagné sa place, l'avion était déjà à mi-chemin. Derrière les hublots, les ailes frémissaient et bril-

laient à la lune. Quelques taches laiteuses de stratus traînaient sur une Méditerranée aux reflets de plomb coulé.

Tout était silencieux devant le bruit de fond régulier des moteurs, bien synchronisés, lointains, détachés de l'avion. Deux tasses de porcelaine vibraient doucement sur une étagère du galley.

C'était l'heure calme où les minutes s'allongeaient dans la demi-conscience du confort pour les passagers assoupis par le long tangage de l'appareil. Les plafonniers étaient éteints, mais les veilleuses éclairaient seulement les rangées de dossiers maintenant inclinés, interminables dans la pénombre bleue.

Tout au fond, la tache lumineuse du visage de l'hôtesse penchée sur un livre.

Il s'était approché à tâtons dans le couloir, silencieusement, et était resté à l'observer...

Il vit que son visage était charmant malgré la crispation de la fatigue et, sans raisons, il ressentit pour cette fille inconnue une tendresse apitoyée. Dépouillés de son maquillage sous la lumière dure reflétée par le livre qu'elle lisait, ses traits étaient ceux d'un enfant triste.

Il avait compris, en la voyant, l'envers de la médaille du métier d'hôtesse. L'atmosphère déprimante de cigarettes refroidies, l'odeur de désinfectant, de cuisine, de chairs tassées endormies... Il vit à sa moue douloureuse que l'air artificiel soufflé par les pompes d'aération avait planté la migraine dans ses tempes, sous les cheveux blonds.

C'était sans doute ça, la vie de ces gamines. A côté de l'uniforme bleu si seyant et des regards envieux dans les halls d'aérogare, il y avait les talons hauts qui brisaient les reins après plusieurs heures de vol, les pieds brûlants et gonflés, le chemisier impeccable vite défraîchi, collant à la peau...

Il n'avait pu résister à l'envie soudaine de lui parler, cherchant un motif pour le faire, hésitant, car c'était inhabituel chez lui.

— Puis-je avoir un verre d'eau, s'il vous plaît, Mademoiselle ?

Elle avait sursauté, levé la tête, et, tout de suite, le sourire était revenu, automatique sur sa petite bouche chiffonnée.

Pendant quelques minutes il avait fait la conversation, et elle avait répondu, pensant à autre chose, avec une amabilité professionnelle.

Il s'était bientôt excusé, pensant à tous les autres passagers masculins qui avaient probablement cherché à lier connaissance avec elle au cours de dizaines de voyages. Confus, troublé, il était retourné s'asseoir.

Assoupi jusqu'à Marseille, il avait été réveillé par les lumières de la cabine soudain allumées, dressant sur leurs sièges les passagers froissés, la langue amère, cherchant machinalement leur ceinture de sécurité sous les coussins.

L'hôtesse était reparue, souriante sous un maquillage frais.

En descendant il l'avait remerciée, et avait senti le choc de ses yeux bruns, profonds entre les longs cils éclatant dans un petit visage d'épervier. Menue, elle arrivait à peine à son épaule.

**

Un mois plus tard, convoqué à l'E.M.A. (1) d'Alger, il dînait dans la salle à manger bondée comme à l'habitude, de l'hôtel Saint-Bernard, quand il la revit. Elle lui tournait le dos, un livre sous le bras.

Il n'y avait plus qu'une table libre, de six couverts, et il

(1) E.M.A. : Etat-major de l'Air.

avait saisi le regard négatif échangé entre le maître d'hôtel et le garçon.

— Cette table est déjà réservée, Mademoiselle...

Sans réfléchir, il s'était levé et lui avait offert une place à la sienne. Elle s'était retournée vivement, le visage fermé, puis, après une hésitation imperceptible elle avait accepté, froidement polie. Dans son regard il y avait une interrogation — elle l'avait sans doute reconnu sans le situer dans sa mémoire.

— Nous avons fait la 2332 ensemble le mois dernier sur Marseille. J'étais en civil. Je m'appelle Jacques Dorval.

Il s'était incliné, cérémonieux pour cacher son trouble renaissant, serrant une main franche.

— Michèle Galtier...

Il faillit lui dire qu'il savait déjà qu'elle se nommait Michèle. Il avait lu, l'autre soir à bord, le nom à la dérobée sur la plaque d'une gourmette d'or à son poignet.

Elle resta longtemps silencieuse et, pas plus que la première fois, il ne voulut lui imposer une conversation. Puis, finalement, *La fin des Ambassades*, qu'elle lisait, permit le départ d'un échange courtois.

Au milieu d'une phrase, elle s'était interrompue et l'avait regardé droit en face :

— C'est drôle, quand vous m'avez demandé ce verre d'eau, vous paraissiez si seul, furieux contre quelque chose ou quelqu'un — peut-être contre vous-même ?

Ainsi donc elle s'était souvenu.

*
**

A partir de ce jour quelque chose l'avait attiré à Alger qu'il ne pouvait définir. Ni en Angleterre, ni aux U.S.A. — moins encore en France où il était absorbé par la stricte discipline de son travail — il ne s'était attaché à une femme. Il n'avait pas éprouvé le besoin de se marier après une triste expérience sentimentale anglaise en 1941. Pourtant, maintenant, il cherchait toutes les excuses pour retourner à l'hôtel Saint-Bernard — convoyages à Maison Blanche, évacuations sanitaires, conférences d'Etat-Major qu'il détestait avant...

La première fois qu'il était revenu à Alger après ce dîner, assis sur son lit, regardant le téléphone sur la table de nuit, il avait longuement hésité à l'appeler...

Etait-elle absente, en service ? — alors il repartirait aussitôt à Mecheria. Si par contre elle répondait, c'était le destin qui l'engageait sans espoir de retour en arrière.

— Passez-moi mademoiselle Galtier, je vous prie...

Sa voix sévère, un peu rauque, avait répondu, et les dés ainsi jetés...

Dorval reposa la photo encadrée et éteignit. Seul le sommeil pouvait le protéger des problèmes et du lendemain...

LUNDI

Dorval était éveillé lorsqu'à côté, dans la chambre de Martin, le réveil sonna.

A tâtons, sur la carpeite, il retrouva sa montre entre les pantoufles et vérifia machinalement l'heure.

Déjà deux minutes après six heures !

Il faisait frais dans la chambre. L'aube pâle à travers les persiennes métalliques ne laissait pas prévoir l'effroyable chaleur qu'apporterait le soleil à pic. Pourtant, le fond de l'air était déjà sec, et la flaque d'eau sous la fenêtre s'était évaporée.

Adossé aux barreaux du lit de fer, il commença par verser un peu d'eau minérale sur un coin de mouchoir sale et frotta ses cils collés d'humeur, ses paupières rougies par la lumière crue des sebkras (1). La tenue de ses yeux — capital irremplaçable dans son métier — commençait à l'inquiéter. Il prit note de demander au toubib un collyre, puis alluma une cigarette qui le fit tousser.

Le tabac n'arrivait pas à chasser de sa bouche amère le goût moisi de cette poussière maudite de Télérgma — moitié

(1) *Sebkra* : plaine formée généralement par un ancien lac salé séché, blanchi par les cristaux de sel.

poudre de ciment, moitié alcali soufflé du désert par le sirocco.

C'était l'heure. Il rejeta le drap froissé qui gardait au centre de sa trame rugueuse la trace de son corps dessiné par la sueur acide, et sauta du lit.

La BAO 211 (1) s'éveillait.

Déjà derrière la porte plusieurs rasoirs électriques ronronnaient, et l'eau coulait dans les bacs de zinc des lavabos. D'autres sonneries de réveil lançaient des savates et des pieds nus pressés dans le couloir de la baraque C.

Chaque jour tous ces bruits évoquaient pour Dorval la course aux robinets d'un dortoir de collège. Il y retrouvait son enfance et c'était peut-être le meilleur moment de la journée...

Son corps efflanqué frissonna sous le luxe de la douche glaciale, et, en s'essuyant, il jeta un coup d'œil machinal au miroir. Il se rasait le soir pour éviter la cohue, et, tôt le matin, la barbe de la nuit s'effaçait dans les plis du visage encore gonflé de sommeil.

Il sortit en vitesse, remontant l'allée qui menait au mess des officiers.

Sur le short et la chemise kaki au col encore ourlé de la transpiration de la veille, il avait déjà enfilé sa combinaison de vol verte réglementaire sanglée du ceinturon portant l'étui à revolver. Il tenait toujours à la main le calot à quatre galons et ses gants malgré les observations répétées de l'officier des opérations qui détestait les réservistes. Après tout, c'était sa seule coquetterie de civil, militaire d'occasion, « rappelé pour les opérations de maintien de l'Ordre »...

(1) BAO : Base Aérienne Opérationnelle. La BAO 211 était Téliergma. La presse ayant divulgué ce numéro à maintes reprises, il a été conservé tel quel dans ce livre.

Il redressa les épaules, répondit d'un sourire complice très peu militaire de la part d'un O.S. (1), au salut exagérément solennel de deux sous-officiers pilotes de son escadrille, et pressa le pas vers le café chaud.

Il jeta un coup d'œil sur le ciel — beau temps probable vers le Sud.

Derrière le Djebel Guerioum le soleil pointait, brouillé encore par les brumes voilant les crêtes. Sa boule rouge grimpa d'une bande de stratus à l'autre comme aux barreaux d'une échelle.

Sous les étoiles, le froid de la nuit avait figé à l'Est les fumées de la ville de Constantine en minces feuilles d'ardoises horizontales, appuyées aux flancs des djebels violets.

Les lampes au néon du réseau de sécurité s'éteignaient au-dessus des barbelés. Dans le ciel déjà verdissant, les dernières étoiles soufflées par la première bouffée de chaleur, s'estompaient.

Chez les spahis, de l'autre côté de la voie ferrée, un clairon sonna.

Comme Dorval portait la tasse à ses lèvres, le coup de gueule triomphal d'un réacteur de Mistral (2) au point fixe ouvrit la page du lundi au journal des opérations.

**

Le soleil montait déjà vite lorsqu'il quitta le mess.

Le vent commençait à souffler, rabattant le nuage de poussière qui — malgré la pluie de la veille — s'élevait des par-

(1) O.S. : officier supérieur, à partir du grade de commandant jusqu'à celui de colonel.

(2) Mistral : avion de chasse monoplace à réaction de fabrication française 1948-1950. Version améliorée et modifiée du De Havilland « Vampire » britannique. Vitesse 780 kmh. Armé de 4 canons de 20 mm et de roquettes.

kings où quarante moteurs chauffaient simultanément. A leur ronflement régulier s'ajoutait le fracas cuivré des réacteurs, le crépitement des marteaux pneumatiques tassant les pierres, le roulement des bétonneuses, le démarrage bruyant et saccadé des bulldozers.

Les premiers Nord (1) et les Dakotas (2) qui allaient se succéder toute la journée, arrivant et repartant en longue file ininterrompue, remontaient par la bretelle Est vers la tête de piste, tandis que deux P. 47 (3) décollaient aile dans l'aile pour une patrouille de routine en zone-frontière interdite.

— Bonjour, mon Commandant !

Dorval s'était presque cogné à un pilote en combinaison de vol crasseuse, adossé nonchalamment à l'échafaudage soutenant la porte des OPS.

— Tiens, bonjour Castello.

— Il est bien tôt-matin pour des pensées profondes, mon Commandant. Ce sont les Etats-Majors qui sont payés pour cogiter à ces heures indécentes où les chrétiens sont encore au lit... pas les pilotes !

Le lieutenant Castello était un des chefs de file de la sympathique mais insupportable bande de jeunes Turcs de la

(1) Nord : avions de transport militaire Nord 2500 « Nord-Atlas » de fabrication française. Avion standard des groupes de transport militaires de l'Armée de l'Air.

(2) Dakota : le Douglas DC 3 de fabrication américaine.

(3) P. 47 : le Republic-Aviation « Thunderbolt ». Avion orthodoxe de chasse de fabrication américaine 1943. Armé de 8 mitrailleuses de 12,7 et de roquettes. Doté d'un très grand rayon d'action. S'est révélé très utile au début des opérations d'AFN. Les appareils d'Algérie étaient à la fois périmés et dangereux, mis à la réforme plusieurs fois entre 1945 et 1955, toujours retapés tant bien que mal et renvoyés au combat, en Indochine d'abord, puis encore repris sur les parcs à ferraille et envoyés en Algérie.

Chasse. Il avait déjà une légende — qu'il entretenait soigneusement — d'originalité, d'indiscipline étudiée et de rare habileté professionnelle...

Dorval l'aimait bien.

— Quand tu auras mon âge, têtard, tu sauras que l'on n'est jamais payé à ne rien faire. Viens plutôt voir ce que nous avons au menu du jour — l'Abiod ou le Zitouna ?

Il le prit par le bras et l'entraîna dans la salle de repos P.N. (1) à côté du standard téléphonique. Ils consultèrent le tableau d'ordres. Leurs noms n'étant pas affichés pour un vol, ils n'avaient plus qu'à s'installer dans une chaise longue et attendre confortablement les événements de la matinée.

La salle de repos P.N. était un endroit sacré où tout remue-ménage était rigoureusement interdit. Dorval était amusé de voir tous ces gamins silencieux, lisant sérieusement « La Guerre subversive » de Mao Tsé-toung ou le « Deuxième sexe »...

Dorval acceptait de participer aux chahuts familiaux des jeunes chasseurs. Il supportait joyeusement leurs plaisanteries, car elles étaient toujours nuancées, à son égard, du respect réel qu'ils refusaient aux hiérarchies et aux réputations.

Il s'efforçait de dissimuler, quand il était parmi eux, à la fois le plaisir de rajeunir à leur contact et la jalousie affectueuse qui lui pinçait parfois le cœur — envie du courage clair de leurs vingt ans, de leurs muscles qui enduraient sans trahir les fatigues et les accélérations des « jets », de leurs yeux où le rire arrivait encore à effacer la marque cruelle de l'oiseau de proie...

Ils pilotaient les Mistral et les P. 47 du secteur et Dorval travaillait avec eux en Poste de Commandement Volant au

(1) P.N. : personnel navigant.

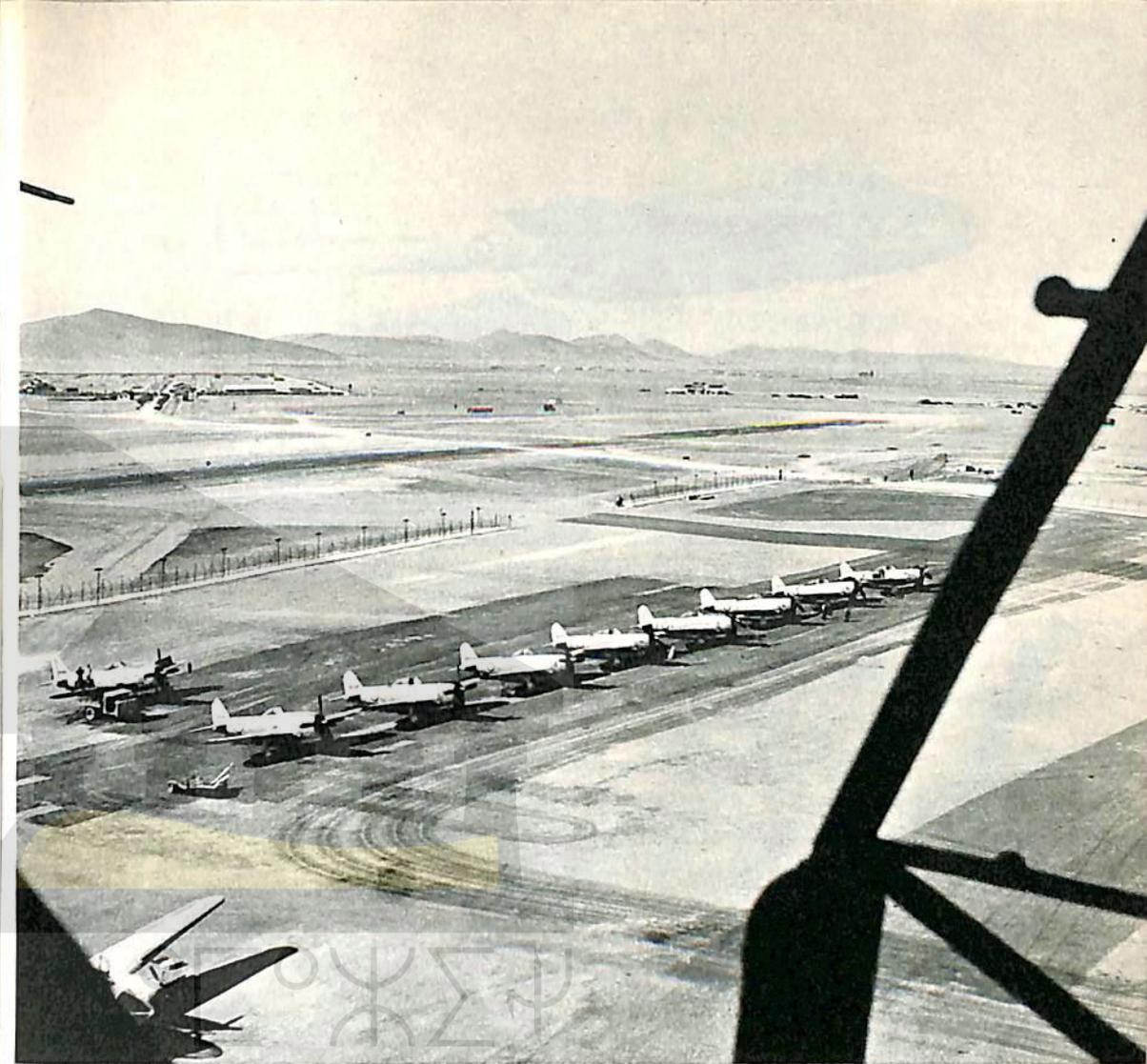
cours de chaque grande opération. Il était confusément fier de leur confiance dans son guidage contre l'objectif et de cette admiration qu'il lisait parfois sur leur visage au « debriefing » (1) après son retour dans un avion criblé de balles.

Pour ces gosses, il était un des survivants fameux des Forces Aériennes Françaises Libres qui avaient soutenu héroïquement les traditions de la Chasse en Russie ou dans les rangs de la Royal Air Force. Pilote d'essai d'une grande firme française spécialisée dans la construction de chasseurs à réaction, il avait fait pour l'Armée de l'Air de l'expérimentation opérationnelle en Corée aux côtés des Américains contre les MIG. Récemment, basé à Lod en Israël, Dorval avait participé en tête d'un escadron de F-84 F de Courcy (2) à l'affaire de Luxor...

Ce n'était pas tant son palmarès, où trois MIG 15 voisinaient avec une douzaine de Messerschmitts, qui créait des liens entre eux, mais plutôt la note humaine qu'il apportait dans leurs relations, les traitant plus en frère aîné indulgent qu'en supérieur. Cette attitude le rendait d'autant plus populaire que l'officier des opérations de Telerghma — qui en dix-huit ans d'Armée de l'Air n'avait jamais effectué une mission de guerre — les traitait en adjudant de quartier hargneux...

(1) « Briefing », « debriefing » : terme international désignant la conférence qui a lieu avant et après une mission. Cette expression est entrée dans le vocabulaire des affaires et de l'administration.

(2) Allusion à la campagne d'Égypte en 1956. L'aviation de chasse française basée en presque totalité sur les bases israéliennes (malgré les dénégations officielles) fit une extraordinaire démonstration d'organisation et d'efficacité dans les jours qui précédèrent (les Mystères IV) le début officiel des hostilités, et pendant la campagne (les F-84 F) en particulier au cours d'un double raid à limite extrême du rayon d'action détruisant sur l'aérodrome de Luxor de nombreux avions russes. Ce raid restera comme une des opérations classiques de l'histoire de la chasse. L'Armée de l'Air avec ses escadrilles de Transport et de Chasse fit l'admiration de tous les observateurs militaires américains et britanniques au cours de ces opérations.

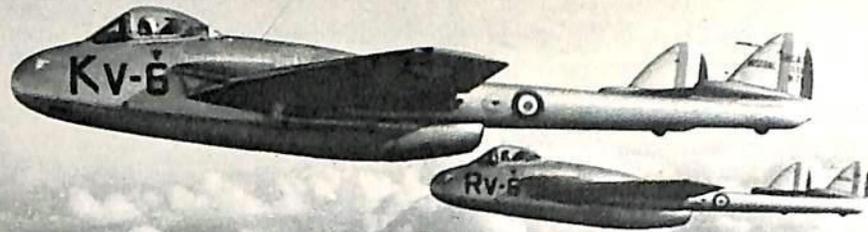


LES P-47 DE TELERGHMA

Photos S. C. A.



www.asadlis-amazigh.com



LES MISTRAL D'ORAN



DANS LA CABINE DU BROUSSARD, KOPA PENCHÉ SUR SON F. M.

Photos S. C. A.

Leur amitié était la dernière chose qui rattachait encore Dorval à la Chasse, cette Chasse qui avait été la vocation irrésistible de ses quinze ans, qui avait rempli toute sa vie sans faillir...

Quand le gendarme lui avait apporté un matin l'ordre de rappel sous les drapeaux pour l'Algérie, il avait signé l'accusé de réception d'un cœur léger. Aux lamentations de sa concierge ou aux arguments politiques de ses amis, il n'avait pas osé répondre que, dans le fond, il était satisfait de s'évader de la routine des essais en vol, de l'aller et retour quotidien de Melun-Villaroche ou des discussions avec le Directeur du bureau d'Etudes. Il allait pouvoir fuir les bistrots des Champs-Élysées aux filles faciles du samedi soir et l'ennui interminable des dimanches d'hiver solitaires...

Après un stage rapide et un peu décevant à Mont-de-Marsan où il avait cherché trop vite à renouer les fils d'amitiés passées à retrouver l'atmosphère de ses souvenirs, on l'avait embarqué sur un Nord 2500 à destination du Constantinois.

Affecté à l'escadron 1/48 de Mistral, observé avec inquiétude pendant une semaine, il avait finalement été adopté à bras ouverts.

Malheureusement, au bout de quelques mois, il avait dû se rendre à l'évidence qu'il ne supportait pas les conditions physiques et psychologiques des missions dévolues en Algérie aux chasseurs à réaction.

**

Il était arrivé dans le cul-de-sac torride de Têlergma au milieu d'un été accablant. Les 45 degrés de l'air désertique ambiant étaient multipliés par la chaleur accumulée dans le ciment des pistes. Le nuage de poussière irrespirable des tra-

vaux de construction des parkings (1) irritait les muqueuses desséchées et à vif. Les points fixes des avions soulevaient des tornades de sable pulvérulent, crissant sous les dents et qui déchirait les poumons.

Les jours de cherghi (2), les équipages tâtonnaient entre les barbelés dans un monde irréel déroulant des silhouettes violemment contrastées d'ombres sans relief plaquées sur une lumière impitoyable.

Les Mistral d'alerte, alignés en bout de bretelle, cuisaient au soleil, et devenaient si brûlants qu'il était impossible de les toucher sans gants.

C'était un supplice pour lui, chaque fois qu'il se glissait dans le cockpit, sanglé dans l'étouffante combinaison anti-G, ligoté au parachute — que de refermer la verrière sur les vapeurs de kérozène et l'odeur nauséante bien spéciale de plastique et de peinture surchauffés. Ensuite, à travers le plexiglas, toute la base dansait comme un cauchemar dans les couches d'air chaud en surface.

L'enquête d'une commission médicale parmi les escadrons opérationnels d'A.F.N., avait révélé qu'un pilote de Mistral perdait environ trois kilos de poids — fluides et sels minéraux — à chaque mission.

Sur les combinaisons de vol, les croûtes blanches de sueur cristallisée en larges auréoles sous les bras, dans le dos et entre les jambes décrivaient le choc terrible sur les organismes de deux missions quotidiennes dans ces conditions.

Les litres de jus de fruits et les cachets de sel absorbés par les corps déshydratés ne couvraient pas le déficit.

Les très jeunes eux-mêmes ne tenaient pas le coup... Il

(1) *Parking* : aire de rangement des avions.

(2) *Cherghi* : vent de sable saharien. Se caractérise par une hausse rapide de la température.

suffisait pour comprendre, de jeter un coup d'œil sur les pilotes endormis sur les chaises de « relax » — les traits tirés, le teint gris, les yeux au lourd cerne violet dans les orbites creusées, étaient éloquents.

En soixante jours, Télergma « vidait » son chasseur... Les escadrons détachés des bases de Salé, de la Sénia, d'Orange ou de Sfax devaient être renouvelés tous les deux mois.

Par amour propre, Dorval avait essayé de résister, mais vite, la baisse de sa vue, les voiles noirs prolongés malgré une combinaison anti-G lacée à n'en pouvoir bouger — tous ces symptômes l'avaient alarmé.

Il était un pilote trop expérimenté pour se faire des illusions, et il avait aussi, en toute conscience — ce qui était plus grave — la certitude que le jeu n'en valait pas la chandelle...

Les missions d'appui-feu lui laissaient toujours un goût de cendres dans la bouche.

Mitrailler à 700 kilomètres à l'heure un adversaire invisible au flanc d'un thalweig (1) des Nementchas, tirer de loin à portée extrême des canons de 20 mm pour pouvoir redresser à temps, broyé par les G's au ras des falaises vertigineuses — ce n'était là qu'un risque normal, proprement professionnel.

Par contre, les deux autres missions principales réservées à la chasse — les nettoyages de zones interdites et les destructions systématiques à la roquette des mechtas (2) de Kabylie et du Chechar — l'écoeuraient.

Il fallait pourtant le faire — il l'admettait — parce que les H.L.L. (3) y trouvaient des gîtes d'étape, l'été, dans les

(1) *Thalweig* : petite vallée en pente perpendiculaire au flanc d'un djebel.

(2) *Mechta* : petit village indigène algérien de la montagne.

(3) *H.L.L.* : hors la loi. Désignation officielle des fellaghas dans les documents militaires et administratifs.

migrations de bandes, et des asiles inviolables, l'hiver, quand la neige couvrait les montagnes.

Il était un peu honteux de son recul et de son dégoût devant ces missions indispensables, car il avait l'impression de trahir la sacro-sainte solidarité de la Chasse...

Il préférait quand même que cela fût fait par d'autres. C'était peut-être une forme de lâcheté morale de sa part, mais, après avoir tournoyé avec les Messerschmitts sur la Manche, avec les MIG 15 en Corée et en Israël, après avoir vécu la noblesse cruelle des derniers combats d'hommes libres et égaux, il n'avait pas le courage de se raisonner.

Il était d'accord sur le concept militaire de ces opérations. Chaque mission de ce genre, il le savait, sauvait les vies de dizaines de soldats qui étaient ses frères de France...

Sa fierté de chasseur se révoltait quand même.

Il avait eu pitié de ces villages de Kabylie aux terrasses en escalier, si semblables à ceux d'Auvergne, moyenâgeux sur leurs pitons, rasés en quelques secondes atroces pour lui qui participait à l'action.

Il avait survolé les maisons de pierre couvertes de tuiles romaines serrées les unes contre les autres, effacées dans les trajectoires des roquettes.

Il avait vu les murs anciens des patios plantés de figuiers soufflés par les explosifs, les petites mosquées blanches qui s'évanouissaient dans les gerbes de poussière et de feu.

Il avait traversé les explosions qui soulevaient les poutres de cèdre centenaires et des pierres taillées jadis par les légionnaires de Rome.

Il avait pu souvent lever à temps son doigt de la gâchette dans une passe de tir pour éviter un pathétique petit âne gris entravé, boitillant pour échapper à l'enfer.

Il avait plaint les villageois accroupis sur les pentes, sous

les jujubiers, affolés par la terre qui tremblait sous leurs pieds et le ciel qui croulait sur leurs têtes...

Il ne pouvait plus supporter cet aspect de la guerre, décourageant, inhumain, stupide, faisant déferler son flot de destructions et de misères supplémentaires sur les malheureux, les sans-défense, les vieillards, les femmes, les enfants surtout, qui allaient crever comme des bêtes sans toit dans la neige de l'hiver — éternelles victimes innocentes des ambitions fanatiques et des égoïsmes sordides...

Aussitôt après Suez, il avait demandé à l'Etat-Major de l'Air un transfert. Le bruit s'en était vite répandu, et de bouche à oreille les bons petits copains de la chasse s'étaient chargés de colporter la nouvelle :

— Dorval se dégonfle !

Il s'était contenté de hausser les épaules, et un soir au mess il avait relu aux jeunes le passage classique du folklore chasseur (1) qui s'appliquait à son cas. Les rieurs avaient été momentanément de son côté.

Dorval avait une notion de la bravoure — quel mot idiot !

(1) « La Chasse est un tout qui méprise tout ce qui n'est pas Chasse... A l'intérieur de la Chasse, le Groupe est une société d'admiration mutuelle, admiration qui suppose automatiquement le mépris de tout ce qui n'est pas le Groupe. A l'intérieur du Groupe, deux escadrilles rivales passent leur temps à se surveiller avec un parti pris de malveillance minutieuse, tandis que dans chaque escadrille les pilotes observent leurs comportements mutuels et sanctionnent toute faiblesse en l'aggravant à l'occasion par des sourires chargés de venins. Leurs relations affectives sont celles de frères siamois mais leurs relations de métier sont celles de coquettes rivales se disputant le même amour.

A l'intérieur de tous ces clans et sous-clans, on imagine difficilement la somme de linge sale qui se lave en catimini. Mais aucune odeur de cette cuisine ne transpire au clan adjacent, et la plus anodine petite critique soulèverait la collectivité visée, homogène et colère comme une ruche qu'on piétine... »

Marc Lissy (« Chasseurs mes frères... »)

— ou mieux une solution personnelle de l'équation courage-peur trop particulière, trop sensuelle, pour qu'il acceptât de la discuter, même avec ses pairs les plus intimes.

Il ne prenait jamais de risques de vol — au contraire, il avait dans son métier la réputation d'un pilote prudent et posé.

Cependant, pour lui, la guerre avait une véritable attraction physique, éloignée de toute forme exhibitionniste du courage. C'était pour Dorval une manifestation du mépris inconscient qu'il portait aux matamores de la vie quotidienne, aux durs des bistrots, aux baroudeurs professionnels, aux hercules en uniforme des foires militaires...

Il avait haï dans le combat aérien pur, le moment de tuer un frère pilote, de l'exécuter d'un coup de ponce automatique sur la détente des armes. Dans ces moments-là c'était un autre personnage qui prenait possession de lui, c'était l'éblouissement d'une autre conscience que la sienne, d'où il sortait quelques secondes plus tard, redevenu lui-même, pantelant, épouvanté par ce dédoublement de personnalité...

Dans le fond, il admettait qu'un instinct primitif le poussait à aimer la guerre, l'odeur de la cordite, l'ensorcelant parfum aigrelet de la peur. C'était le vice inexorable qui l'étreignait jusqu'à l'extrême limite de sa résistance nerveuse.

En temps de paix, ses actes étaient contrôlés par un puissant réflexe de conservation qui l'empêchait d'affronter les éléments dans des conditions météo trop défavorables, qui lui faisait redouter les évolutions dangereuses à basse altitude et les défis aux lois de l'aérodynamique, lot quotidien des pilotes d'essais. Dans l'exercice de ses fonctions à l'usine, il devait souvent se dominer pour exécuter certains essais scabreux de machs critiques, de décrochages dissymétriques, de vrilles à centrages arrière...

Par contre, la lutte contre les balles, les avions ennemis, la D.C.A., provoquait en lui une exaltation libératrice.

Il se souvenait s'être posé un soir en Angleterre, les jambes fauchées après un combat furieux et rapide — quelques secondes à peine d'un tourbillon fou au ras de la Manche entre les gerbes d'eau soulevées par les obus...

— Mon Dieu, avait-il pensé, jamais la vie ne m'accordera des moments semblables. Merci, mon Dieu!...

Il avait remercié pour l'ivresse du pari de sa vie contre la mort, tenu par le bout des doigts, par la peau des dents...

En Corée, il s'était lié d'amitié avec un jeune médecin-psychiatre de l'U.S.A.F. Il s'était littéralement confessé à lui, cherchant à comprendre.

Y avait-il en lui un complexe sadique, un masochisme nouveau qui le poussait à ce jeu terrible? Ou était-ce un besoin purement sensuel de la peur?

— Mon cher Dorval, lui avait répondu l'Américain, c'est un phénomène que j'étudie depuis quinze ans chez les pilotes de chasse.

« A mon avis, la peur libère dans l'organisme une dose importante d'adrénaline et agit comme un stupéfiant sur les nerfs à vif. C'est la morphine du pilote déséquilibré par la fatigue opérationnelle, avec — c'est évident — les mêmes dramatiques inconvénients que tous les autres stupéfiants...

C'était vrai, sans doute. Là était l'explication rationnelle de bien des drames dont Dorval avait été le témoin. En effet, dépassé un certain stade, la nécessité croissante de l'excita-

tion glandulaire ainsi créée menait vite sa proie sur la corde raide du respect-humain — comme l'opium ou l'alcoolisme.

Venait un moment où la « peur de la peur » remplaçait le fascinant besoin de la peur — c'était alors la défaite de la volonté, du « self-control » sur une carcasse devenue animale. Le désespoir de la honte ne donnait pas toujours aux victimes le courage ultime de préférer la mort au mépris des autres...

Ce n'était plus le même problème en A.F.N. — où tout au moins, il n'en retrouvait qu'un aspect très lointain.

Dieu merci, la guerre, la vraie — impitoyable et magnifique comme l'homme — n'était qu'un souvenir. Maintenant qu'il avait vieilli, qu'il se savait hors jeu, elle n'était plus un facteur décisif dans sa vie.

Il avait donc confirmé sa demande de mutation.

Son choix s'était porté sur l'Observation d'Armée, à la surprise de la Direction du Personnel de la 5^e Région.

C'était là le plus humble des travaux de pilote de guerre, mais c'était celui qui correspondait le mieux à son tempérament dans le contexte spécial des opérations militaires en Algérie.

Dans cette guerre pourrie, maudite, d'embuscades, de recherches, de poursuites, de soif, de sueur et de souffrances — dans cette guerre dominée par l'homme et non par la puissance mécanique — le rôle des Escadrilles de Liaison et d'Observation était primordial.

C'était pratiquement au corps à corps qu'il fallait débusquer, lever et tenir le contact avec l'adversaire. Les fellaghas, maîtres dans l'art d'utiliser leur terrain hostile dans les deux dimensions classiques de l'École du Soldat, étaient pris à contre-pied dans la troisième par les avions d'observation.

Pour cette raison les rebelles s'acharnaient contre eux qui n'avaient pas l'invulnérabilité de la vitesse et de l'altitude.

L'aspect personnel de ruse, d'approche à couvert, moteur réduit, au ras des vallées, ce contact direct avec l'adversaire, l'équilibre des forces rétabli avec l'ennemi, lui plaisait.

C'était aussi, pour un aviateur, le seul moyen de découvrir l'Algérie dans tous ses aspects humains et géographiques, de pénétrer au cœur des refuges de la rébellion — de trouver peut-être la vérité, de comprendre...

Dorval n'hésita pas.

En quatre mois, il n'avait connu que la piste bitumée de Télergma, Maison Blanche, l'Hôtel Saint-Bernard à Alger et des points de référence arbitraires sur la carte au 200.000^e... GX 92 A7, AT 18 C3...

Les paysages entrevus pendant les trois secondes de la passe de tir étaient housculés et déformés par la vitesse ou aplanis et désarticulés par l'altitude.

A priori, pour un chasseur habitué au confort, faire de l'E.L.O. (1) n'était pas très reluisant...

Les E.L.O. étaient alors des escadrilles de parias, déménagées de terrain en terrain au fil des opérations, éternellement déshéritées. — A elles les tentes rapiécées de romanichels, les magasins d'habillement hors de portée, les équipements périmés, les rations rares... (2)

(1) E.L.O. : escadrille de liaison et d'observation.

(2) Extrait d'un rapport de 1956 sur les E.L.O. et leurs avions :
« Matériel vétuste dont les utilisateurs se disent écœurés. Dans l'été 1956 par exemple dans le Constantinois il était interdit de voler entre 10 heures et 17 heures (altitude des terrains et température ambiante). Armement insuffisant et protection nulle, moteur travaillant toujours au maximum donc sans recours possible à une réserve de puissance éventuelle pour se tirer d'un mauvais pas. Confort des D.T.O. absolument insuffisant. Le D.T.O. d'O..., visité le 21 mai fait l'objet d'un rapport particulier, mais il faut bien souligner que le minimum de confort demandé dans mon rapport d'avril 1956 n'est pas réalisé — de loin !

Dans ces conditions l'unité a fourni 402 heures en avril et se trouve

— Vous savez Dorval, lui avait dit le général, les Broussards n'arriveront pas avant deux ou trois mois. Jusque-là, il vous faudra voler sur Morane 500... Ce sera comme si vous faisiez du Potez 25 trente ans en arrière dans le Rif — en moins drôle...

Malgré tous les avertissements et les ricanements, il avait très vite aimé ce travail de chien galeux. Il en avait pénétré avec passion tous les aspects, assimilant une technique de R.A.V. (1) qui relevait plus de l'ethnologie et de la sociologie que de l'art militaire.

Il avait trouvé dans la fatigue et l'humilité de ces missions anachroniques une expiation pour l'enfer des engins modernes de destruction qu'il avait le pouvoir de déchaîner d'un seul message-radio. Mais il pouvait aussi protéger les innocents en ne dirigeant les coups que sur les coupables, en guidant les chasseurs aveugles ou en détournant des mechtas paisibles l'assaut écrasant de l'artillerie...

Il n'y avait pas d'amertume ou de regret dans sa certitude de prendre dans ces moments-là les plus grands risques. Au contraire, l'ironie de la chose, la passivité devant le danger, éveillaient en lui une exaltation âpre, très semblable à celle du duel aérien d'hier. Il était redescendu au niveau du combat algérien. Son avion lent était à l'échelle du fusil-mitrailleur fellagha, les dés n'étaient plus pipés en sa faveur.

dépasser les 350 au 22 mai... Le petit nombre de pilotes disponible vole donc à raison de 70 ou 80 heures par mois — l'un d'eux a fait 55 heures en dix jours. La fatigue de l'unité entière est donc sensible et ne peut que s'accroître en raison de ses conditions de travail. La participation psychique à cet état de fatigue est évidente. La tableau « asthénie troubles digestifs et divers » est typiquement psychomatique. Le moral de ceux qui résistent et qui volent se maintient, etc... »

Ce rapport du Service de Santé se passe de commentaires...

(1) R.A.V. : reconnaissance à vue.

Il avait ainsi retrouvé dans sa conscience libérée un peu de cette jouissance sauvage de la guerre qui lui manquait.

C'est pourquoi les souvenirs de cette période avaient leur place privilégiée et mélancolique dans sa mémoire de pilote.

Il ne pouvait plus entendre le claquement désordonné des soupapes d'un Salmson sans penser aux Moranes 500 (1).

Ah, ces Moranes 500 ! Rescapés déguenillés de la déroute allemande, récupérés pour l'Indochine puis envoyés à bout de souffle en Algérie.

Il revoyait toujours ces avions avec émotion — pauvres vieux Fieseler Storch, maladroits sur leurs pattes de saute-relles, rebaptisés « Criquets » par un humoriste d'Etat-Major.

Piteuses trapanelles aux toiles détendues, aux plexiglass érodés par la poussière jaune du delta tonkinois, qui venaient étouffer leurs derniers spasmes dans la poussière blanche des sebkras algériennes.

Il ne pouvait les évoquer sans que monte à ses narines l'odeur d'huile brûlée, des gaz d'échappement trop riches du moteur usé. Comme il chauffait, ce moteur aux cylindres rongés, aux ailettes de refroidissement encroûtées de sel et d'alcali !

Il avait dû avec lui « crapahuter » (2) le djebel, pieds brûlant au travers de la cloison pare-feu. Les yeux pleuraient, déchirés par le soleil et par la vibration de la vieille planche badin préhistorique, aux instruments perpétuellement hors service. A chaque torsion des cadres du fuselage dans les coups de tabac, les plans se déréglaient, la peinture s'écaillait un peu plus...

Et il fallait, au ras des rochers cyclopéens, serrant les

(1) P. 42 : Morane 500. Version française du vieux Fieseler Storch de 1936 de la Luftwaffe.

(2) « Crapahuter » : terme signifiant « marcher, peiner, monter, descendre » les djebels...

mâchoires dans les rabattantes (1), s'enfiler dans les vallées pièges où nichaient les mechtas.

— Moins trois au vario ! Descente à plat, plein moteur, nez dressé vers le ciel, commandes battantes et inefficaces dans la succion de la terre torréfiée.

Comme il se souvenait de la misère quotidienne de la même mission sur le même djebel, les mêmes rochers, les mêmes murettes de pierre où l'on retrouvait le même cheval, le même four à pain éteint, les mêmes femmes mi-voilées, accroupies, indifférentes... C'était la recherche désespérante de l'indice imperceptible cassant la monotonie du déjà vu et qui alertait comme un feu rouge — le bleu de chauffe incongru qui sèche entre les haillons, l'homme surpris qui s'efface dans l'ombre d'une porte, chaussé de pataugas...

Toujours le même paysage terne, tremblant dans les colonnes de chaleur qui envoyaient très haut dans le bleu brutal les charognards figés sur leurs ailes étendues, que l'avion ne dérangeait plus.

C'était tous les jours la même chose, avec l'appréhension acide du fusil-mitrailleur dont la rafale faucherait le pitoyable assemblage de toile et de tubes.

Il avait pris l'habitude de repérer d'avance le buisson, le bouquet de lauriers roses au fond de l'oued desséché où, forcément, inéluctablement, se cacherait un jour le FM (2) fellagha crachant à bout portant, à vingt mètres, bien ajustées sur la cible ridicule, ses balles mortelles...

(1) *Rabattantes* : courants d'air extrêmement dangereux au ras des montagnes et particulièrement dans les régions chaudes. Un avion, quel que soit son tonnage et sa puissance peut difficilement résister.

(2) *FM* : fusil-mitrailleur.

Puis, plus tard, les Moranes 500 avaient été remplacés par les « Broussards » plus puissants et mieux adaptés à ces missions. Le luxe de l'équipement de vol de nuit et le confort l'avaient agréablement surpris. C'était une véritable centrale radio-électrique volante, avec un radio-compas moderne, le V.H.F. (1) pour le contrôle des chasseurs, le SCR 300 (2) pour les liaisons Air-Sol, le PRC-10 (3) pour les paras et les hélicoptères, l'ART 13 (4) pour les liaisons lointaines d'Etat-Major en HF, la photo oblique, le grenadeur automatique pour le marquage d'objectifs, la mitrailleuse de sabord, l'équipement sanitaire... L'avion à tout faire auquel les C.A.T.A.C. faisaient tout faire.

Comme les « Broussards » étaient arrivés au moment où le matériel hétéroclite des E.L.O. — « Pingouins », « Martinets », « Ramiers », « Criquets », etc. était à bout de souffle et que les réserves des Dassaults 315 fatigués par les dures missions de reconnaissance en rase-mottes, s'épuisaient, ils avaient été immédiatement mis à toutes les sauces.

Le nombre des missions avait triplé — liaisons, reco-photos, R.A.V., guidages, Postes de Commandement volants, évacuations sanitaires de nuit, etc...

Les premières escadrilles avaient éclaté en petits détachements itinérants d'un ou deux avions répartis à travers l'Algérie. Dorval et quelques autres pilotes spécialement expérimentés nomadisaient ainsi, du Constantinois à l'Oranais, au gré des opérations et des besoins toujours croissants d'appui aérien. Les équipages — pilote, navigateur et mécanicien —

(1) *V.H.F.* : poste émetteur-récepteur à très haute fréquence.

(2) *SCR 300* : poste de liaison d'artillerie et d'infanterie. Périné.

(3) *PRC-10* : perfectionnement et allègement du précédent. Utilisé par les parachutistes et pour les missions héliportées.

(4) *ART-13* : poste HF graphie et phonie. Périné, lourd et volumineux quoique très puissant.

logeaient pratiquement dans leurs avions, et emportaient dans le coffre à bagages leur linge, les rations, les sacs de couchage, l'armement individuel... A bord, le navigateur disposait d'un jeu complet de cartes au 500 000° et au 200 000°, couvrant l'Algérie des frontières du Maroc à la Tripolitaine, ainsi que tous les indicatifs, les positions et les fréquences radios de toutes les unités de terre et d'air d'A.F.N. constamment remises à jour. Chaque équipage avait un indicatif spécial et ne dépendait pratiquement que des plus hautes autorités.

Dorval, qui volait six et parfois huit heures par jour depuis sept mois, malgré la fatigue et les risques, aimait l'indépendance de ce travail et son efficacité...

*
*
*

— Décidément, mon Commandant, sauf votre respect, vous êtes amoureux ?

Dorval se redressa sur la chaise longue de relax, et regarda l'heure.

Bon Dieu ! déjà 10 heures du matin — et pas encore de mission.

— Mon vieux Castello, je ruminais — c'est le privilège des vieux choses...

A l'exception des équipages en patrouille de routine, tous les pilotes étaient dans la salle de repos, lisant, dormant, jouant au bridge entre les plâtres et les échafaudages.

Pas de grosse opération en cours. Calme plat.

L'odeur de peinture fraîche donnait mal à la tête. Les électriciens s'affairaient à monter en place les paquets de

câbles des télécommunications, les maçons refaisaient les cloisons. La remise en état du bloc des Opérations, détruit par l'accident du 14 juillet dernier, touchait à sa fin. Toutes les traces étaient maintenant effacées de cette matinée tragique dont Dorval gardait un souvenir horrifié.

Depuis vingt ans qu'il pilotait il avait assisté à de nombreux accidents, toujours choqué par la soudaineté de la mort, ramassé bien des corps pantelants ou horriblement brûlés. Il était immunisé et pourtant l'inutilité du drame l'avait heurté. Ce jour-là, cinq hélicoptères lourds, d'Oran, rentraient en formation d'une prise d'armes à Constantine. Dorval les avait vus arriver pour un passage sur Télergma, secoués par les turbulences thermiques, et admiré avec inquiétude l'audace de la manœuvre. A chaque trou d'air les Sikorsky se rapprochaient dangereusement, et les rotors fragiles se frôlaient. Soudain, les pales de deux ailiers s'étaient enchevêtrées, volant en éclats et les lourdes machines déséquilibrées, tournant comme des toupies s'étaient abattues sur la salle des Opérations dans une éruption de flammes, de tôles ondulées et de débris...

Par miracle la salle des pilotes était vide.

Au choc qui avait fait trembler la terre sous ses pieds, il avait couru, ramassant au passage sur le seuil d'une porte un extincteur, tandis que des morceaux de pales et de capots pleuvaient encore. Les pompiers s'étaient aussitôt attaqués au feu pour sauver les installations de télécommunication, vitales pour le fonctionnement de la base aérienne. Le moteur d'un des hélicoptères, intact, hurlait en survitesse comme une bête égorgée jusqu'au moment où ses cylindres sans huile avaient grippé, explosant alors comme une bombe. Il avait aidé les brancardiers à descendre un corps désarticulé encore

pendu à une poutrelle du toit éventré. Un jeune sauveteur hébété se promenait dans les cendres entre les murs écroulés, tenant à la main un soulier sanglant...

— Dorval préféra sortir prendre l'air.

Le car de Constantine encadré par son escorte de Dodges armés venait d'arriver, et les passagers d'Air France se précipitaient pour prendre place dans la queue qui piétinait entre les bagages à la porte de la tente des formalités policières.

Dorval n'enviait plus comme avant les civils ou les permissionnaires retournant en France. Il se sentait fatigué, mais la rencontre de Michèle en Algérie avait remplacé son ancienne optique de l'existence par une exaspérante euphorie qui désarmait ses animosités et égarait ses joies habituelles. Il regarda sa montre. Le DC 4 régulier d'Alger arriverait dans quelques minutes. Cela n'aurait dû avoir aucune importance, car il savait qu'elle était en rotation depuis quarante-huit heures sur un autre DC 4 quelque part en Méditerranée... Cependant, malgré lui, tout ce qui pouvait évoquer Michèle l'attirait comme un écolier — une affiche d'Air France où il cherchait à retrouver son visage sous les traits de l'hôtesse souriante invitant au voyage, la rencontre d'un Constellation bleu et blanc frappé de l'hippocampe ailé croisé dans le ciel, une conversation radio interceptée...

Le caporal des Opérations arriva en courant, brandissant une feuille de papier :

— Mon Commandant, le commandant Honoré, du C.A.T.A.C., vient de téléphoner un message pour vous qui sera confirmé par Telex. Vous devez être en place à Oran ce

soir avec deux avions pour faire du P.C. Volant à Nemours. Appelez simplement Constantine aussitôt votre décollage, et contactez Alger au passage. Dès que le Telex sera là je le ferai porter à votre avion avec le livre d'ordres.

Oran !

Le cœur de Dorval battit plus vite. C'était une chance inespérée, car Michèle devait en principe faire une escale « overnight » à la Sénia dans sa rotation. Il la surprendrait à l'arrivée...

— Caporal, merci. Prévenez Oran que je décollerai après le déjeuner et que j'estime la Sénia vers 16 heures. Demandez-leur de retenir une chambre pour moi au Royal et de prévoir le logement pour mon équipage...

Après le repas, Dorval passa chercher sa mitrailleuse personnelle Thomson à l'armurerie de la base, et il retourna dans sa baraque préparer sa valise.

Par acquit de conscience, il vérifia sur le graphique de rotations du R.A.G. (1) dont Michèle lui avait donné un tirage, l'horaire de la 2207 Nantes-Bordeaux-Oran qu'elle assurait. L'avion d'Air France était prévu à la Sénia à 21 h 00... Il avait amplement le temps. Il enveloppa soigneusement une petite rose des sables qu'il avait ramassée pour elle à El Oued, réunit ses cartes, prit un roman policier...

A 13 h 30, il décollait et partait en touriste vers Djidjelli pour ensuite longer la côte par Bougie, Cherchell, Mostaganem jusqu'à Oran.

(1) Secteur Algérie d'Air France.

Le ciel était radieux, la visibilité illimitée. Il avait vite passé les commandes à Perret son navigateur, tandis que Kopa somnolait à l'arrière, couché sur les parachutes. Il avait reculé son siège, détaché son harnais de sécurité et commencé à siffler joyeusement, ce qui lui valut un regard en coin étonné de Perret...

**

Il allait la voir ce soir, et se sentit heureux. Dans le fond, ils se connaissaient si peu, à travers un amour heurté qui les avait surpris tous les deux.

Deux mois durant, ils s'étaient rencontrés au hasard des aérodromes et des hôtels aux villes d'escales. Deux mois de conversations hésitantes, de longues soirées où ils restaient sur la défensive, parlant de tout, cherchant encore à fuir, évitant les regards l'un de l'autre...

Puis, poussés aux reins, ils avaient capitulé et s'étaient aimés désespérément.

Au-delà de toutes les folies, ils avaient découvert quelque chose de définitif qui les dévora. Pour la première fois, il sacrifiait à une rage de vivre son métier, son égoïsme sacré, sa passion des avions jusqu'alors sans alarme.

Sa gorge se serrait comme jamais dans les combats, quand il la voyait arriver dans le hall mauresque du Saint-Bernard, son béret à la main, les cheveux en auréole dorée. Il ressentait une peur inconnue, le vide d'une angoisse nouvelle quand, de sa fenêtre sur la cour de l'hôtel, il voyait partir, sous la pluie, la voiture de l'équipage qui l'emportait.

En quelques jours, en quelques nuits, il s'était construit toute une vie, avec un élan du cœur qu'il ignorait, auquel il ne croyait pas ou ne croyait plus...

Il s'éveillait seul dans sa tente à Djelfa ou dans la baraque à Tèlergma, et il croyait percevoir la course de ses pas dans le couloir de l'hôtel, le bruit de la clef sur la porte. Il entendait son soupir essoufflé quand elle se jetait dans ses bras.

— Oh, Jacques ! — c'était si long sans toi...

C'était long. Chaque absence, chaque attente devenait une obsession pour Dorval. Seule sa conscience professionnelle le ramenait encore à son travail.

Il suivait les déplacements de Michèle à travers la feuille de rotation d'équipage qu'elle lui avait donnée.

La 2352 Alger-Marseille, la 2314 Bordeaux-Nantes...

Il vivait avec elle par la pensée. Il savait ce que signifiait pour leur amour le petit billet qu'elle trouvait, le soir alors qu'ils rentraient du Café des Anglais, dans le casier du Saint-Bernard :

P.N.C. — SECTEUR ALGER

Mademoiselle Galtier assurera la rotation n° 14.

Décollage Maison Blanche 06 h 40.

La voiture passera vous prendre à 04 h 30.

... les bagages en désordre avec l'étiquette « Crew », les robes pour les escales, le maillot de bain pour la piscine du « Bellerive » à Casablanca. C'était la Méditerranée qui défilait pour elle, de Tunis à Tanger, d'Oran à Nice, d'une aéro-gare à l'autre, si semblables.

La Citroën d'Air France, avec le C.R.S. armé, dans les rues mortes d'Alger, à deux heures du matin...

Les réveils difficiles à 3 h 25, quand le cœur battant encore de la sonnerie cruelle du réveille-matin, à demi endormi,

appuyé sur un coude, entre les draps froissés, il la regardait enfiler sa robe d'uniforme d'été, boucler sa valise.

— Adieu Chéri...

Chaque rencontre, chaque réunion mourait tout de suite dans un adieu. Ils ne se voyaient que pour se séparer. Chaque heure, chaque minute arrachées au déroulement normal de leurs vies, aux exigences de leurs métiers, était une victoire amère. Exclusive, foncièrement droite, orgueilleuse de son indépendance, elle souffrait de cette passion heurtée qui les enchaînait. Pourtant à chaque retour elle courait vers lui, débordante de tendresse...

— Voilà Oran, mon Commandant. Je vous repasse les commandes. Vous avez Oscar Romeo 265 au radio-compass.

C'était Oran, avec son port, ses fumées, au fond de sa rade dominée par Sainte-Clotilde. La Sénia étendait ses grandes pistes bitumées au bord de la sebkra blanche...

Avant de se poser, Dorval fit un crochet par le Tessala, descendit jeter un coup d'œil sur les sept marabouts de Sidi Rhalem — un sale coin — dans les environs desquels il n'y avait pas âme qui vive à signaler. Pas même un mulet au pâturage...

Après l'atterrissage, il se rendit avec Perret au C.A.T.A.C. local pour se présenter, apprit que les hélicoptères du Colonel Brenu étaient déjà partis sur Nemours rejoindre les fusiliers marins de Ponche pour une opération sur le Djebel Tad-

jera le lendemain après-midi. Les Broussards devraient diriger le nettoyage et la protection de la DZ (1) par les chasseurs, puis guider ensuite les B. 26 dans un délicat bombardement aux bombes VT (2)...

— ...Reposez-vous bien, avait conclu le Colonel, l'après-midi sera long. Revenez ici vers 11 heures pour vos dernières instructions et un briefing par le rameur (3) de service...

Après avoir dîné au Grillon, Dorval prit un taxi et retourna à La Sénia, mais cette fois du côté de l'aviation civile.

Naturellement, l'avion de Michèle était en retard, et il l'attendit avec l'impatience d'un cœur de dix-huit ans...

Gêné par les regards en dessous des gens du trafic et de l'escale à qui il avait demandé dix fois la confirmation de l'horaire et du retard, il était sorti sur la terrasse.

La brume de mer froide brouillait les étoiles devinées. L'aérogare tendait une trame de néons livides qui se reflétaient dans les éternelles flaques noires des parkings.

Ils se ressemblaient, tous ces aérodromes du monde — éclatant de vie au soleil, dans le fracas des moteurs et l'éblouissement des fuselages astiqués. Mélancoliques et frileux dans le vide des nuits d'attente, perdant les échos des haut-parleurs dans les salles désertes...

Un employé d'Air France l'avait tiré de sa rêverie.

— Mon Commandant, la 2207 est annoncée en approche.

(1) DZ : « Dropping-Zone », zone d'atterrissage choisie pour opérations aéroportées ou héliportées.

(2) VT : bombes fusantes équipées d'une fusée de proximité les faisant éclater au-dessus du sol. Utilisation très délicate dans l'appui rapproché.

(3) Rameur : les marins dans l'argot d'aviation, les « biffins » étant évidemment l'Armée de terre.

Dorval entendit le bourdonnement des moteurs avant même de repérer les feux de position. Tout de suite les pinceaux blancs des phares d'atterrissage du DC 4 en finale éventrèrent la nuit, les pneus piaulèrent brièvement dans le halètement des moteurs au ralenti. Les quatre disques des hélices brillant au feu des projecteurs se cassèrent tour à tour devant les torches croisées du mécanicien de piste.

Il laissa passer vers la salle de fouille le troupeau des passagers surveillé par les C.R.S. et les douaniers. Les membres de l'équipage descendirent un à un, s'attardant à discuter — et c'était elle, gantée de blanc, boîte à pharmacie d'une main, sac de l'autre, qui courait vers lui, sans honte sous les regards ironiques des autres...

- Chéri, vite, sauvons-nous...
- J'ai un taxi qui attend. As-tu dîné ?
- Oui, à bord.
- Veux-tu boire quelque chose ?
- Oui, mais dans la chambre...

C'était toujours le même merveilleux dialogue, mot pour mot, comme une invocation aux réponses connues d'avance, par cœur.

Elle arrachait sa valise des mains du porteur, signait la feuille de sortie, marquant pour la voiture de l'équipage qui viendrait la chercher à l'aube l'adresse de l'hôtel qu'il lui soufflait tout bas.

MARDI

Déchirant ses oreilles, la sonnerie sans pitié du téléphone le fit sursauter. Encore endormi, il réagit automatiquement, arrachant d'un tour de rein le combiné de son support au mur.

- Allô...
- Commandant Dorval ?
- Oui, lui-même...

Il répondit à voix basse, les mains en cornet autour de l'appareil, étouffant de rage et de sommeil.

— Ici les Ops. Bonjour, mon Commandant. Nous vous envoyons une jeep dans quinze minutes. Il y a un gros sac dans le Nord, le Colonel vous briefera lui-même.

— O.K., prévenez mon équipage.

— C'est fait, mon Commandant. Le mécano est déjà à l'avion avec les armuriers pour monter les armes de bord et le grenadeur. Le navigateur est venu chercher les cartes quadrillées au 50 000°.

— Bon, merci. A tout de suite.

Dorval raccrocha, et essaya de rassembler ses idées.

Considérant le téléphone avec haine, il se glissa doucement hors des draps. Il resta quelques instants à respirer profondément pour calmer son cœur qui lui cassait la poitrine.

— Les salauds !

Il était moins de quatre heures.

Il alluma la lampe de chevet, la plaçant sur la carpeite contre le lit afin de ne pas éveiller Michèle par la lumière. Malgré la sonnerie, elle dormait encore profondément.

La ville était silencieuse. Dehors la nuit tirait en traits noirs les fentes des volets à la fenêtre de la chambre. Il ne pleuvait pas.

Quel temps faisait-il ? Il tendit l'oreille.

À intervalles réguliers, la basse chantante lointaine d'une sirène de navire lui répondait, annonçant, à travers le brouillard, le beau temps pour la fin de la matinée...

Un coin de serviette mouillée sur le visage, un coup de brosse sur les dents. En trois minutes il était habillé. Il plaça un mot griffonné à la hâte, bien en vue sur la table de nuit contre le réveille-matin, entre les épingles à cheveux...

Quand il l'embrassa légèrement sur le front, elle répondit par un battement de cils et se resserra contre l'oreiller, enroulée sur elle-même.

Il s'attarda à la contempler tendrement. Le corps de Michèle avait la grâce émouvante et gauche d'un chevreau kabyle endormi sous un olivier...

Chaussures et étui à revolver à la main, il sortit sur le palier, refermant la porte avec précaution.

Dans le hall, il laça ses bottillons et sangla son ceinturon sous les yeux narquois du veilleur de nuit musulman affalé

dans un fauteuil — il avait évidemment écouté la communication téléphonique.

Il attendit la jeep sur les marches de l'hôtel.

En face, dans le renforcement d'une palissade, un groupe de petits yaouleds serrés autour d'un brasero minuscule, frissonnants, pathétiques dans leurs haillons, attendait sur le trottoir mouillé la distribution des paquets de journaux. Plus loin, deux agents engourdis faisaient le guet, immobiles dos à dos, doigt sur la détente de la mitraillette. Leurs cirés noirs luisaient à la lumière du réverbère.

Plaqués au sol par la nuit, les stratus de mer étalaient sur Oran le brouillard habituel que l'aube commençait à condenser en poussière humide et salée.

Il voulut un café, mais le bistrot espagnol du coin était encore fermé. La jeep, phares allumés, se rangea en voltige sur le bord du trottoir, sortant les policiers de leur torpeur.

— Foutu temps, mon Commandant !

Grognant sans répondre, il releva le col de fourrure du blouson fourré, et embarqua. Vite le mess et un bon café pour chasser le goût de savon dentifrice mal rincé qui lui agaçait la bouche.

Retardé par les barrages de territoriaux zélés et hargneux, il arriva finalement à la salle d'Ops où régnait une agitation bien inaccoutumée à cette heure.

Le colonel était en conférence sur l'estrade, devant la carte du secteur avec deux officiers de l'Armée de terre très énervés. L'aspirant de renseignements et le sous-off de service étaient pendus aux téléphones.

— Mes devoirs, mon Colonel...

Dorval insistait toujours avec une certaine arrogance de réserviste sur le mot « devoirs », lui rendant son sens propre, réservant ses « respects » aux supérieurs qui les justifiaient amplement...

— Bon, vous voilà ! Je vous présente le commandant Dorval qui va travailler pour vous ce matin. Ces Messieurs vont vous exposer ce que l'on attend de vous.

C'était l'histoire classique — la bande de fellaghas descendant des djebels à la faveur de la nuit, tentant à l'aube un coup de main contre une petite ville assoupie de la côte. C'était la panique usuelle, les fausses nouvelles, les communications interrompues, les poteaux télégraphiques abattus, les fils coupés, les messages radios incompréhensibles...

Les troupes alertées à Mostaganem et Relizane embarquaient à la hâte dans les camions pour tenter le bouclage, tandis que le sous-préfet du coin encombraient les ondes de ses appels au secours.

— Les gendarmes, les C.R.S. locaux ainsi que le détachement d'artilleurs cantonné sur place vont essayer de tenir le coup jusqu'à l'arrivée des renforts. Vous allez filer voir ce qui se passe, et nous rendre compte.

Tâchez de repérer les « gus », qui ont l'air bien armés et résolus. Faites-les matraquer par la chasse. Je mets en alerte pour vous les P. 47, avec deux patrouilles de Mistrals en renforcée à votre botte. Les Vanneaux du C.E.R. (1) seront à votre disposition pour meubler les entractes.

(1) C.E.R. ou C.E.R.O. : centre d'entraînement des réserves opérationnelles. Ces escadrilles de réservistes ont participé aux opérations en Algé-

Contactez, dès que vous serez sur les lieux, les artilleurs ou la Gendarmerie sur chanel 14 en 300 (1) — leur indicatif est Perroquet Vert. Ne prenez pas de risques inutiles mais il faut que nous soyons parfaitement renseignés sur les positions et déplacements des H.L.L. pour le bouclage.

Si les hélicoptères du Colonel Brenu reviennent à temps de Nemours, nous les mettrons en place cet après-midi sur une DZ que vous nous indiquerez.

— Bien, mon Colonel, mais...

Dorval indiqua du menton la fenêtre. Derrière les vitres le jour essayait sans succès de percer le brouillard épais.

— ... Ça ne se lèvera pas avant dix ou onze heures.

— Ne vous en faites pas, la nappe est au ras du sol. Cassaigne est à 300 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est probablement bien dégagé là-bas.

— Et les Mistrals ?

— Au début vous me les demanderez que si vous en avez vraiment besoin. On se débrouillera alors pour les poser en G.C.A., ou bien nous les enverrons ravitailler à Blida après leur intervention. Quant aux P. 47, ils ont du pétrole pour attendre que ça se lève... Compris ? — alors filez, décollez à 6 heures pour être sûr d'y voir clair, et faites du bon boulot...

Les biffins se sont encore fait couillonner — songea Dorval

rie, particulièrement celles d'Alger et d'Oran. Elles étaient renforcées par des officiers et des sous-officiers d'active.

(1) SCR 300 : poste radio d'infanterie. Le mot « chanel » utilisé dans l'Armée de terre signifie « canal-radio », ou fréquence pré-sélectionnée par cristal.

dans la jeep — et, si la chasse n'intervient pas vite, ils vont prendre une bonne tannée. Une fois sortis d'affaire, la division à Mascara lancera à tous les vents des communiqués triomphants...

— Sacrés biffins, va !

Parfois, l'Air ne valait pas mieux.

La Sénia dormait, soigneusement emmitouflée dans son manteau de brouillard. Comme toutes les grandes bases de stationnement d'A.F.N. elle se défendait avec succès contre la guerre, bien retranchée derrière le rempart infranchissable des habitudes du temps de paix. Le personnel permanent, enraciné dans son confort familial oranais. « Ils en arrivent à parler le français avec un accent espagnol... » disait Kopa — faisait vite comprendre aux effectifs des unités opérationnelles de passage qu'ils étaient des gêneurs. Pas de repas pour eux en dehors d'horaires stricts de wagons-lits, impraticables pour des pilotes en alerte permanente, pas de transports automobiles, pas de lits, pas de couvertures...

Au parking des E.L.O. il trouva son équipage sous l'aile de l'avion moteur déjà chaud, paré. Par la fenêtre arrière gauche, le canon de la mitrailleuse de sabord pointait.

— O.K. Kopa ? — Bonjour Perret. Avez-vous pris un café ?

— Non, mon Commandant. Le mess des sous-off est encore fermé, et l'adjudant nous a virés... Vous savez bien comment ça se passe ici !

Dorval pâlit.

— Chauffeur, conduis-nous au mess des officiers et attends-nous !

Ils burent ainsi, quand même, un café infect de la veille, réchauffé par le gérant maugréant, sorti du lit par les coups de botte furieux dans sa porte.

— ... Je demanderai le rapport du colonel. Vous n'avez pas le droit, Commandant, d'amener des sous-officiers ici !

* * *

Il dut rouler avec précautions pour prendre la 25 en service, car on n'y voyait pas à cinquante mètres. Longeant le parking d'Air France, Dorval vit le DC 4, fantôme aux moteurs encapuchonnés, dormant sur ses trois hautes pattes avant de repartir tout à l'heure, emportant Michèle pour Bordeaux et Nantes.

La condensation ruisselait sur le capot quand il s'aligna sur la piste. La brise se levait. Elle était encore imperceptible, mais commençait déjà à rouler doucement les volutes denses de brouillard accrochées à l'herbe. On ne percevait même plus les bâtiments de la base. Il scruta le plafond dans l'espoir d'entrevoir un trou, mais c'était toujours bas et impénétrable.

Dorval décolla aux instruments, ouvrant les gaz progressivement, manche au neutre. Les yeux fixés sur le gyro-directionnel, il prit une bonne marge de vitesse avant de quitter le sol. A peine eut-il freiné les roues à quelques mètres de hauteur qu'il se retrouva en V.S.V. (1) intégral.

(1) V.S.V. : vol sans visibilité.

Soixante secondes plus tard, il émergea, rentra ses volets et réduisit à la puissance continue de montée. Le colonel avait raison, la couche n'était pas épaisse.

Il vira dans le bleu limpide, ébloui par le reflet du soleil levant sur la blancheur immaculée du banc de brume. Il fouilla sans succès dans ses poches car il avait oublié ses lunettes à l'hôtel. Il abaissa le pare-soleil.

— Perret, affichez-moi au radiocompas 415 — Mike deux fois — c'est Mostaganem.

Kopa agenouillé à l'arrière armait la mitrailleuse.

A droite, le Djebel Tessala émergeait des stratus comme une île désolée. Loin devant, à contre-jour, le grand massif du Dahara, brun et violet, dessinait une côte fantastique battue par la mer figée de nuages.

C'est à ce moment que Dorval s'aperçut qu'ils n'avaient, dans la précipitation, ni emporté les parachutes ni revêtu les gilets-pare-balles réglementaires. C'était une faute impardonnable. C'était trop tard et il était inutile de le faire remarquer à son équipage.

— Kopa, n'oubliez pas d'enlever la goupille de sécurité du grenadeur.

Kopa enfila soigneusement dans le chargeur de l'Alkan les gros cylindres gris des grenades fumigènes type 106 destinées à marquer les objectifs pour les chasseurs.

— Perret, essayez d'avoir quelqu'un au 300. Moi je garde la V.H.F. et je passe le tout-va-bien au C.A.T.A.C.



2 SUR LE BORD DE LA ROUTE, LES OPÉRATEURS DES S. C. R. 300

LES SIKORSKY EN OPÉRATION

Photos S. C. A.





HÉLIPORTAGE

Photos S. C. A.



Il pressa le bouton d'émission sur le manche :

— Allô, Athos, Athos, ici Leo 25 qui vous appelle. Suis au-dessus de la couche, épaisseur deux cent cinquante mètres. TVB. Au-dessus C.A.V.U. (1) uniform. Estime verticale objectif à trente. Trois zéro. Terminé.

Ils approchaient en effet de l'objectif. Le relief se dégageait. Les Braz masquaient encore le soleil. Mostaganem était invisible, mais il entrevit à travers un trou dans la couche, le courant limoneux du Chéloff.

— Bellevue en dessous, mon Commandant.

Deux colonnes de fumée au flanc du Djebel Lakkaf en face, indiquaient des incendies sérieux. L'accrochage devait se situer dans ce coin.

Cassaigne groupait un peu à gauche ses maisons blanches sur un contrefort en pente douce, entre les vignes et les champs labourés.

Dorval perdit de l'altitude en spirale et tourna autour de l'église, embrassant d'un coup d'œil les rues désertes, les barrages de barbelés à chaque extrémité du village. Au croisement des deux rues principales, il y avait un embouteillage de G.M.C. de l'armée et de camions civils — réquisitionnés sans doute à la coopérative — embarquant des troupes derrière la mairie.

— Mon Commandant, on nous appelle sur chanel 14.

(1) C.A.V.U. : « Ceiling and visibility unlimited », plafond et visibilité illimités. Terme international de code radio.

Perret tourna les boutons contrôlant le volume de réception du SCR 300 sur les deux boîtes de mélange T.E.A.M. (1). Comme d'habitude, l'émission du sol était mauvaise. Leurs batteries de 300 semblaient toujours à plat (2).

— ... Papillon, Papillon, ici Perroquet Vert, ici Perroquet Vert, me recevez-vous, me recevez-vous, répondez, répondez...

Perret, micro-moustache aux lèvres s'évertuait à établir le trafic. Il fallait une patience peu commune et une oreille exercée pour trafiquer avec les opérateurs souvent improvisés des troupes au sol. Les pauvres bougres généralement bousculés dans une jeep ou chargés comme des baudets avec leur émetteur-récepteur sur le dos, sifflaient de façon exaspérante pour essayer leurs micros au début de chaque phrase, perdaient leurs « autorités », emmêlaient leurs antennes...

— Perret, dites à ces idiots que nous ne sommes pas PAPILLON, mais LEO 25 ! Si un Piper de l'A.L.A.T. (3) se ramène, un cochon n'y retrouvera pas ses petits !...

Dorval et son équipage, déjà les nerfs à vif, savaient par expérience que dans dix minutes, si l'action s'engageait, les ondes seraient inextricablement embouteillées d'appels...

(1) TEAM : boîtes de mélange radio permettant, quand plusieurs émetteurs-récepteurs de types différents sont utilisés simultanément, aux différents membres de l'équipage d'avoir l'écoute soit d'ensemble, soit sélectionnée en utilisant le bouton de volume contrôlant chaque poste.

(2) La valeur des consommations en piles SCR 300 pour la 10^e Région militaire a dépassé en 1957 la somme de 3 000 000 000 de francs légers.

(3) A.L.A.T. : Aviation Légère d'Armée de Terre. Les avions de l'A.L.A.T. pour simplifier les codes radio étaient toujours appelés PAPILLON, et les troupes au sol avaient pris l'habitude d'interpeller ainsi tous les avions sans distinction.

— ... Dites-leur aussi que l'on va essayer de voir ce qui se passe le long de la route de Renault, et qu'il est inutile de répéter leurs foutus messages deux fois...

Balançant l'avion de gauche à droite, il remonta la route en rase-mottes jusqu'au plateau, observant la mise en scène traditionnelle de l'accrochage. C'était toujours la même chose à quelques circonstances près :

Ici, abrités par deux half-tracks immobiles, mitrailleuses braquées vers le sud, quatre officiers de gendarmerie en uniforme sombre faisaient de grands signes. Plus loin, deux soldats tiraient un blessé par les pieds vers une guérite de cantonnier. Tout le long du fossé bordant la route, l'effectif d'une ou deux compagnies était disséminé, les hommes accroupis surveillant la vallée en contre-bas par-dessus le talus. Un officier debout, jumelles aux yeux, se profilait derrière un moignon de poteau télégraphique.

En dessous, dans un champ en pente douce, un tracteur et une meule brûlaient près d'un camion à ridelles renversé. Les H.L.L. avaient tenté de détruire une petite ligne de transport électrique, et quelques pylônes tordus, repliés, traînaient leurs câbles par terre...

Dorval vira et revint vers les half-tracks dont les antennes l'appelaient.

— Allô Leo, Leo, ici Perroquet Vert. Les fellaghas occupent sans doute la grande mechta au sud de la route, à la cote 402...

— Cote 402, bien compris, je vais voir.

La coopération air-sol n'était pas facilitée par les méthodes

de lecture de carte. L'Armée de Terre utilisait les courbes de niveau et les cotes comme point de repère, tandis que les aviateurs employaient les quadrillages Lambert avec leurs grilles codifiées infiniment plus précises dans leurs indications. Quand le navigateur de l'avion n'était pas rodé à ce travail de traduction, les échanges d'informations devenaient vite un dialogue de sourds.

Dorval reprit un peu d'altitude pour étendre son champ visuel et se consacrer à l'observation du sol. Il remonta, moteur toujours au régime de croisière économique, car cette mission risquait de durer toute la matinée.

La mechta de la cote 402 n'était qu'un monceau de ruines récentes. Quelques foyers d'incendie couvaient encore dans les angles des maçonneries disloquées, et une colonne de fumée bleue montait toute droite dans le ciel calme du matin. Rien n'avait survécu au passage de la bande.

Dorval chercha à deviner le drame à travers les murs noircis, les poutres enchevêtrées et carbonisées des toits effondrés. Il pouvait imaginer facilement les détails que l'observation aérienne lui refusait car il avait trop souvent visité les scènes de tragédies semblables... Les cadavres affreusement mutilés et défigurés des habitants, l'odeur douceâtre de la mort, le bourdonnement des mouches vertes, le bétail égorgé dont les dépouilles commençaient à ballonner dans l'air tiède, la cendre retombant en pluie fine, la boue de suie et de sang entre les pierres. Il était sûr qu'il y avait, pleurant dans un coin, un enfant épargné ou oublié...

Le vacarme de l'avion dérangeait à peine les chiens faméliques et les chacals attirés, qui erraient dans les décombres, oreilles basses, queue pendante, pris entre la peur animale instinctive de la mort et la faim. A chaque passage du Broussard, les corbeaux et les charognards s'envolaient des euca-

lyptus. Sur un tas d'immondices, une aigrette blanche picorait les entrailles d'une brebis éventrée.

— C'est pas beau à voir, murmura Perret.

— D'accord, mon vieux, mais où sont-ils ?

Les fellaghas étaient certainement terrés dans un coin des environs.

Dorval obliqua vers la grande ferme européenne dont l'attaque cette nuit avait déclenché l'alerte. De loin elle paraissait à peu près intacte, mais de près...

Les portes défoncées, les volets blindés arrachés par l'explosion des grenades, les carreaux brisés, les meubles et le linge jetés pêle-mêle par les fenêtres, les deux corps décapités des colons sur le perron, auprès desquels un chien berger blessé hurlait à la mort...

Les étables et la grange avaient été incendiées, et des balles de foin à demi consumées fumaient encore. Dans le verger, derrière le poulailler saccagé où les volailles elles-mêmes avaient été massacrées à coups de bâton, tous les arbres fruitiers gisaient, troncs sciés à un mètre du sol. Rien n'avait été épargné par la folie de destruction des assaillants.

Le personnel musulman de la ferme s'était enfui — il n'y avait pas d'autres cadavres — ou alors, de gré ou de force avait accompagné les rebelles.

Les fellaghas n'avaient toutefois pas eu le temps en quelques heures d'opérer tous ces ravages eux-mêmes. Ils avaient probablement trouvé comme d'habitude de la main-d'œuvre et des complicités locales.

Dorval pensa alors à l'autre mechta, un peu plus loin, qui couronnait la cote 547, et se dirigea vers elle suivant la crête de la colline.

Pourquoi avait-elle été épargnée ?

Elle était pourtant sur la route des fellaghas. Pour descendre de leur repaire quelque part entre l'Hallouda et le Dahara, ils étaient passés par la piste qui la longeait...

Une douzaine de gourbis en pierres sèches, coiffés de chaume, serrés les uns contre les autres entre les petites murettes de toub, les enclos d'épines pour le bétail — c'était tout. Du linge étendu, des écheveaux de laine multicolore fraîchement teinte, séchant accrochés aux jujubiers... la baraque de l'épicier, en planches, recouverte de tôle ondulée. Dans un coin, une vieille carrosserie rouillée de voiture... Tout cela grouillait de formes voilées, de djellabas et d'animaux.

Les habitants évacuaient, et le passage de l'avion au ras des têtes déclencha la panique. Des gamins cherchaient à réunir en troupeaux les chèvres affolées des enclos. Les femmes déménageaient à la hâte leurs pitoyables trésors — théières, marmites à couscous, bidons à pétrole vides, paillasses, couvertures rapiécées, tapis de prières...

Pas de traces des H.L.L. en tout cas, il n'y avait pas un homme valide visible. Seules des femmes, des vieillards — chassant les mulets et les bourricots chargés de hardes, de ballots, traînant des charrettes débordant d'enfants, de meubles misérables, de poules attachées par les pattes — dégringolaient en débandade le sentier qui menait au lit de l'oued à sec...

— Regardez à gauche, mon Commandant !

Une patrouille d'une dizaine de soldats en treillis de campagne réglementaire, coiffés de chapeaux de brousse, s'avancait en tirailleurs vers le douar.

— Dites donc, Perret, c'est curieux. Que foutent nos bifins par ici ? Ils vont se faire ramasser. Essayez de les contacter sur chanel 16 s'ils ont un récepteur, et prévenez Perroquet de les rappeler.

Il était presque 7 heures. Le voile de lumière diffuse et plate qui gênait l'observation, tomba. Le soleil venait de sauter le Dahara, et les premiers rayons accrochèrent de longs pans d'ombre au flanc des djebels et des collines. Tout prit un relief nouveau.

— Attention, les voilà !

Parfaitement camouflés entre les ceps, invisibles, les fellaghas avaient attendu tapis dans la grande vigne. Ils dévalaient maintenant vers la mechta au pas de course, et le petit groupe que Dorval avait pris pour une patrouille amie, les dirigeait par cris et par gestes. Ils étaient également tous en uniforme, coiffés de chapeaux de brousse. Cela promettait bien des méprises si l'accrochage direct se produisait avec nos troupes.

Déjà les premiers hommes sautaient les murs et s'engouffraient dans les gourbis, bousculant les habitants retardataires.

Une femme — un bébé accroché au dos, un autre dans les bras — courait après des enfants épouvantés, tandis que deux autres s'obstinaient à traîner un matelas sur lequel étaient ficelés une chaise, un vieux pneu et un broc émaillé. Un vieillard agrippé au cou d'un âne emballé qu'un gosse tentait de retenir, culbuta dans les figuiers de barbarie...

— Merde, pensa Dorval, je ne peux pas lâcher la chasse sur ce méli-mélo...

— Kopa, ne tirez surtout pas, je vais voir de près ce que l'on peut faire...

Dorval vit les visages levés des fellaghas, les moutons et les volailles qui s'enfuyaient chassés à coups de pieds. Quelques habitants et des H.L.L. discutaient avec véhémence, montrant l'avion. Un fellagha, coiffé d'une casquette Afrika-korps, une mitrailleuse en bandoulière, debout sur la carcasse de la voiture, criait des ordres...

— Perret, rapportez la situation à Perroquet Vert, et demandez des instructions. Je vais appeler la chasse sur V.H.F.

— Allô, Athos, Athos, ici Leo 25. J'ai repéré les H.L.L. Envoyez-moi de suite une patrouille de P. 47 et, si les conditions de vol le permettent, dans dix minutes deux patrouilles de Mistrals avec roquettes. Prévoyez un appui-feu permanent toute la matinée. M'avez-vous compris, Athos, répondez ?

— Allô, Leo 25, ici Athos, message reçu et bien compris. Vous devez avoir actuellement à votre verticale six P. 47 indicatif Epervier Rouge. C'est O.K. pour les Mistrals. Nous vous enverrons aussi les Vanneaux du C.E.R.O. pour boucher les trous, indicatif Camel Noir. Tenez-nous au courant. Terminé, merci !

— Avez-vous pris note, Perret ?

— Affirmatif.

L'évacuation de la mechta s'accélérait, et, à la grande surprise de Dorval, aucun coup de feu n'était tiré sur lui. Au contraire, les fellaghas, sur les injonctions de leurs gradés, étaient ressortis des maisons, et se formaient en bataillon

autour d'un porte-drapeau dans un pré en pente le long d'une oliveraie.

Le Broussard commença une ronde régulière de surveillance.

— Mon Commandant, l'autorité civile — je crois comprendre que c'est le sous-préfet ou le maire — nous ordonne de bombarder la mechta. L'émission du sol est très mauvaise.

— Expliquez-lui que les villageois évacuent, et que les fellaghas sont en dehors des murs. Quand tout sera en place, je déclencherai l'appui-feu.

— Rien à faire, il exige que vous fassiez tirer les avions tout de suite. Il prétend que les habitants de la mechta sont complices...

Dorval commençait à transpirer. Sa patience s'émoussait. Une dent, pansée provisoirement le mois dernier par un dentiste de Constantine — qu'il n'avait pas eu le temps de revoir — commençait à le tracasser sournoisement et n'améliorait pas son humeur !

— Mon vieux, dites-lui qu'il y a des moutards et des femmes.

— Je le lui ai dit, mon Commandant !

— Bon Dieu, alors, qu'il aille se faire voir. C'est quand même moi qui commande les avions. De quel droit me donne-t-il des ordres opérationnels ? S'il continue à nous assommer, ne répondez plus.

Dorval haussa les épaules.

Encore un aspect de cette guerre infernale !

Quand les fellaghas ne détruisaient pas un village, certains civils voulaient que nous le démolissions parce qu'il devenait

ipso facto suspect. D'autre part, quand il n'était pas rasé par nous, il apparaissait automatiquement d'une loyauté douteuse aux H.L.L. qui en massacraient alors les habitants à la première occasion...

Curieusement, en dessous, ça ne tirait toujours pas. Un homme, qui avait levé son fusil vers l'avion, avait aussitôt reçu un coup de crosse l'étalant sur l'herbe.

Chaque fois que le Broussard les survolait, les fellaghas, pour la plupart assis, le suivaient du regard. L'homme à la casquette et au foulard rouge — le chef sans doute — faisait des signaux en l'air, croisant les bras, voulant peut-être indiquer qu'il attendait que les habitants soient en sûreté pour occuper la mechta.

Des sentinelles étaient en position sur les deux versants du vallon, avec des FM en batterie.

C'était une situation ridicule, inexplicable. Les six P. 47 tournaient au-dessus, descendant un peu plus bas à chaque orbite. Les H.L.L. possédaient au moins six armes lourdes automatiques, et tous les hommes avaient soit un fusil, soit un pistolet-mitrailleur. Quand elle commencerait, la bagarre serait dure...

- Allô, Epervier Rouge, ici Leo 25, me recevez-vous ?
- Allô, Leo 25, Epervier Rouge leader. Cinq sur cinq.
- O.K. Epervier, stand-by (1).

Tout était maintenant immobile sur le versant ouest dominant Cassaigne. Au loin, vers le sud, un nuage de poussière, sur la piste rejoignant la route du Chélif, annonçait l'arrivée des camions de la garnison de Mostaganem qu'un Piper Cub

(1) *Stand-by* : « Restez où vous êtes, mais tenez-vous prêts ! »

de l'A.L.A.T. accompagnait, décrivant des huit au-dessus de la colonne.

— Ça râle dur chez Perroquet Vert, mon Commandant. Il dit qu'il va faire tirer au canon les AMX (1) qui viennent d'arriver.

— Dites-lui de ma part, Perret, qu'il est un c... Expliquez-lui que je vois les renforts qui arrivent et que c'est du temps gagné pour le bouclage.

A ce moment, il y eut l'éclair d'un obus de 75 au centre de la mechta. Du champignon de fumée noire qui s'éleva, jaillirent des moellons qui roulèrent et retombèrent en pluie sur les fellaghas redressés d'un seul élan, tiraillant tous sur l'avion. Le chef attrapa sa mitrailleuse...

Dorval dégagea vite de l'autre côté du côteau d'un coup d'aile. Le douar était maintenant vide, et les réfugiés, fouettant les mulets, se poussant mutuellement, déboulaient la pente vers l'abri précaire d'une carrière en contre-bas.

La trêve était terminée.

— Allô, Epervier leader. Ici Leo 25, je vais marquer votre objectif dans dix secondes. Armes de bord seulement. Attention au fumigène blanc centre de la cible. Attaquez sur un axe 090° !

Il fallait maintenant repasser sur les rebelles pour larguer le fumigène marqueur, et affronter à bout portant leur feu concentré !

(1) *AMX* : chars légers de 13 t de fabrication française, armés d'un remarquable canon de 75 mm. Ces véhicules sont plutôt des « chasseurs de chars » que des engins de soutien d'infanterie.

Instinctivement, Dorval, Perret et Kopa se tassèrent, nerfs tendus.

— Allez, on y va ! Kopa, vous tirerez au passage, et pas d'économies, faites du bruit. Tâchez d'avoir le type au foulard rouge, c'est le chef. Perret, dites à ces imbéciles de bif-fins de cesser leur tir d'artillerie immédiatement !

Dorval respira profondément comme un plongeur qui va se jeter à l'eau. Il vira sec, pouce sur le bouton de contact du grenadeur placé sur la manette des gaz, et revint plein moteur vers la mechta. Il resta en dessous de la ligne de crête le plus longtemps possible pour se dissimuler à la vue des fellagahs. A la dernière seconde, roues rasant l'esplanade de terre battue, il sauta les toits et déboucha sur le vallon.

Il appuya aussitôt sur la détente. Le fil de sécurité de la grenade claqua dans le lance-bombe — la 106 était bien partie...

Dorval poussa l'avion plus bas encore, si bas qu'il eut l'impression que l'hélice allait faucher les formes qui s'esquivaient ou se laissaient tomber à plat ventre avec des mouvements décomposés bizarres de cinéma au ralenti...

Par la vitre ouverte, il entendit les coups de cravache des ondes de choc des balles frôlant l'avion !

Clac — clang — clac... bruits de vitres et de métal froissé. Un choc dans le dossier. Le plafonnier éclata en mille fragments de verre...

Arrivé au bas du vallon, il dérapa derrière le rideau d'eucalyptus. Une dernière balle tirée de l'arrière traversa le coffre à bagages, passa en vrombissant comme un hanneton entre Dorval et Perret qui se rejetèrent sur le côté par réflexe. Ils se regardèrent, un peu pâles.

— Ouf, j'espère que cette vacherie de grenade a fonctionné !

La cabine était envahie par l'odeur de la poudre. Des douilles vides roulaient sur le plancher entre les sièges.

— Allô, Leo, ici Epervier. Dégagez mon axe plus vite. J'attaque !

Bien, la grenade avait donc fonctionné.

La mitrailleuse de Kopa était enrayée, et il l'entendait jurer entre ses dents dans le téléphone de bord. Epaules arc-boutées contre le plafond, pieds calés contre les parois pour garder son équilibre dans les manœuvres violentes de l'avion, il essayait de dégager avec un tournevis les balles coincées.

Les impacts reçus n'étaient pas graves. Le moteur tournait rond, les instruments ne décelaient aucune anomalie et les commandes répondaient normalement.

Dorval repassa sur auto-pauvre et prit de l'altitude. Sur la route de Renault il y avait foule maintenant. Trois AMX, les deux half-tracks du début, une traction avant civile — « l'autorité » sans doute... — une ambulance. Autour d'un poste émetteur il y avait un groupe de civils et de militaires, aux premières loges pour assister à l'appui-feu aérien.

Le guidage d'un appui-feu imposait une parfaite coordination entre l'avion P.C. Volant et les chasseurs rapides, aveuglés par la vitesse (1).

(1) Dans la zone transsonique où l'écoulement de l'air est instable, d'intenses vibrations se propagent dans la tête du pilote, et pour toute amplitude de plus de 5/100^e de millimètre, à des fréquences de 25 à 40 et 60 à 90 le globe oculaire entre à son tour en vibration sur son matelas musculaire et son coussin graisseux et il devient impossible d'effectuer

L'objectif était indiqué par une grenade spéciale émettant une fumée blanche visible à plusieurs kilomètres. La mise en place du marqueur était délicate, exposant évidemment le vulnérable avion d'observation au tir adverse. Pour vérifier le résultat de chaque passe et surveiller les déplacements de l'ennemi, le Broussard devait continuer à décrire des huit à basse altitude, adaptant les intervalles entre ses passages aux rafales des avions de chasse.

Dorval, avec la confiance de l'habitude, savait à une seconde vitale près, quand basculer son avion et revenir observer sur l'objectif. C'était comme un ballet bien réglé.

La première paire de P. 47 amorça l'attaque qu'il surveilla du coin de l'œil. Quand il vit qu'ils étaient bien engagés, il commença alors son piqué, calculant sa courbe pour croiser leur trajectoire à la hauteur de la mechta.

C'était le moment crucial, car il ne pouvait pas voir les deux chasseurs qui piquaient au-dessus et en arrière de lui dans le même axe. Un « timing » parfait était nécessaire pour ne pas les gêner, ou, pire risquer de traverser leur salve. Il fallait cependant arriver sur le but une seconde ou deux après la retombée des éclats et des ricochets, pour observer l'efficacité du tir, le régler pour la passe suivante.

Dans un fracas de train express qui domina le bruit du Pratt, Dorval penché en avant vit passer les roquettes en haut de son pare-brise — quatre traînées de flammes ronflantes, suivies de quatre autres. Il sentit le vent des hélices

une lecture. Ces vibrations donnent parfois l'impression au pilote d'un brouillard à l'extérieur. Une autre illusion se produit aux très hautes vitesses : les objets apparaissent à première vue plus petits qu'ils ne sont en réalité. Cette micropsie se corrige au bout d'un instant et il se produit un agrandissement brusque de l'objet. C'est pour cette raison — ce phénomène fut étudié en Corée pour la première fois en 1951 — qu'il faut un avion lent pour guider les chasseurs à réaction contre des objectifs terrestres. (Edmond Blanc.)

des P. 47 le doublant en trombe, vingt mètres au-dessus, ailes empanachées d'éclairs, semant seize traînées brillantes de douilles vides...

Il s'écarta pour éviter les remous dangereux, et essaya de voir à travers la poussière et les débris soulevés par les roquettes. Il était furieux, car elles étaient parfaitement inutilitaires contre ce type d'objectif.

— Allô, Epervier, tir correct. Conservez vos autres roquettes S.V.P. !

La katiba s'était instantanément dispersée, et les fellaghas couraient dans tous les sens comme les fourmis affolées d'une fourmilière écrasée...

Il fallait maintenant faire vite. Dorval savait par expérience qu'ils allaient se terrer, disparaître, se fondre littéralement dans le paysage. Il aurait préféré pour le coup de masse du départ des Mistral dont les quatre canons de 20 mm étaient infiniment plus efficaces pour l'appui-feu anti-personnel.

Le défaut des 12,7 résidait dans leur solidité et leur précision. Quand elles touchaient, elles tuaient évidemment, mais à un centimètre de l'homme faisaient simplement un trou dans la terre ou s'écrasaient contre le rocher...

La fusée sensible de l'obus de 20 mm explosait même au contact d'une feuille d'arbre, arrosant d'éclats une grande surface de terrain — et l'éclat de 20 était léthal dans un rayon de quinze mètres. Une salve de trois secondes bien concentrée dans la ressource déroulait au sol un tapis mortel de cinquante mètres de long sur trente de large.

Les deux premiers P. 47 remontaient comme de gros tonneaux brillants, et la paire suivante tirait déjà tandis que

la troisième commençait à piquer. C'était la noria de « straf-fing » (1) parfaite.

Clac ! Clac !

Deux nouveaux impacts. Cette fois la balle avait touché la corne d'équilibrage d'un aileron, résonnant à travers les câbles de commande jusqu'au manche sous la paume de Dorval.

Aggravée par l'énervement, c'était une véritable rage de dents qui pulsait douloureusement dans sa mâchoire. Perret, tendu, gardait quand même son sourire ironique et Kopa enrageait :

— Mon Commandant, je n'arrive pas à désenrayer cette saloperie préhistorique !

— Fermez-la, Kopa. Tirez au PM (2), tirez à la carabine américaine si vous voulez !

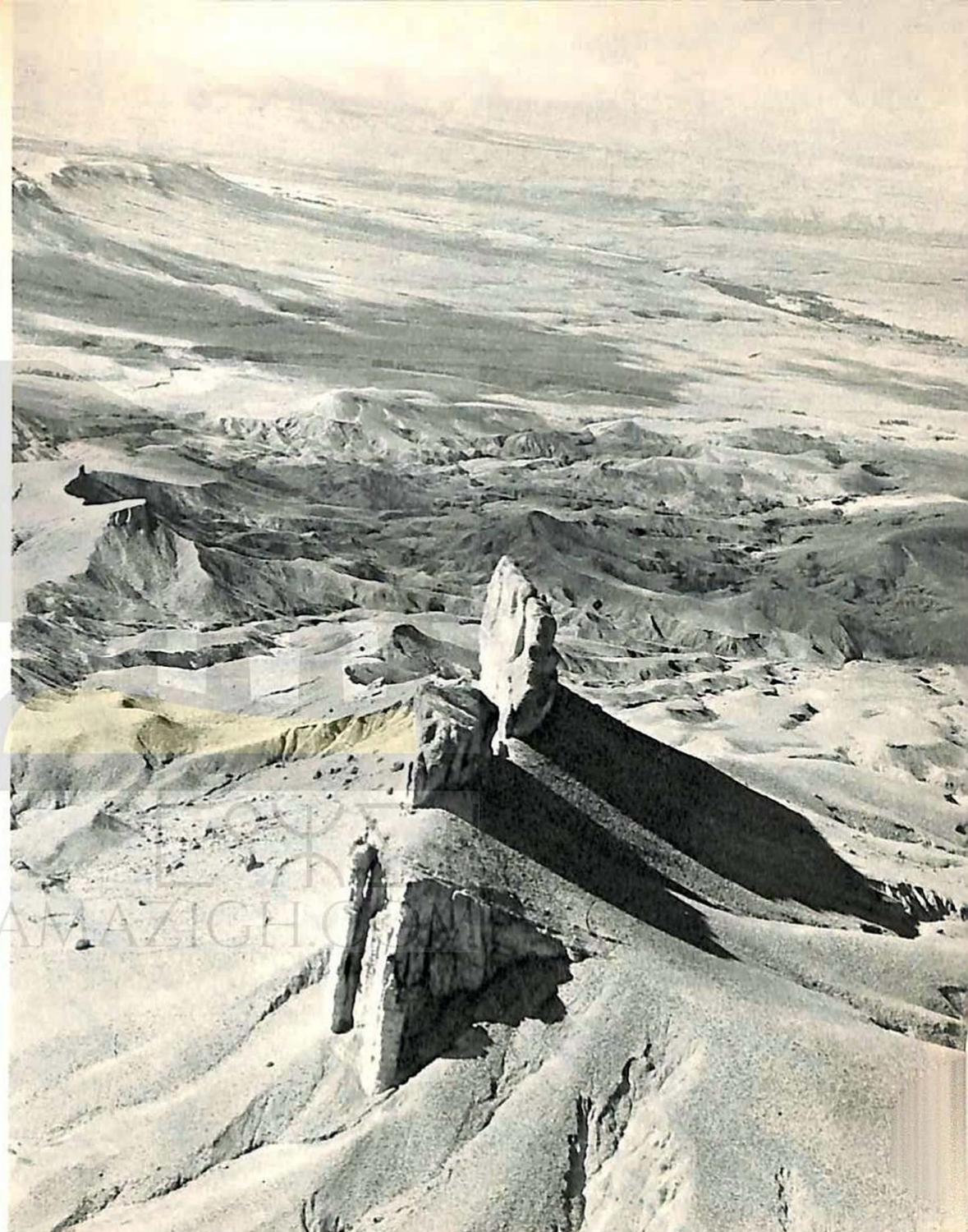
— Pas à la carabine surtout, il faudrait rendre compte des munitions à l'armurier !

Dorval se maudissait d'avoir oublié les gilets anti-flak. Quant au blindage amovible prévu, il était inutile et alourdissait l'avion — les équipages ne le montaient jamais. Étant dans l'obligation de tourner constamment à gauche pour observer de sa place pilote, il était appuyé de la ceinture à la tête à une vitre fragile, directement exposé aux projectiles sans protection palpable.

Les gilets métalliques pare-balles de l'Armée de l'Air étaient d'ailleurs des monstruosités provenant des surplus

(1) *Straffing* : mitraillage.

(2) *PM* : pistolet-mitrailleur ou mitrailleuse. La carabine américaine était la Garand, et les munitions distribuées au compte-gouttes par les armuriers, devant après usage faire l'objet d'un rapport spécial d'utilisation...





américains, épuisants à porter, tout juste bons à s'asseoir dessus... Dorval jura d'acheter à son prochain passage à Alger une veste cuirassée plastique dernier cri qu'il avait vue à la vitrine d'un tailleur.

À quarante mètres de la gueule des mitrailleuses depuis plus d'une heure, il se sentait de plus en plus vulnérable. A chaque gifle sur les tôles marquant de nouveaux impacts, ses muscles se crispaient et se dénouaient en tremblant. La situation de Perret était encore moins enviable, car il ne pouvait qu'attendre passivement, accroché à son micro, rendant compte de la situation au commandement de l'opération. Kopa, lui, avait une arme, avec l'avantage moral de la riposte, l'odeur de la poudre...

— Alors, ça va derrière ?

Dorval se retourna et vit le visage luisant de Kopa penché sur sa mitrailleuse, fasciné par le déroulement de la bande qui sautait comme un serpent à chaque pression des pouces sur les gâchettes.

Sous le feu des P. 47 la katiba (1) s'était émietlée en petits groupes tournoyants qui s'assemblaient et se défaisaient comme des gouttes d'eau se vaporisant sur une plaque de fer rougie. Les fellaghas se courbaient, s'agenouillaient tirant sur les avions, tombaient à plat ventre à chaque passage, couraient entre les oliviers, s'accroupissaient derrière les pierres, profitant du moindre relief en creux.

Le bouclage se mettait en place dans les vallées voisines, et Dorval voyait sur les sentiers les compagnies d'infanterie

(1) *Katiba* : les unités rebelles se divisaient en : *willayas* de trois à cinq mille hommes, subdivisées en *kalibas* de trois cents à cinq cents, elles-mêmes réparties en *ferkas* d'une vingtaine d'hommes.

en file indienne qui prenaient position. Il n'arrivait pas à comprendre où les fellaghas voulaient en venir. Ils auraient pu décrocher par ferkas ou individuellement — ils en avaient eu largement le temps — au lieu de se laisser acculer sur ce plateau où ils étaient voués au massacre...

La partie était maintenant jouée pour eux, car la nuit était encore trop éloignée pour qu'ils pussent compter s'esquiver à la faveur de l'obscurité. Quand le soleil se coucherait, il n'y en aurait plus un seul vivant.

Les fellaghas ripostaient avec le courage du désespoir, concentrant surtout leur tir contre le Broussard qu'ils savaient être à la source de ce déluge de fer et de feu.

Un P. 47 fut touché. Il s'éloigna, égrenant un chapelet de fumée noire, secoué par les ratés du moteur... Le pilote était jeune et perdait un peu les pédales. Dorval le prit en main.

— Allô, Epervier Rouge quatre, il y a une bande de crash à Mostaganem — cap deux cent trente, à moins de trente-cinq kilomètres. Réduisez et passez l'hélice au grand pas. Si votre moteur coupe, gardez une bonne marge de vitesse pour virer.

Dorval essaya de le suivre, mais l'avion endommagé était trop rapide. Il revint vers la bataille.

Les H.L.L. s'étaient maintenant divisés en trois groupes distincts. L'un était revenu sur ses traces, et s'était retranché dans la mechta sur laquelle flottait le drapeau vert et blanc frappé du croissant et de l'étoile. Un autre s'était concentré autour de deux marabouts — un blanc et un rose — sur l'éperon de la falaise dominant l'oued et la route. Le troisième tentait de filer vers le sud entre les éboulis de rochers, par paquets de cinq ou six hommes déjà pris à partie par nos armes automatiques.

Dorval dirigea les premiers Mistral vers le marabout rose qui disparut dans un nuage de poussière. Quand il se dissipa, le petit édifice s'était évanoui, volatilisé par les salves de roquettes.

Ensuite, commença au canon le nettoyage du bois d'oliviers. Les grappes d'explosions s'accrochaient aux troncs, serpentaient, hachaient les branches. La fumée bleue s'épaississait à chaque passage, et se piquetait des flammes rapides des obus...

Vers dix heures, il ne restait plus de la mechta qu'un tas fumant de pierres et des corps sous les débris...

A jeun depuis le dîner hâtif de la veille, Dorval se sentait à la fois abruti par la chaleur du soleil qui tapait dur à travers les vitres, et écœuré par le spectacle. Il savait que l'écrasement par les avions était préférable au corps à corps d'infanterie au cours duquel l'Armée aurait certainement subi de lourdes pertes devant l'armement puissant des rebelles...

C'était quand même un gâchis pathétique. Comme d'habitude, cette bande devait être composée moitié d'anciens soldats de l'armée française — la façon dont ils manœuvraient sous le feu le prouvait — et le reste par des étudiants d'Alger ou de Paris, pauvres gamins qui tuaient et qui mouraient pour un idéal...

Chaque fois, devant les formes inertes qui gisaient, Dorval pensait au Tchen de Malraux :

« Je sais de quel poids pèse sur toute cause le sang versé pour elle ! »

De quel poids allait peser tout ce sang versé aujourd'hui,

ajouté à tant d'autre hier et demain, pour cette cause désespérée ?...

Il y avait bientôt quatre heures que les patrouilles de Mistral et de P. 47 se succédaient sur la cote 547.

Le Piper de l'A.L.A.T. s'était fait descendre à côté du marabout blanc. Dorval l'avait pourtant prévenu par radio de ne pas venir se mêler à cette affaire. Non seulement il gênait le Broussard et les chasseurs, mais encore le risque était trop grand pour lui. En effet, autour du marabout blanc, un groupe de fellaghas s'était organisé. Quelques-uns, à plat ventre sur la coupole avec deux mitrailleuses, faisaient de la D.C.A. Une des armes tirait même à la balle traçante, et Dorval devant les petits charbons ardents qui montaient en gerbe lumineuse vers lui, s'était retrouvé un instant douze ans en arrière devant la flak allemande. A chaque angle du marabout, dissimulé entre les aloès et couvert par une murette basse, il y avait un fusil-mitrailleur.

Le Piper passant trop près avait ramassé une rafale de plein fouet. Le petit avion jaune s'était littéralement désarticulé en l'air, et la boule de toile et de tubes s'était effondrée en flammes dans la vallée...

Dorval se sentait maintenant vidé, les nerfs à bout — sa dent, l'estomac vide... La sueur ruisselait le long de ses sourcils. L'élastique du laryngophone trempé, trop serré lui meurtrissait la gorge. Après plusieurs heures de manœuvres violentes, les deux tonnes et demie de l'avion commençaient à peser dans ses bras. Ses gants étaient noirs de transpiration, et une crampe douloureuse paralysait sa main gauche. Il s'aperçut qu'elle était littéralement rivée à la manette des gaz par une crispation nerveuse des muscles. Il réussit à l'ouvrir et remua ses doigts engourdis.

Une balle avait déchiré une large bande de capitonnage dans la cabine à la hauteur du longeron principal, et une autre avait brisé le pare-soleil, répandant une pluie d'éclats de plexiglass bleu, coupants comme du verre.

Tout le plateau était maintenant recouvert d'une couche de fumée et de poussière. Le marabout blanc était difficile à repérer pour les Mistral, et les grenades fumigènes ne faisaient qu'augmenter la confusion. Dorval essaya alors de guider les réacteurs par la position du Broussard.

— Allô, Merlin Bleu, commencez à piquer sur moi, et je vous donnerai le top à la verticale du marabout.

— Roger Leo. Merlin Bleu attention pour aéro-freins, trois, deux, un...

Dorval descendit droit sur le marabout, plein moteur. Mille mètres derrière suivaient les Mistral. Cette fois les traçantes lui arrivaient droit entre les yeux. Kopa s'était accroupi entre Perret et lui.

Au ras de la falaise, il redressa brutalement, hurla son « TOP » et dégagea...

— Attention au réservoir gauche !

Cette fois ça y était.

Sous l'aile, près de la jauge, il y avait un trou déchiqueté gros comme le poing, et une traînée blanche d'essence pulvérisée s'échappait, filant vers les gouvernails. Instinctivement Dorval dérapa un peu vers la droite pour éloigner des pots d'échappement ce qui était devenu de la dynamite liquide.

Maintenant une large tache sombre s'étalait sur le volet

d'intrados, et des gouttes tremblaient dans les filets d'air le long du bord de fuite.

Kopa s'agenouilla et tourna le robinet du by-pass d'essence sur le réservoir percé pour en tirer le maximum et éviter un transfert du réservoir intact.

— Si le moteur coupe, mon Commandant, branchez tout de suite la pompe électrique. Il ne nous reste plus que soixante litres dans le réservoir droit.

— O.K., il est temps de rentrer !

Déjà la lampe rouge du réservoir gauche clignotait son avertissement, et quelque chose cognait vers l'arrière du fuselage, transmettant une légère vibration aux commandes.

— Allô, Athos. Ici Leo 25. Je dois rentrer because pétrole et perforations. Avez-vous prévu une relève pour moi ?

— Allô, Leo 25, ici Athos, affirmatif, relève à décollé à dix heures vingt-cinq. Pouvez-vous rester encore dix minutes sur place ?

— Allô, Athos, ici Leo 25, négatif. Cinq minutes seulement. L'affaire se termine. Inutile de prévoir les hélicoptères.

— O.K. Leo, à votre discrétion. Merci pour le bon travail. Terminé.

Il était onze heures. La mission avait duré pratiquement cinq heures. Les réservoirs étaient à sec, les deux lampes rouges allumées.

Dorval fit une longue approche directe, prudente, pompe branchée pour éviter un désamorçage du moteur à la dernière seconde. Kopa toujours vigilant l'empêcha de baisser les volets. En effet, le vérin électrique de commande pouvait

provoquer une étincelle et l'explosion de l'aile envahie par les vapeurs d'essence.

Au parking, le Broussard fut très entouré de curieux attirés par les nouvelles de la bataille vite répandues sur la base.

Jambes molles, Dorval ne se sentait pas la force de répondre à toutes les questions. Il s'affala dans la jeep qui l'emmena aux opérations pour un premier rapport verbal. Par la fenêtre, il vit Kopa et Perret, combinaisons trempées de sueur, qui regagnaient à pied leur mess. Il était fier de son équipage — il avait réussi à apprivoiser Kopa dont le caractère était impossible pour tous les autres pilotes, et à forcer la confiance du flegmatique et nonchalant Perret... Il décida de les proposer cet après-midi même pour la Croix de la Valeur Militaire, et de demander officiellement à Alger la solde à l'air de mécanicien navigant pour Kopa.

Au mess, Dorval retrouva le gérant qui faisait une sale gueule mais eut le bon esprit de se taire. L'estomac noué, il ne se sentit aucun appétit et expédia son déjeuner pour s'allonger dans un fauteuil du bar, avec un whisky.

Vers 15 heures, il passa au G.A.T.A.C. rédiger son rapport définitif. D'ailleurs l'accrochage se terminait. Les derniers messages indiquaient que l'Armée avait resserré le bouclage, et que l'assaut allait être donné aux ruines du marabout blanc où quelques enragés tiraient leurs ultimes cartouches...

L'affaire de Nemours à laquelle il devait primitivement participer avait été décommandée. A la place, les hélicoptères de Brenu et les fusiliers-marins tentaient une opération surprise sur le djebel Fillaoussène pour essayer de rattraper les déserteurs musulmans d'un régiment de tirailleurs qui avaient filé avec un camion et quatre fusils-mitrailleurs...

*
**

Dorval prenait le café dans le bureau du colonel quand arriva le message d'Alger.

MISE EN PLACE IMMÉDIATE BROUSSARD ELO 23/45 COMMANDANT DORVAL A DJELFA. EMBUSCADE AFLOU INSTRUCTIONS SUIVENT PCA DJELFA.

Vite un coup d'œil à la grande carte murale. Martin Bonhomme, le commandant des P. 47, siffla entre ses dents.

— Tu te souviens, Dorval, de ce que l'on disait dans la R.A.F. — *never a dull moment!* — Aflou est trop loin pour les Mistral, même avec les bidons. Tâche donc de nous trouver du travail dans le coin!

Il fallait faire vite, car Djelfa ne possédait probablement pas d'installations de vol de nuit. Il y avait une balise à Tiaret et un beacon à Laghouat, donc pas grand-chose comme aides-radio. Environ trois cent cinquante kilomètres d'Oran à Djelfa, soit environ 1 h 45 de vol. C'était faisable.

Le colonel se leva.

— Mon pauvre Dorval, on abuse! Voilà ce que c'est que d'être un réserviste! Votre avion indisponible sera convoyé sur Blida pour être réparé. Vous l'aurez dans deux jours. Prenez un avion de la 24/45.

— Bien, mon Colonel, mais je vais changer d'équipage. Le mien est crevé. Avec votre permission, j'embarquerai le capitaine Méchard et Nivelot, et, si vous avez une voiture,

j'aimerais chercher mes affaires à l'Hôtel Royal, en vitesse.

— D'accord pour la voiture — prenez la mienne et mon chauffeur — et prévenez vos gars de se préparer.

Il était 16 h 30. Il avait tout juste le temps de filer en ville prendre une douche, se changer, payer sa note d'hôtel et revenir pour décoller à 17 h 30...

Il pouvait faire confiance à Méchard pour organiser son Broussard.

Le capitaine Méchard était l'officier navigateur de la 23/45, d'une conscience professionnelle qui confinait à la manie et la terreur des jeunes pilotes. La barbiche en bataille il allait secouer son monde impitoyablement et Dorval savait qu'il trouverait un appareil équipé pour faire face à toutes les éventualités possibles. Tout serait passé à la loupe — rations pour trois jours, équipements sahariens de secours, bidons pleins d'eau, pharmacie, armes individuelles, fusil-mitrailleur et chargeurs, sacs de couchage...

*
**

Dorval traversa la grande plaine aride du Chellala, toute rose sous les rayons du soleil couchant. Il faisait déjà sombre quand il aperçut la colonne blanche lumineuse du projecteur d'appel de Djelfa braqué verticalement vers les premières étoiles du ciel mauve. Les lampes à pétrole dessinaient deux lignes de flammes tremblantes de chaque côté de la piste en dos d'âne et il se posa sans difficultés.

L'escadrille de Djelfa, perdue aux confins sud de l'Algérie, n'était pas bien riche. Le personnel couchait sous la tente malgré le froid glacial des nuits sahariennes. Le matériel volant — des SIPA — était périmé et usé jusqu'à la corde.

Les moteurs à bout de souffle devenaient dangereux. Tout était rationné, l'essence, les vivres, les roquettes, les « cluster » d'anti-personnel de 10 kilos (1). La réduction sévère du potentiel de vol touchait le moral du personnel, d'autant plus que, dans ce secteur trop vaste, les missions d'appui se déroulaient à l'extrême limite du rayon d'action. Aussi donc, les indispensables reconnaissances à vue de routine étaient rares et les activités des fellaghas redoublaient, dans le triangle Géryville, Bou-Saada, Aflou, sous forme d'une succession d'embuscades, plus meurtrières les unes que les autres.

Les premiers détails du coup dur d'Aflou — le troisième en quinze jours — arrivaient seulement. L'embuscade avait eu lieu aussitôt après le déjeuner et les Sipas avaient été alertés trop tard pour intervenir. C'était toujours la même chose, on gâchait du potentiel pour des ouvertures de routes dans les coins tranquilles, et on lâchait des convois entiers sans protection aérienne dans les pires djebels.

Dorval préféra, plutôt que de se rendre à l'auberge dans le village, coucher sous la tente et se faire réveiller à quatre heures du matin. Il faisait tellement froid qu'il se déshabilla à peine avant de se glisser dans son sac de couchage, un passe-montagne en laine autour de la tête, le maigre petit poêle à pétrole approché le plus près possible du lit de camp inconfortable.

Avant même que le générateur d'électricité de la base ne soit coupé pour les tentes, réservant la lumière pour le périmètre de sécurité gardé, où les avions étaient rassemblés pour la nuit, Dorval s'était endormi...

(1) *Cluster* : faisceau de bombes de 10 kg réunies entre elles et munies d'une fusée si sensible que les avions devaient les larguer avant l'atterrissage pour ne pas en risquer l'explosion en cas de choc. Très efficaces, mais dont les stocks...

MERCREDI

Dorval décrit deux larges cercles au-dessus d'Aflou. La petite ville enfermée dans un vaste cirque de collines semblait morte, sauf une place où, autour d'une roulotte de commandement des camions déchargeaient des troupes.

Par 300 il demanda des renseignements sur le champ d'aviation. Il fut prévenu qu'il n'y avait pas de ravitaillement, mais qu'un camion citerne était attendu.

Il trouva très vite le petit terrain en pente, au Nord-Ouest, le long de la route de Zenina. La piste, sommaire, était ouverte en tranchée au travers d'une bosse. Elle était déserte, sauf une jeep au pied d'un mât auquel deux hommes hissaient une manche à vent toute neuve...

Il se posa avec précaution entre les ornières.

Le chauffeur de la jeep se présenta et annonça que le colonel s'était rendu à l'aube sur les lieux de l'embuscade où il attendait Dorval.

Dorval ramassa sa Thomson et deux chargeurs avant d'embarquer, et le chauffeur lui rappela respectueusement que les P.M. ne devaient pas être armés à bord des véhicules. Ils repassèrent par la ville dont les rues étaient vides, à l'exception des patrouilles postées aux chicanes de barbelés à chaque croisement. Pas un musulman n'était visible. Par les portes

ouvertes, on entrevoyait de petits groupes tapis dans l'ombre, immobiles.

— Vous savez, mon Commandant, après l'histoire d'hier soir ils se tiennent à carreau !

Ils prirent au passage une auto-mitrailleuse d'escorte qui démarra dans une pétarade bruyante d'échappement libre. Le chauffeur s'engagea sur la route de Géryville.

Dans la plaine, il tourna sur un chemin à gauche vers les collines boisées qui se resserraient progressivement de chaque côté. Celui-ci commença à monter et à serpenter entre deux talus de plus en plus escarpés, dominés par la corniche abrupte du Djebel Oukal.

C'était en effet un coupe-gorge, et Dorval, à peine rassuré par le véhicule blindé qui suivait dans leur sillage de poussière, prit sa Thomson sous le bras, main sur la culasse, prêt à armer, scrutant attentivement les chênes-lièges et les broussailles qui flanquaient la route.

Vint un virage à angle droit après lequel le chauffeur freina. C'était là...

Il vit d'abord un EBR (1) renversé dans le fossé, son canon de 75 planté dans la terre molle du remblai, une roue arrachée dans le cratère ouvert par l'obus de 155 piégé dont l'explosion avait donné le signal de l'embuscade.

Deux ambulances étaient arrêtées à côté, barrant la route. Les brancardiers enlevaient par la trappe de la tourelle une forme casquée de cuir.

Le colonel était un peu plus loin, accroupi près du cadavre d'un jeune soldat.

(1) EBR : Engin Blindé de Reconnaissance. Fabriqué par Panhard. Très utile en Algérie.

Dorval salua :

— Commandant Dorval, à vos ordres, mon Colonel.

Le colonel leva à peine la tête, murmurant :

— Les fumiers...

Dorval suivit son regard. C'était un petit gars du nouveau contingent au visage d'enfant encore pâle — il n'avait pas eu le temps de hâler au soleil algérien — roulé en boule dans son treillis flottant, le ceinturon neuf taché de sang, les trois paires de chaussettes dans les godillots trop grands...

Entre les carcasses des trois G.M.C., les brancards recouverts de couvertures brunes s'alignaient. Il y en avait beaucoup... Une odeur tenace de caoutchouc brûlé flottait dans l'air.

En queue du malheureux convoi, le half-track qui avait fermé la marche gisait dans les herbes roussies au milieu d'une plaque de cendres noires. La peinture carbonisée était boursoufflée et écaillée. Les tôles de blindage disjointes à l'endroit où la grenade avait explosé à l'intérieur, béaient.

Il n'y avait eu, sur la cinquantaine d'hommes, que trois survivants blessés — dont un aspirant — qui avaient fait les morts.

Les circonstances de l'affaire étaient trop classiques pour ne pas être faciles à reconstituer :

La bande bien armée — bien renseignée aussi — embusquée dans les chênes-lièges, les trois ou quatre fusils-mitrailleurs croisant leurs feux dans la courbe, la mine détonnée à distance sous l'auto-mitrailleuse de tête, bloquant le convoi. Après, c'était facile. Les hommes empêtrés dans les bâches

et les ridelles, cloués dans les camions par les rafales bien ajustées, les officiers tués presque tout de suite dans les cabines des G.M.C. et dans la jeep. Les grenades offensives préfaçant le corps à corps rapide, les survivants, désorientés, achevés méthodiquement...

Ensuite, c'était la curée, la rafle des armes, des munitions et des équipements, l'incendie des véhicules — la fuite, vite...

La bande qui avait fait le coup avait récupéré une paire de FM, une douzaine de PM, les fusils. Ajoutés à son armement propre, tout cela en faisait un adversaire dangereux et puissant dans ces montagnes sauvages.

Un fellagha grièvement blessé avait été ramassé, ainsi que quelques bûcherons témoins de l'affaire. Gardés de près, ils se tassaient en petit groupe apeuré, muet et buté. Le blessé couché sur un tas de cailloux était en uniforme, combinaison kaki souillée de sang, décorée de deux galons de laine rouge, un écusson vert frappé de l'étoile et du croissant blanc cousu à l'épaule. En plus de la plaie béante de sa hanche broyée, il avait le visage défoncé à coups de talon.

— De quel côté ont-ils filé, mon Colonel ?

— Ce salaud n'a pas voulu parler. Quant aux autres ils la bouclent. Ils ont la trouille, surtout après un coup comme ça... Tout ce que l'on sait, c'est que la bande est du coin — l'aspirant qui s'en est tiré a nettement reconnu parmi les types qui distribuaient les coups de grâce un raton qui travaillait à la mairie d'Aflou...

— C'est donc à vous et à vos avions de les retrouver. Cet après-midi, nous mettrons en place un bouclage autour du Djebel Amour, en espérant qu'ils sont encore là. Ils ont seize heures d'avance et doivent drôlement cavalier...

En retournant au terrain, Dorval emmena le capitaine officier de renseignements du cercle. Il restait silencieux. A quoi bon discuter ou partager l'indignation de ces officiers qui auraient préféré des actions en champ ras, bien manœuvrées, à visage découvert. Dans ce genre de guerre il fallait se résigner à ces affaires qui se répétaient avec une triste monotonie. Les fellaghas ne jouaient pas *LE* jeu — ils jouaient *LEUR* jeu... Nous possédions les chasseurs à réaction et les blindés ; ils avaient les montagnes et les embuscades. L'admettre n'était pas une question de préférence ou d'approbation — c'était reconnaître un fait objectif, dont il fallait tenir compte pour y parer, garder la tête froide et surtout ne pas s'engager dans la compétition de la cruauté...

C'était souvent bien difficile.

L'effroyable sauvagerie des H.L.L. effaçait vite l'espèce d'admiration apitoyée que Dorval ne pouvait s'empêcher parfois de ressentir pour le sombre courage des bandes désespérées quand elles étaient acculées par un bouclage réussi...

Un soir qu'il revenait sur Tiaret d'une liaison à Bou-Saada, un message radio l'avait détourné vers le Djebel Chemeur. Il avait vite repéré la maison forestière à demi brûlée auprès de laquelle des débris d'une traction avant fumaient encore. Des T-6 d'Orléansville, en cercle défensif, mitraillaient les environs. On avait demandé à Dorval d'essayer de se poser pour recueillir les survivants de la famille du garde des Eaux et Forêts (1) que l'on ne pouvait évacuer avant la nuit — et une nuit de plus c'était le massacre inéluctable...

(1) *Eaux et Forêts* : jamais on n'exaltera suffisamment ce que furent le véritable apostolat et le martyre des gardes des « Eaux et Forêts » en Afrique du Nord. Depuis 1952 leur vie dans l'ensemble de l'AFN, isolés dans leurs maisons forestières, poursuivis par les haines des bergers et des populations, rarement protégés parce qu'habitant au cœur de leurs chères forêts, ils ont payé un très lourd tribut à la civilisation.

Les T-6 s'étaient relayés depuis deux heures pour dégager la maison et tenir les assaillants en respect. Mais le siège patient continuait sous le couvert de la futaie.

Contigu au bâtiment, il y avait un pré — à forte déclivité, long à peine de deux cents mètres, large de cinquante — où des vaches étaient couchées. Après avoir essayé en vain de les faire dégager par un passage plein moteur Dorval s'était amené à contre-pente, en deuxième régime, accroché à l'hélice, à la limite de la perte de vitesse. Au ras des arbres il avait tout réduit pour retomber brutalement juste à la lisière, debout sur les freins...

Il avait roulé vite, remontant jusqu'à la maison. Les vaches ne dormaient pas, elles étaient toutes égorgées, sauf une qui errait, pis arraché, soufflant le sang de son museau tranché... Il avait laissé l'avion en position de décollage, moteur en marche. Pendant que Kopa se couchait sous le fuselage, fusil-mitrailleur en batterie, Dorval, mitrailleuse à la main, accompagné de Perret avait couru jusqu'au chalet. Une femme s'était précipitée vers eux en hurlant, brandissant un fusil de chasse, pressant contre elle un bébé.

Sur le seuil de la porte, son mari mort était étendu — le pyjama portait les marques de poudre du coup tiré à bout portant par un vieux fusil à piston. Plus loin, recroquevillé sous la table entre les douilles vides jonchant le sol sanglant, le corps d'une petite fille de trois ou quatre ans, en chemise de nuit, littéralement coupé en deux d'une décharge de chevrotines. Dans un coin, près d'une meurtrière percée dans un volet, une caisse de grenades à ses pieds, un vieillard blessé gémissait...

Ils avaient eu un mal fou pour transporter le grand-père assis sur un fauteuil, et ils avaient dû désarmer la femme hystérique avant de l'embarquer de force.

Le décollage avait été scabreux. Il était temps d'ailleurs, car le lieutenant des T-6 qui les avait rejoints à Tiaret, avait vu un groupe de fellaghas courir entre les arbres vers l'avion...

Huit jours durant, Dorval avait été hanté par la vision du corps mutilé de l'enfant aux nattes brunes. Malgré lui, quand il rencontrait un musulman il esquissait un mouvement de recul haineux qu'il savait injuste, mais qui l'aurait poussé aux pires extrémités à la moindre provocation...

*
**

Quand il revint à Aflou, les pleins de son avion avaient été faits.

Les hélicoptères du colonel Brenu arrivaient et l'on attendait d'un moment à l'autre les « bananes » (1) de la marine en provenance de Sétif.

Sur la route, défilait un interminable convoi de camions transportant les troupes embarquées dans le Nord, à Mascara, Tiaret ou Bou-Saada. Le génie avait envoyé sur le terrain d'aviation un détachement qui montait des tentes, installait une cuisine roulante. Une jeep équipée d'un poste 300 servait de tour de contrôle au P.C.A. Une remorque V.H.F. était annoncée.

A première vue inusité, ce mouvement de forces semblait considérable.

Entre-temps, la nouvelle avait filtré d'une autre embuscade près de Bou-Alam sur la piste de Géryville, avec encore pour résultat une dizaine de tués. Cela semblait indiquer, contrairement aux premières prévisions, une fuite des fellaghas vers l'Ouest.

(1) *Bananes* : hélicoptères lourds bi-rotors Piaseckys. Ainsi nommés à cause de leur forme.

A dix heures, il y eut une brève conférence avec le P.C.A. de Djelfa, les officiers des Etats-Majors de Bou-Saada et de Mascara, sur la répartition et l'orientation du travail de recherches aériennes.

Dorval trouva bizarre que la bande se soit à nouveau manifestée, si tôt après son triste exploit, dévoilant ainsi la direction de son repli. La route normale des bandes F.L.N. venant de la frontière marocaine était imposée par la géographie. La dorsale de djebels offrant un couloir continu jusqu'aux Aurès, des Ksours au Sud-Ouest, en passant par l'Amour, les Ouled-Nails et les monts du Zab. A partir de là, les katibas remontaient vers le Nord par le Hodna, ou obliquaient vers les Nementchas par le Metlili et le Cheffa en contournant la plaine de Biskra.

L'officier de renseignements du cercle confirma la thèse de Dorval, ajoutant que les bandes F.L.N. évitaient la région de Géryville tenue par des éléments M.N.A. d'origine Rezeïgat, et se contentaient de transiter le long des versants sud des chaînes pré-sahariennes.

En tout état de cause les recherches allaient être compliquées par la présence de milliers de nomades Arbaa et Said Atba, des régions de Laghouat et de Ouargla qui devaient descendre bientôt vers le Sud pour la récolte des dattes, au retour de la transhumance annuelle. Ces nomades, quoique travaillés de plus en plus par des agitateurs nationalistes, n'avaient jusqu'alors pris aucune part active à la rébellion, se contentant d'observer les événements. Si parfois ils agrémentaient leurs revenus par la contrebande d'armes, c'était purement occasionnel ou atavique, sans que l'on puisse en tirer de conséquences politiques. Ainsi donc, la plus grande prudence et le plus grand tact étaient nécessaires vis-à-vis d'eux.

En attendant les deux autres Broussards partis en renfort d'Oran, Dorval suggéra de commencer les R.A.V. dans un rayon de cinquante kilomètres autour d'Aflou, en accordant une attention particulière aux régions sud et sud-est par lesquelles les H.L.L. pouvaient tenter de décrocher en se mêlant aux migrations des nomades.

Dorval décolla donc aussitôt après pour sa première R.A.V.

**

Partout dans l'Oulad Yacoub, le long du Mzi, les nomades pliaient bagage. Il y avait quelque chose d'impressionnant dans ce grand exode massif qui commençait à s'ébranler doucement et s'accélérait jusqu'à la panique en quelques heures. Le téléphone du bled, cette extraordinaire télépathie avait fonctionné, distribuant les nouvelles de l'embuscade, annonçant l'arrivée des troupes...

La marée humaine, poussée par la crainte, décampait vers le Sud, fuyant les représailles, les incidents violents, les pressions des fellaghas et des soldats — les uns exigeant d'être cachés, les autres cherchant à arracher les renseignements.

Entre 11 heures du matin et 15 heures, Dorval vit la vallée qui bordait l'Amour se transformer à vue d'œil. Les campements se disloquaient, les tentes étaient repliées, les feux éteints. Sur les chameaux baraqués, les fardeaux de ballots s'échafaudaient.

Il fallait survoler chaque caravane, passer au ralenti à quelques mètres, essayer de deviner et de tout interpréter — le chargement des animaux, la démarche sous les burnous et les voiles. Hommes déguisés ou femmes ? Piquets de tentes enveloppés dans les tapis ou fusils ?

En principe, Dorval passait rapidement en revue les groupes où il y avait une proportion normale de femmes et d'enfants trottinant derrière les bêtes. Mais jamais il n'arrivait à voir un visage — au son du moteur, les voiles remontaient, les manteaux recouvraient les têtes...

— Meschard et Nivelot, surveillez bien les pieds des gars pour voir s'il n'y a pas de pataugas (1)...

Pendant quatre heures, il avait ainsi tourné autour du flot humain en fuite qui s'écoulait sur les bancs de sable de l'Oued Mzi, serpentait entre les lauriers-roses et les roseaux des berges, accompagnant le cours souterrain de l'eau sous les graviers...

À première vue, il n'y avait rien de suspect. Les chameaux bien en bosse balançaient sans effort leurs paniers jumelés, suivis par les chamelles grises plus gracieuses, au col de cygne syncopant leur allure amblée... Les guerbas remplies aux trous creusés dans le lit de l'oued ruisselaient, mais, dans les couffins de fibre de palmier parmi les blocs de sel, des munitions étaient peut-être dissimulées. Comment savoir ? Qu'y avait-il derrière les rideaux des palanquins ? — des femmes, des blessés ? Les fagots sur le dos des bourricots contenaient-ils des mitraillettes ?

Dorval savait que le moindre détail pouvait le mettre sur la piste, et au fur et à mesure il dictait ses observations à Meschard.

Les hommes de telle caravane...

— Marquez la position et l'heure sur la carte !

(1) *Pataugas* : fameux soulier de brousse, était devenu un signe distinctif des fellaghas dans les montagnes.

... portaient des chapeaux de paille kabyles à larges bords brodés. Les mêmes cependant coiffaient les villageois du Grand Atlas Marocain. S'agissait-il d'émigrés de l'autre côté de la frontière ?

D'autres avaient le turban encordonné, étaient vêtus de djellabas brunes du Nord en poil de chèvre, ou se couvraient de calottes berbères en laine...

Il aurait fallu, dans chaque avion d'observation, un ethnologue ou un officier expérimenté des Affaires Indigènes pour déterminer l'origine de chaque famille, pour dire si sa présence dans le flot nomade était normale ou non...

Affamé, après avoir guetté en vain le geste, l'indice permettant d'appeler les hélicoptères chargés de paras pour la fouille, Dorval décida vers 15 h 30 de revenir à Aflou.

Sur l'aérodrome c'était un beau remue-ménage. Un Broussard en décollant vent de travers avait percuté et détruit deux hélicoptères d'Oran au parking. Les Sikorsky valant leur pesant d'or, le colonel Brenu fou furieux avait failli écharper le pilote coupable. Pour arranger les choses, l'autre Broussard avait été envoyé dans le Sud pour couvrir un accrochage entre les paras de Bichat et une bande culottée. Criblé de balles il avait fait un atterrissage forcé dans le désert et on le recherchait. Avec celui descendu à Tindouf c'était en huit jours le troisième Broussard perdu en opérations.

Toujours pas d'informations sur les fellaghas. Son avion ravitaillé par jerrycans passés de main en main, Dorval repartit aussitôt pour une nouvelle R.A.V., emportant le casse-croûte et la thermos pour déjeuner en route.

Cette fois, il passa en revue le contrefort opposé de l'Amour, au Nord-Ouest, jusqu'à la montagne de sel du

Mimouna. De ce côté c'était une immobilité totale, en contraste avec le Sud. Dans la plaine et dans les vallées du Guedou, les nomades n'avaient pas bougé. Le travail d'observation était beaucoup plus difficile, et il était nécessaire de passer parfois à deux ou trois reprises au-dessus du même coteau pour discerner les tentes parfaitement camouflées. Les gourbis de pierres sèches, les murs de toub, l'enclos de jujubiers des sédentaires étaient bien définis, faciles à voir, avec des ombres projetées, des lignes géométriques qui tranchaient sur le sol, attirant l'œil. Les tentes de nomades par contre, en poil de chameau décoloré par le soleil, largement étalées dans la poussière, se fondaient dans le paysage. En plaine c'était pire encore, il était impossible même en les frôlant des roues de les distinguer des petits monticules éoliens de sable dressés autour de chaque buisson. Les troupeaux de chameaux entravés étaient en général au pacage très loin des habitations et n'étaient pas une indication.

Sur la fin de l'après-midi, Dorval trouva finalement, près d'un ksar ruiné, une caravane plus importante, aux animaux lourdement chargés, qui, au contraire des autres, voyageait vers le Nord. Au passage de l'avion, les hommes avaient manifesté une certaine inquiétude. Il la signala par radio, pour la forme.

Dix minutes plus tard, quatre hélicoptères guidés par le Broussard encadraient la caravane. Les paras faisaient une brillante démonstration — en soixante secondes les FM étaient en batterie, les chameaux immobilisés, les hommes et les femmes qui couraient rassemblés assis en cercle, les mains derrière la tête. Les bêtes étaient vite déchargées et les ballots fouillés. Deux SIPA tournaient à côté de Dorval, prêts à intervenir.

Finalement, après avoir raflé quelques armes tradition-

nelles bien inoffensives — fusils à pierre ou à piston, moukalas vénérables, poignards ciselés — qui pourraient au moins gonfler le communiqué de la division, les paras rembarquèrent. Les hélicoptères s'envolèrent, soulevant un nuage impénétrable de poussière, tandis que les animaux affolés par le fracas des pales s'enfuyaient en tous sens, poursuivis par les caravaniers...

Il n'y avait plus qu'à rentrer dîner au terrain avec les paras autour des feux de camp, chanter quelques chansons et vite s'enfiler dans les sacs de couchage, dormir sous l'avion.

JEUDI



Dès l'aube, le bouclage de l'Amour avait commencé dans une débauche de véhicules dont les files serrées s'étendaient à perte de vue sur la piste d'El Amir.

Dans les sentiers de chèvres impraticables du djebel, les G.M.C. de tête avaient bientôt été coincés et l'embouteillage vite devenu inextricable. Les hélicoptères avaient quand même transporté les paras sur le plateau pour couper la retraite d'éventuels fellaghas sourds et aveugles que l'opération aurait par miracle surpris.

L'affaire mal emmanchée avait traîné, et Dorval abruti par les hurlements contradictoires sur le 300 avait renoncé à guider les éléments éclaireurs. Vers midi, d'ailleurs, tout s'était enlisé dans un désordre homérique d'unités enchevêtrées, de véhicules bloqués incapables de reculer ou d'avancer. Les troupes étaient épuisées, les officiers à bout de nerfs, les communications paralysées par le volume du trafic.

Une triste rigolade, en conclusion. Les H.L.L., n'importe comment, devaient être loin. L'expérience avait démontré qu'ils pouvaient parcourir de nuit, dans la montagne, trente-cinq kilomètres en six heures. Alors, depuis mardi soir...

Quand Dorval revint faire son rapport après sa deuxième mission — il avait volé presque sept heures depuis le lever

du soleil — l'ambiance n'était pas très cordiale au Quartier Général de campagne, et il rengaina vite ses commentaires acides.

Il déjeuna rapidement entre des colonels renfrognés, et repartit ensuite, nanti d'ordres brefs mais explicites :

— Débrouillez-vous, mais trouvez-les avant ce soir, sinon Alger fera un drame !

Sans un mot, comme il montait dans la jeep du P.C.A., le Général lui avait tendu un journal de France relatant le discours du Ministre la veille. Ce dernier avait expliqué que la rébellion agonisante en était à son dernier quart d'heure, que quelques maigres bandes à peine survivaient, décimées par la faim, traquées par les populations amies, neutralisées par le quadrillage...

Populations amies ? Quadrillage ?

Trois cents fellaghas en uniforme, avec armes et bagages, s'étaient éclipsés après un coup comme celui d'Aflou à travers une région archi-peuplée, et personne — pas même un enfant — n'avait parlé ou accepté de donner la moindre information sur l'itinéraire de la bande !

Ou bien les services de renseignement étaient en dessous de tout, ou alors il y avait une terrible complicité du silence, qu'un fiasco comme celui de l'opération d'aujourd'hui ne pouvait que renforcer. En dehors de la perte de face, même sans accrochage et sans morts, c'était une défaite — cinq cents précieux camions déplacés sur mille kilomètres par des pistes défoncées, des dizaines de milliers de litres d'essence brûlés, les pneus, la fatigue des hommes...

— Débrouillez-vous...

Dorval était plein de bonne volonté. Il allait essayer.

— Meschard, nous allons faire l'Est jusqu'au Zab en coupant par le désert, et ensuite nous crapahuterons le Bou-Kahil. S'ils veulent se défilier vers les Aurès, c'est le dernier coin où ils peuvent s'être réfugiés de ce côté d'Aflou. S'ils n'y sont pas, il faudra voir du côté de la frontière marocaine, et c'est probablement déjà trop tard.

*
**

Le soleil écrasait tout, et le paysage tanguait dans les vagues d'air chaud, étalant sur les hamadas brûlées les lacs miraculeux des mirages.

Après une heure de vol au-dessus du paysage lunaire de l'Azreg, ils n'avaient vu qu'une misérable caravane composée d'un chameau étique et de quatre bourricots abrités au creux d'une falaise.

Les yeux de Dorval étaient écorchés à vif par le reflet du soleil sur l'hélice. La peinture noire des pales métalliques avait été littéralement sablée par les graviers d'Aflou, et le disque mobile éblouissait comme un miroir. Malgré les lunettes et le pare-soleil, l'irritation des yeux amenait vite une impitoyable migraine qui battait les tempes douloureusement. Par les vitres ouvertes, il sentait les bouffées étouffantes de chaleur montant du désert, et, à chaque dérapage provoqué par les turbulences thermiques, une odeur d'huile brûlée et de gaz s'infiltrait dans la cabine.

Au Nord de Messad, le Broussard enfila la vallée ouverte entre les murs parallèles du Bou-Kahil et du Zerga. Les falaises étaient verticales et le fond du couloir nettoyé par

les vents de sable était lisse comme une dalle de marbre. Un chacal n'aurait pu s'y dissimuler.

Soudain, par le travers de l'Amoura, une étrange nuée tourbillonna devant le pare-brise, crépitant contre les revêtements de l'avion. C'était un vol de sauterelles rouges qui écrasaient avec un bruit mat une bouillie d'ailes transparentes et de corps gras sur le plexiglass. Des centaines de ramiers avides tournoyaient. Dorval, après en avoir évité plusieurs de justesse, quitta alors la vallée et pénétra dans une faille ouverte vers le nord au flanc du Bou-Kahil par un oued saisonnier. Quelques flaques d'eau luisaient encore entre les lauriers-roses.

— Ouvrez l'œil — quand il y a de l'eau par ici, ça sent le fellagha !

Cinq cents mètres plus loin, en effet, au bord d'une mare plus importante, du linge séchait étendu sur les galets. Dorval réduisit les gaz, vira brusquement, revint au ralenti, et vit le sentier presque invisible qui serpentait vers le sommet entre les figuiers de Barbarie.

— Attention, Meschard, il y a du monde par ici !

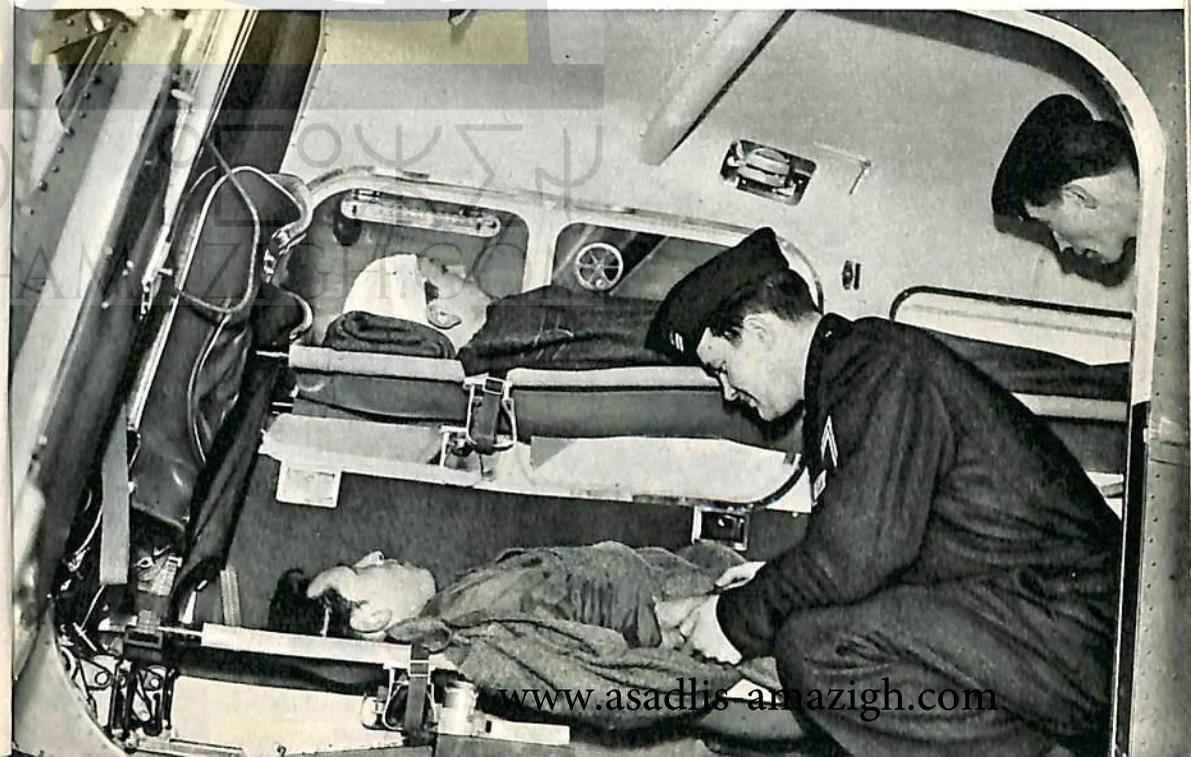
Il cabra l'avion, hélice toujours au grand pas pour diminuer le ronflement du moteur, et rasant la petite piste se retrouva au niveau du plateau supérieur. Il continua à suivre les traces, vit la minuscule colonne de fumée bleue transparente qui se confondait avec la brume de chaleur, obliqua vers elle et déboucha sur une pauvre mechta parfaitement camouflée entre deux replis de terrain.

Quelques masures minables de pierres et de toub, des



ÉVACUATION SANITAIRE EN BROUSSARD

Photos S. C. A.



huttes de roseaux tressés, une plate-forme de terre battue avec le trou béant d'un silo romain à blé.

Une vingtaine d'hommes étaient assis en rond, le fusil en travers des genoux. Aucun ne bougea quand l'avion passa une première fois, et quand ils le virent revenir, tous baissèrent la tête, les mains à plat sur les cuisses, immobiles...

— Meschard, vous avez vu les huttes brûlées ? Qu'en pensez-vous ?

Il y avait deux plaques circulaires de cendres, noires sur le pourtour, avec un petit tas gris au centre fumant encore discrètement...

— Dans ce coin, rien n'est jamais normal...

Curieux village, en effet, pas de femmes, pas d'enfants, pas un animal... Si, quand même, derrière un buisson les cadavres d'une dizaine de chiens égorgés jetés pêle-mêle les uns sur les autres...

Enigmes toujours renouvelées de ce travail de détective. Que faisaient là ces hommes armés — surtout vêtus de djellabas grises rayées de brun, au capuchon pointu rabattu sur les yeux, typiquement riffaines ?

Amis ? — Ennemis ? — Petite bande en transit ?

Comment le vérifier ?

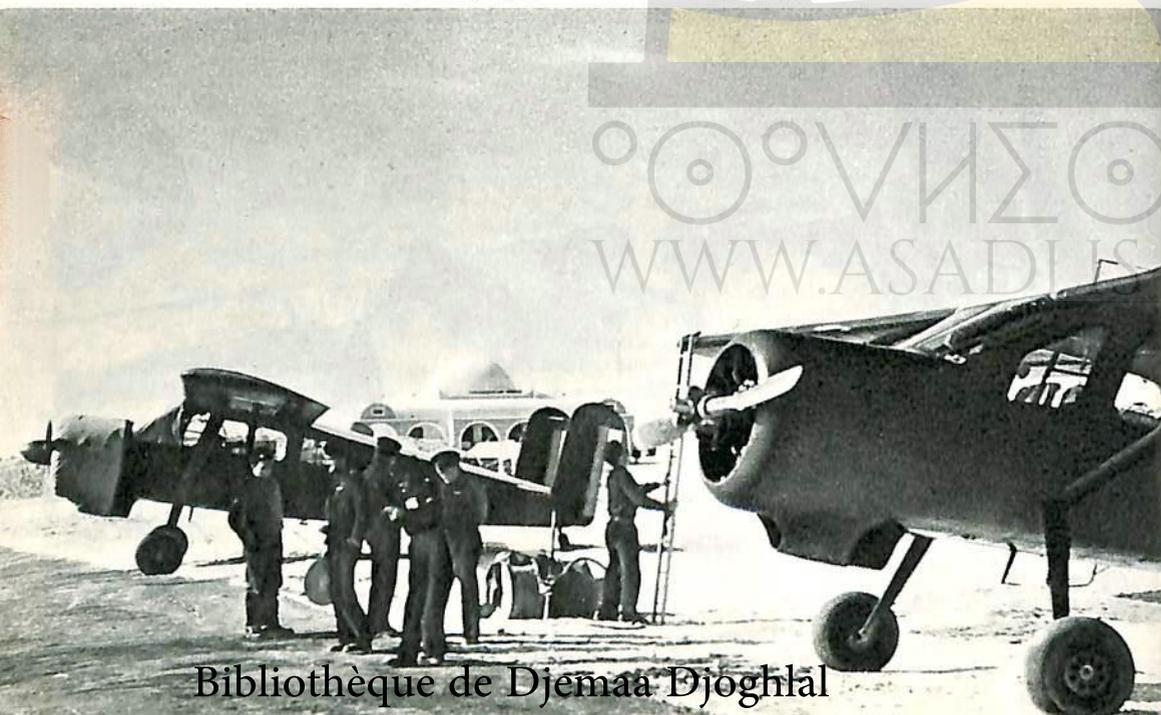
Tirer une rafale de mitrailleuse à côté pour voir leurs réactions ? Et si c'étaient des villageois amis réunis pour se défendre contre les fellaghas ? Et ce linge, près de la mare en bas ? — qui l'avait lavé ? — certainement pas les hommes...

— Meschard, prenez note de la position exacte, nous les



BROUSSARD RAVITAILLÉ A DJELEFA
DÉTACHEMENT BROUSSARD A EL OUED

Photos S. C. A.



signalerons au retour. On jette un coup d'œil dans les environs et on rentre. J'en ai plein le dos.

Dorval décrivit une large orbite de plusieurs kilomètres, à basse vitesse, cinq degrés de volets baissés par prudence car l'air surchauffé portait mal, passant et repassant, fouillant du regard toutes les dépressions, tous les recoins du terrain.

Rien, pas âme qui vive. Un aigle, ailes tendues, tâtant le ciel de ses rémiges frémissantes, faisait une démonstration de planeur et, solitaire, dédaigneux, ne se retourna même pas...

— Il y en a marre. Passez-moi le cap retour.

Dorval revint vers le Sud et plongea en rasant les pentes entre les deux djebels qui se resserraient.

Un peu plus loin une vaste crique de sable s'ouvrait dans la vallée par un goulet étroit. Il décida par acquit de conscience d'en faire le tour en longeant la base de la falaise. Au milieu, un promontoire rocheux s'avavançait, et il le contourna...

— Regardez là-bas à gauche !

Sans même avoir vu, automatiquement Dorval inclina le Broussard dans la direction du doigt tendu de Meschard penché sur lui.

C'étaient les fellaghas !

Dans le fond d'un thalweg, entre les rochers rouges et les touffes de lentisques, des hommes kakis couraient. Ils avaient été surpris par l'irruption soudaine de l'avion dont le moteur au ralenti avait dû leur sembler très lointain — sans danger — et qui avait éclaté d'un seul coup sur eux dans le silence du djebel...

Les hommes dégringolaient les pentes en zigzag comme des garennes affolés, jaillissant de l'ombre des buissons, sautant de pierre en pierre à grandes foulées, fusils tendus au bout des bras écartés pour garder l'équilibre.

Les djellabas des guetteurs bondissant sur la crête claquaient au vent, découvrant les jambes maigres et les pieds nus.

Instantanément, la montagne s'anima d'un fourmillement fébrile d'hommes et d'animaux.

— Nivelot, tirez sur les mulets. Foutez-leur le bordel, on va essayer de les fixer dans ce creux !

D'un bouquet de jujubiers un troupeau de bourricots terrifiés, regimbant, ruant avait surgi. Quelques-uns avaient encore sur le dos des blessés ficelés à des cacolets de fortune. Les sacs et les caisses versaient dans les épineux...

Tout se déroulait en une série d'instantanés photographiques pendant que Dorval tordait en chandelle l'avion plein moteur.

— Un homme éventrait un container de munitions — une poignée de cartouches neuves brilla au soleil...

— Les porteurs de fusils-mitrailleurs se jetaient à plat-ventre dans la poussière, et déjà, appuyant son arme sur l'épaule d'un camarade en guise d'affût, un fellagha ouvrait le feu...

— Meschard, passez le message d'alerte à la V.H.F. !

— Nous sommes trop bas pour transmettre dans ce trou. Il faut prendre de l'altitude, mon Commandant !

— Si je grimpe nous perdrons le contact, et ils vont se planquer dans la nature !

La région était malsaine quand même pour risquer de se faire descendre d'une balle malheureuse. Dorval remonta donc hors de portée des armes automatiques, passant prudemment d'une cime à l'autre, dominant l'ensemble du cirque.

Meschard hurlait en vain à la radio.

En bas, au bout de cinq minutes, plus rien ne bougeait. Les fellaghas s'étaient tous camouflés, et seules les bouffées de fumée des coups de feu tirés sur l'avion indiquaient la présence de l'ennemi... C'était une bande entraînée et dangereuse, bien encadrée — sans doute celle qui avait exécuté le coup d'Aflou. Il y avait au moins trois cents hommes en uniforme sans compter une centaine de « mousblines » — supplétifs recrutés localement, guides, guetteurs, porteurs, muletiers...

— Mon Commandant, regardez là, ces mulets transportent un mortier.

Dorval descendit un peu. Ce n'était pas un mortier, mais bel et bien une paire de bazookas, et, attachée sur une autre bête, c'était indiscutablement une mitrailleuse lourde avec son affût anti-aérien — une 12,7 rafiée à un G.M.C. dans une embuscade... Un groupe de fellaghas avait immobilisé la bête à l'abri d'un rocher et s'occupait fébrilement à la décharger.

— Faisons gaffe, ils vont la mettre en batterie, et la 12,7 c'est dangereux...

— Mon Commandant, personne ne répond à mes appels. J'essaie de trafiquer avec des Mistral que j'entends, mais ils ne doivent pas me recevoir.

Les Mistral étaient sans doute quelque part au-dessus des Aurès à 25 000 pieds, et leurs émissions V.H.F. pouvaient porter à cinq cents kilomètres... Ce qui manquait au Broussard, c'était un petit poste HF en phonie, pratique pour le désert, et non le monstrueux ART 13 trop lourd et pour cette raison rarement emporté.

— Essayez sur les fréquences civiles. Si vous avez un avion de transport, demandez-lui de passer le message en graphie à Quasimodo.

— J'ai essayé, il n'y a rien non plus !

— Ah, merde...

C'était bien la peine ! Ils s'étaient décarcassés depuis deux jours à retrouver les H.L.L., et maintenant qu'ils avaient réussi à les dénicher ils n'avaient pas les moyens radio pour prévenir. Le temps de retourner à portée de 300 de Bou-Saada qui passerait le message par téléphone ou par câble à Aflou pour faire venir les P. 47 d'Oran et la nuit serait déjà là... Le lendemain matin tout serait à recommencer parce que les fellaghas en fuite auraient parcouru quarante kilomètres vers le Nord ou vers le Sud et seraient invisibles, terrés dans une cachette sûre de la montagne.

Il était 14 h 30 et Dorval fatigué, énervé, frustré, rageait.

— Si c'est comme ça, qu'ils aillent se faire f... Ils n'avaient qu'à mettre en place le relais (1) que je leur ai demandé. Continuez quand même à passer votre message de cinq en cinq minutes. On rentre.

(1) *Relais* : dans certaines opérations à longue portée, des avions étaient mis en place en l'air, chargés de retransmettre les messages, augmentant par leur altitude le rayon d'action des postes de radio.

Ce fut finalement à la verticale de Djelfa qu'un avion intercepta leurs appels et transmit le message à Aflou. Le P.C.A. (1) répondit de donner les coordonnées géographiques à Djelfa qui enverrait des SIPA avec des bombes anti-personnel. Il était déjà plus de trois heures et demie de l'après-midi, et le temps de charger les projectiles, le crépuscule serait proche. Dans les ombres portées par le soleil bas sur les djebels, autant chercher alors l'aiguille proverbiale...

*
**

A Aflou, Dorval déchaîné se pendit au téléphone et fit son rapport.

Le P.C.A. le laissa tempêter.

— Calmez-vous, Dorval. N'importe comment, l'opération est morte, finie, car nous n'aurons plus les hélicoptères demain. Ils remontent en ce moment vers Alger pour chercher le Ministre et des journalistes qui doivent visiter la vallée de la Soummam. Vous n'avez plus qu'à retourner à Oran via Méchéria où vous passerez la nuit si ça vous chante. Jetez un bon coup d'œil sur les Ksours, en route, au cas où par hasard ce ne serait pas la bonne bande que vous avez vue cet après-midi. Et merci quand même pour le boulot !

Dorval retourna vers son avion. Meschard accueillit les nouvelles avec philosophie. Quant à Nivelot, il changeait la génératrice en mastiquant un sandwich rassis. C'était décidément une journée où tout allait mal !

On refusait du potentiel d'hélicoptère pour des opérations militaires, mais il y en avait toujours assez pour les journa-

(1) P.C.A. : Poste de Commandement Air.

listes. Et, cette fois, ironie suprême, pour leur faire admirer la soi-disant pacification de la Soummam, avec sans doute à la clef la cérémonie-bidon classique du ralliement... jamais ça n'avait bagarré aussi dur, dans la Soummam, et le fait d'être obligé d'emmener les visiteurs en hélicoptère confirmait que les H.L.L. en contrôlaient les routes...

Toujours le bluff !

L'information dirigée était sans doute nécessaire, mais pas cet abîme décourageant entre la réalité et les derniers quarts d'heure claironnés par le G.G. à la presse de Paris. Cette propagande à double tranchant finissait par affecter criminellement le cours des opérations. Comment après cela s'étonner de ne pas recevoir de renforts, d'être à court de munitions, de voir l'essence rationnée pour les avions, de ne pouvoir renouveler les parcs de véhicules usés jusqu'aux essieux... Et personne parmi les chefs pour avoir le courage de gueuler la vérité un jour !

— Si, pourtant, un avait une fois osé. Le colonel Lebœuf — un vieux dur à cuire des Forces Aériennes Françaises Libres, Compagnon de la Libération — brutal, efficace et mal embouché, avait un soir cassé le morceau à une importante commission d'enquête parlementaire. Honoré, encore plié en deux de rire, avait raconté l'affaire à Dorval. Outré par les TVB onctueux du général-politicien local au cours du « briefing-pousse-café » (pousse-café parce qu'ils avaient toujours lieu après le banquet plantureux à la Préfecture), Lebœuf avait fracturé l'euphorie et provoqué un beau scandale. Seulement, quinze jours après, les escadrilles du C.A.T.A.C. n° 1 riaient moins, car Lebœuf avait été viré de Constantine, comme un malpropre, sur la métropole... Après ça, dame, le moral...

**

— Alors, Nivelot, cette gêné, ça vient ? Dépêchez-vous, nous allons rentrer sur Méchéria, via les Ksours. On en a encore pour presque deux heures de vol.

Très délaissés faute de moyens par le Commandement, les Ksours barraient en diagonale le Sud-Ouest de l'Algérie sur trois cents kilomètres. Ils présentaient une série de chaînons montagneux dissymétriques s'élevant par terrasses successives à partir des larges plaines synclinales du Sersou et du Chergui, jusqu'aux falaises de calcaire et de grès qui culbutaient dans le désert. Tout au long, des buttes-témoins fouettées et grignotées par les sables du Sud s'élevaient du désert comme des îlots granitiques bretons isolés par les tempêtes atlantiques.

De rares points d'eau — inconnus des Européens et des cartographes pour la plupart — quelques plaques de brousse méditerranéenne dégradée, offraient une vie précaire mais des gîtes d'étape sûrs aux bandes et aux contrebandiers d'armes transitant de l'Atlas marocain à l'Atlas Blidéen, cœur de l'Algérie.

Dorval avait survolé les Ksours de long en large au printemps, au moment où les pluies avaient fait éclater les vallées escarpées en couleurs vives et incongrues, dans cette désolation — coquelicots, ravenelles, soucis... Il avait fait de la photo-oblique des coins difficiles en prévision d'opérations futures. Il avait repéré une succession de mechtas suspectes et découvert tout un va-et-vient de petites caravanes dont aucune n'était innocente. Après ces rapports de R.A.V., Alger avait établi des zones interdites et lancé quelques batail-

lons aussitôt sévèrement accrochés par les fellaghas. Faute d'effectifs, ces opérations avaient été sans lendemain.

Quelques postes par-ci par-là, ceinturés de barbelés, ravitaillés par avion, avaient été installés pour donner une illusion de quadrillage sur les cartes des E.-M... De temps en temps un Dassault 315, passant comme un chat en braise faisait une R.A.V. de routine, à 300 mètres, trop haut pour y voir quelque chose... Les escadrilles de Djelfa et de Méchéria trop limitées en matériel et en potentiel ne pouvaient contrôler sérieusement cette région vitale où les fellaghas étaient suffisamment forts pour régner discrètement (1). Parfois, les avions mitraillaient pour la forme des chameaux dans une zone interdite et, deux jours après, d'autres chameaux les avaient remplacés...

Dorval se souvenait d'un nettoyage de ce genre dans le Bou-Noukta qu'il survolait en ce moment. Il en était resté écœuré car c'était bien long à mourir les chameaux...

— Drôle de temps. Qu'en pensez-vous, Meschard ?

L'air était étrangement lourd et l'horizon du côté d'Ain Sefra se chargeait d'une brume épaisse à travers laquelle le soleil rougeoyait à peine.

— Ça, mon Commandant, c'est une tempête de sable qui se prépare. Vous feriez mieux d'obliquer vers le Nord.

Meschard était très fort en météo, et Dorval suivait toujours ses conseils.

(1) La région des Ksours était tellement « en mains » des fellaghas qu'à un moment donné on craignit que les fellaghas n'y établissent la capitale d'une république algérienne. En désespoir de cause toutes les expériences furent tentées pour l'éviter — y compris la triste et ridicule affaire Bellounis...

En effet, un quart d'heure plus tard la pointe des dunes de l'hamada commençait à fumer. En quelques minutes le ciel se transforma.

La muraille du vent de sable barrant l'horizon à gauche, se repliait sur le désert comme un porche géant. En dessous, tout au fond, au ras de l'erg, se creusait une caverne d'ombre éclairée par des décharges électriques vertes et bleues ricochant contre les énormes bouillons rouges.

A une centaine de kilomètres de l'avion, la masse s'avancait, précédée d'un péristyle de trombes de poussière dansant sur le tourbillon de leur base évasée. Elles montaient en colonnes avec des contorsions et des nœuds de corde trop vrillées pour éclater en brins fous dans la base des nuages qui les aspiraient. Au-dessus, olympienne pyramide blanche couronnée de cuivre par le soleil couchant, un cumulus-nimbus coiffait le tout.

Heureusement, la route de Dorval évitait le phénomène qui se déroulait beaucoup plus au Sud. Déjà le Broussard traversait la grande plaine du Trafti dominée par le Djebel Antar.

Méchéria approchait.

**

C'était un sale coin égaré sur un plateau désertique, brûlant le jour, arctique la nuit.

Méchéria était adossé à l'Antar, djebel escarpé, planté dans la plaine désolée comme la dépouille échouée d'un saurien fantastique. Le patelin bizarre et perdu s'enfermait dans ses barbelés et ses inquiétudes. L'aérodrome était assez loin en dehors, vulnérable et isolé — petit périmètre de sécurité où

les avions étaient rangés au milieu des tentes et tout le monde, y compris les équipages montait la garde...

Cette base, qui aurait pu être un enfer, était au contraire grâce au lieutenant Damus et à ses pilotes de T-6 une oasis de courage et de bonne volonté sympathique. Trois mois auparavant, Dorval avait été détaché chez eux pour une quinzaine de jours. Il y avait retrouvé l'enthousiasme de ses vingt ans. La plaque du camion pris à l'abordage par Dorval et Damus en plein désert était encore clouée sur le tableau d'honneur de l'escadrille. Ils avaient risqué un atterrissage scabreux en Broussard dans le lit d'un oued à côté du véhicule suspect immobilisé à coups de mitrailleuse. Triomphants ils avaient ramené la plaque d'identité arrachée sous le volant comme preuve de leur exploit, jouissant de la mine déconfitée des biffins qui couraient en vain après depuis plusieurs mois. C'était théoriquement une imbécillité et un risque inutile, mais fameux pour le panache... Le P.C.A. avait râlé, mais les distractions étaient rares...

En attendant le dîner, Dorval s'était allongé dans le noir sous une tente. Il avait soudain une véritable indigestion de vol, il en avait assez. Pour la première fois depuis qu'il était en Algérie il avait ressenti la nausée de la fatigue opérationnelle. Toute la journée, et les jours précédents, il avait été anesthésié par l'effet cumulé de l'énervernement, des alternances de température, de la déshydratation et l'excès de liquide, des repas hâtifs, des nuits sans sommeil.

C'était la limite du contrôle de la volonté sur l'organisme qu'il avait l'impression d'atteindre. Le moindre petit obstacle devenait infranchissable, décourageant, et à partir de cet instant il devenait un témoin impuissant devant les efforts de son propre corps vidé de substance. Heureusement il n'en

avait plus que pour deux mois. Dans soixante jours il serait de retour à Paris et il aurait appris une leçon sévère. Il avait voulu se rassurer lui-même après dix ans de vie civile et de confort, se convaincre qu'il était encore capable de revivre son passé. Mais il venait d'apprendre que la guerre et le risque ni ne renforçaient ni ne durcissaient l'homme. Au contraire, il avait découvert qu'à une peur et une fatigue dominées succédaient indéfiniment une autre peur et une autre fatigue à vaincre. Il avait enfin compris que les hommes naissaient avec un certain capital de force morale et de courage, et que ce capital pouvait s'épuiser. Les membres brisés se ressoudaient, les muscles se rebandaient, mais pas le courage. A la fin du compte, le bilan devenait négatif, et, si les limites de cette résistance, de ces réserves étaient dépassées, la blessure de l'esprit ne se cicatrisait plus.

Il avait déjà une fois ressenti ce passage à vide, cette transition instantanée du réflexe de conservation au découragement, lorsque tout lâche en même temps, les nerfs, les bras, la volonté de vivre...

C'était en Corée, à la fin d'un long accrochage avec les MIG 15 russes. Il n'avait plus de munitions, les vingt-quatre « Sabres » étaient dispersés sur cinq mille kilomètres carrés de ciel, et les MIG voraces étaient partout — tournoyant à leur niveau, refermant le plafond au-dessus, décollant du Yalu en dessous par trains de cinquante...

Dorval cisailé entre quatre MIG se débattait comme un épervier assailli par une nuée de corneilles. Les lampes témoins des réservoirs vides s'allumaient l'une après l'autre. Son F-86 décrochait dans le virage affolé, et les G malgré la combinaison pneumatique lui tordaient les entrailles et arrachaient des orbites ses yeux voilés de sang. La trame ondu-

lante des gros obus traceurs russes de 30 se resserrait autour de ses ailes. Son avion vibrait et cognait avec un bruit de lattes sur une palissade. La salive coulait de sa bouche maintenue grande ouverte par le poids décuplé de sa mâchoire et du masque déplacé qui lui obstruait les narines.

Il avait eu soudain assez de résister. Quelque chose en lui avait cassé, et il avait laissé soudain l'avion déclencher, passer sur le dos, piquer à la verticale... Il avait vu les rizières, les montagnes jaunes qui grandissaient dans son pare-brise, puis tout s'était fondu derrière un rideau noir, opaque...

Quand il avait repris ses sens, il était en vol horizontal, cinq cents mètres au-dessus des collines, à la limite de la compressibilité, filant d'instinct vers l'Est, vers son aérodrome. Un de ses tympanes avait éclaté, mais il ne sentait pas la douleur. Rien qu'un immense abrutissement rouge...

**

— Vous dormiez, mon Commandant ?

C'était Damus qui venait le chercher pour dîner.

Dorval se leva, alla jusqu'au camion citerne, laissant l'eau fraîche couler sur son visage. Il se sentit mieux, et partit rejoindre au mess les jeunes pilotes qui criaient : « En retard, à l'amende, le Commandant ! Apportez les vins fins, c'est le Commandant qui paye ! »

Ils en étaient aux chansons et aux « Vive la Chasse ! » quand le planton vint chercher Dorval.

— Mon Commandant, le P.C.A. au téléphone des ops, pour vous.

Le P.C.A. qui commandait en principe le D.T.O. préférerait vivre plus confortablement dans une villa au cœur du village fortifié. La base le voyait rarement.

— Allô, Dorval, j'ai un travail pour les Broussards. Nous avons eu deux blessés graves dans un accrochage tout à l'heure. Oui, c'est une patrouille d'Aïn-Sefra qui a coincé des salopards qui minaient la voie ferrée dans le défilé du Mekter. Un Bell va vous les amener dans une demi-heure. Faites équiper un Broussard en sanitaire afin de partir sur Alger immédiatement. Ils sont attendus à l'hôpital Maillot. Compris ?

— Bon, d'accord, tout sera prêt pour 21 h 30.

— Qui allez-vous envoyer ? — la météo n'est pas brillante dans le Nord.

Dorval passa rapidement en revue les pilotes du détachement local de l'E.L.O. 24/45 d'Oran. Gribois, Darmon — hum... bien jeunes. Dans le fond il valait mieux qu'il prenne la mission lui-même plutôt que de rester bloqués deux ou trois jours à Méchéria sous la tente. Il était décidément trop vieux pour le camping — il avait attrapé un sacré rhume à Djelfa. Et puis, après son coup de cafard, il avait besoin de voir Michèle, ne serait-ce que quelques heures...

— J'irai moi-même. J'ai d'ailleurs des affaires à régler à l'E.M.A. d'Alger. Avertissez-les !

— Parfait, Dorval. Demandez à Damus de prévoir un balisage tout de suite pour le Bell et faites passer votre plan de vol pour que l'on puisse alerter les régions de contrôle civil d'Alger et d'Oran. Le toubib d'ici va monter au terrain avec

son barda pour aider à préparer l'avion. Il partira avec vous. Il reviendra demain par le JU-52.

— Si le Bell n'est pas en retard je décollerai à 21 h 45.

*
**

Dorval s'attacha et pianota les « breakers », puis il se retourna :

— Prêt, toubib ? — Ça va ?

Le docteur réglait le détendeur du masque à oxygène d'un blessé et répondit par une grimace significative.

— Dans combien de temps serons-nous à Alger ? — ils ne sont brillants ni l'un ni l'autre. Pauvres bougres !

— Une heure un quart, une heure et demie environ si tout va bien...

L'avion était si chargé que Dorval avait fait descendre la boîte à clous du mécano, les parachutes — inutiles quoi qu'il arrive, à cause des blessés — et les armes.

Dorval examina son plan de vol et la coupe météo à la lueur de sa torche. C'était moche, à partir de Tiaret. Plafond 600 mètres — les parpaings montaient presque jusqu'à 2 000... bouché jusqu'à 6 000, iso-zéro très bas, pluie, neige et givrage. Fortes turbulences. Vent du 220. Nette amélioration à Alger et côte dégagée à partir de minuit !

Il avait fait le point fixe avant d'embarquer les blessés pour ne pas les secouer. L'avion avait été soigneusement vérifié par Nivelot et les éclairages de bord bien dosés.

Il alluma le phare, et commença à rouler jusqu'à la chicane

du parking. La garde enleva les chevaux de frise et les barbelés de la porte du périmètre de sécurité. Se dirigeant par petits coups de freins, il suivit la jeep qui lui éclairait la bande de roulage jusqu'à la piste. Il s'aligna sur la piste. Avec le clair de lune, les goose-necks (1) à pétrole dont les flammes vacillaient sous les rafales de vent étaient presque inutiles.

Il afficha tout de suite Tiaret — TR 389 sur le vert du radio-compas et Ain Boucif — AS 336 sur le rouge. Sur son roll-note attaché à la cuisse gauche il avait marqué ses éléments de navigation, les fréquences d'Alger, les temps de vol entre les points de report et les indicatifs en morse des balises — TR trait, point trait point... Gyro enclenché, horizon artificiel dégagé. Paré.

— Allô Méchéria tour, Leo 25 décollage.

— Leo 25, vous reçois cinq sur cinq, vent dans l'axe quatre à cinq nœuds. Vous pouvez décoller.

— Ici Leo 25 bien compris. Je passe sur V.H.F. fréquence P-1. Merci, à bientôt !

A 2 500 mètres il passa en palier, moteur en croisière, régla les tabs soigneusement et appela en vain Kroumir.

— La barbe ! autant jouir d'un peu de paix. Il coupa la V.H.F., descendit les écouteurs autour de son cou et prit son cap. L'aiguille du radio-compas battait de 30° à droite et à gauche. Les signaux du beacon étaient encore faibles.

La lampe baladeuse pincée aux bretelles de son harnais, rhéostat réglé au minimum, éclairait les cartes étalées sur le siège vide du mécanicien, bien classées dans l'ordre.

(1) *Goose-necks* : cols de cygne. Petits arrosoirs au long col remplis de pétrole, faisant fonction de lampes-balises pour marquer les pistes de nuit.



LA GROTTE DU JUIF. Les 150 mètres de largeur de l'Oued Hallail coulant au pied, donnent l'échelle grandiose de l'ensemble.

Photos S. C. A.

BIGEARD ET SES PARAS A L'HALLAIL.





LES PARAS SURVEILLENT UN DES AFFLUENTS DE L'HALLAIL

Photos S. C. A.

UN ACCROCHAGE BREF



Tout était encore calme dans la nuit de velours semée d'étoiles. Seuls quelques éclairs à l'horizon indiquaient la présence du front qu'il faudrait franchir.

Le toubib avait éteint la veilleuse, et, à la clarté de la lune, son visage inquiet contre la vitre était cadavérique.

— Ça va, toubib ? — mettez donc les écouteurs et le laryngo, je vais essayer d'attraper de la musique sur radio-Alger.

Il sursauta, arraché à sa rêverie, et fit signe que oui. Les jambes enroulées dans une couverture, il gardait une main sur le poignet du blessé de la civière supérieure.

— J'ai du café très fort dans la thermos derrière vous. Prenez-en une tasse et passez-m'en une. Le sucre est dans la pochette du siège.

Dorval rebrancha la V.H.F. et remonta les écouteurs sur ses oreilles. Le silence à la radio sur la fréquence opérationnelle militaire était total. Il passa sur 119 et appela Mascara longuement. Ce fut finalement Ramo à Laghouat, très lointain, qui lui répondit et promit de passer son message de position à Alger et à Mascara.

— ... estime Tango Romeo à trente-cinq — trois cinq.

— Correct Ramo. Merci, terminé.

Il but son café. Le Pratt tournait comme une horloge, les pressions d'huile et d'essence correctes, culasses à 205°, radia huile à 50° — un peu froid. Il referma le radiateur complètement et le thermomètre remonta vite à 70°. Il desserra ses

bretelles, se souleva d'une fesse sur l'autre pour se décoller du coussin en plastique, régla le siège en position haute pour soulager ses talons en porte-à-faux sur le palonnier... Autant se détendre un peu. Après Tiaret ce serait moins facile.

Bien réglé, l'avion volait tout seul.

Sous le clair de lune les ondulations régulières du Sersou venaient comme les vagues d'un océan prétrifié briser contre le môle de l'Ouarsenis souligné d'une barre d'ombre. Les quatre ou cinq cubes blancs d'un village étaient comme des morceaux de sucre semés sur la nappe brune de la plaine. Là-bas à gauche, vers le djebel Berrouaguia une mechta brûlait, lançant des flammes claires à la base d'une bannière de fumée rose inclinée par le vent.

Le radio-compas indiquait qu'il était par le travers de Tiaret. Il vérifia sa position par rapport à la balise de Paul Cazelles, et continua sur Aïn-Boucif, déjà près. C'étaient sans doute ces lumières semées au flanc de la montagne avec la tache lumineuse d'un périmètre de défense éclairé qui se reflétait à la base des nuages qui commençaient à barrer l'horizon.

Interpréter les signes de la nuit passionnait Dorval. Ces flaques de lumière des installations protégées marquaient les bastions de sa civilisation — cantonnements, stockages d'essence, garages de camions, quartiers généraux — qui se retranchaient derrière les remparts de néon. Pour la défendre il fallait écarter la nuit, parce que la nuit appartenait de nouveau au passé, à la rébellion qui allumait de piton en piton ses feux comme des défis...

L'aiguille du radio-compas commença à trembler, prélude au basculement. Il était à la verticale d'Aïn-Boucif. Il voyait les ampoules secouées par le vent qui clignotaient entre les maisons et le goudron luisant de pluie des rues désertes.

Dorval tripota les boutons du radio-compas et finalement accrocha le radio-alignement d'Alger FNA 259. Maintenant il s'agissait de traverser le front de nuages.

— Toubib, je vais être obligé de monter !

— Je préférerais que vous montiez le moins possible. J'ai un crânien qui n'est pas brillant !

Les deux blessés étaient immobiles dans l'ombre. Le visage du petit parachutiste sur le brancard inférieur était une tache pâle sur laquelle tranchait le masque à oxygène. Le ballon se gonflait et se dégonflait par saccades irrégulières au rythme de sa pauvre respiration fiévreuse.

— O.K. toubib, je vais essayer de chercher un passage pour rester vers trois mille.

Il n'était pas question de passer dessous, et l'expérience du retour de Tebessa était encore présente à sa mémoire. D'ailleurs le rempart de nuages qui surplombait l'avion, voilant les étoiles, était soudé par la base aux sommets des djebels. D'un bout à l'autre, la foudre frissonnait et, parfois, une décharge électrique plus puissante éclairait l'intérieur d'un cumulus, le transformant en une gigantesque lanterne-boule japonaise violette...

Dorval commença à monter parallèlement, cherchant une fissure dans le mur. Le radio-compas s'affolait et les écouteurs se peuplaient de parasites. A 3 000 mètres, il vit une vallée ouverte entre les flancs gonflés des cumulus, illuminée comme une avenue royale par les éclairs. Il s'y engagea et l'avion tangua entre les masses bouillonnantes.

Au-dessus, les étoiles étaient apparues à nouveau.

Normalement, en moins de vingt minutes, il devait avoir traversé la zone dangereuse. Tout dépendait du temps sur la Mitidja. Il réservait toujours sur la V.H.F. de son Broussard habituel, un canal cristallisé sur 131,7 fréquence spéciale de veille d'Air France qui se révélait généralement être la meilleure source d'information. Mais, sur cet avion, il n'avait qu'Alger Contrôle sur 126,7 — et Alger Contrôle ne devait pas encore le recevoir. Il entendit soudain trafiquer le Constellation de Paris. Il l'appela et la réponse vint aussitôt nette et claire. Dorval se sentit moins seul, réconforté par la solidarité amicale du ciel qui défiait les distances et les éléments.

— Allô avion militaire appelant Air France Bravo Zoulou. Sur Alger plafond illimité et bonne visi horizontale. Je transmets votre message à Alger Contrôle.

Dorval croyait avoir gagné quand, devant lui, blanche et majestueuse sous la lune, la muraille de nuages s'éleva. Impossible de la survoler. Il fallait donc passer au travers. Il resserra ses bretelles, et prévint le docteur de vérifier les attaches de ses blessés.

Le docteur était debout, sa trousse ouverte.

— Faites vite, mon commandant, celui-là va me partir entre les mains. Puis-je allumer le plafonnier sans vous gêner ?

— Allez-y, mais accrochez-vous, ça va tabasser.

Le bras du blessé recroquevillé sur le brancard supérieur pendait, et Dorval vit le filet de sang qui coulait entre ses doigts écartés...

Une frange noire passa devant la lune, et aussitôt l'avion plongea dans le tunnel.

Quelques petites secousses, comme si les tourbillons tâtaient timidement la force du Broussard, suivis d'une houle de plus grande amplitude, et ce fut le premier remous, brutal à en couper le souffle.

Une flacon roula par terre, et la trousse tomba avec un bruit de boîtes métalliques, éparpillant les instruments chromés parmi les débris de verre.

Aussitôt vint la pluie.

Dorval braqua sa torche sur le thermomètre extérieur et jura — moins cinq degrés ! attention au givrage...

Il brancha les réchauffages du pitot et du carburateur. Il ne pouvait rien faire d'autre. Il alluma le phare d'atterrissage et vit que la pluie s'était changée en neige. Déjà, les angles du pare-brise se couvraient d'une croûte blanche s'étendant rapidement.

Un coup de lampe au dehors — le givre avait plaqué sur les mâts une couche de glace qui s'épaississait à vue d'œil. La flamme bleue des échappements pulsait, reflétée par la poussière de glace enveloppant l'avion.

Dorval imprima un mouvement régulier de va-et-vient au manche et au palonnier pour éviter le blocage des commandes. Le son du moteur changea et l'hélice se mit à vibrer. Il augmenta le nombre de tours, ouvrit les gaz à fond et ramena la manette de mélange sur auto-pauvre pour réchauffer les culasses. La température à la prise d'air du carburateur était déjà tombée beaucoup trop bas.

A son tour la planche d'instruments commença à danser sur sa suspension élastique, et Dorval sentait l'avion s'alourdir, la vitesse tomber. Elle était déjà en dessous de 100 nœuds et le variomètre indiquait une descente lente mais continue.

Les pédales s'agitèrent sous ses pieds et le badin tomba tout d'un coup, provoquant la première abattée... Il rendit la main, et constata que l'horizon artificiel commençait à retarder. Les venturis s'engorgeaient de neige.

Il était à 2 900 et l'altimètre déroulait inexorablement sur son cadran la marge de sécurité. La prise d'air du carburateur devait givrer sévèrement, car la puissance du moteur déclinait dangereusement. C'était l'habituel cercle vicieux : le poids de l'avion augmentant demandait plus de sustentation — la portance était détruite par la glace déformant le profil de l'aile, — et le moteur faiblissait, quand on avait besoin du maximum de chevaux pour traîner ce poids mort...

L'inquiétude gagna Dorval. Il avait déjà perdu presque mille mètres d'altitude, et devait relâcher le nez du Broussard de plus en plus pour conserver une vitesse convenable. Les vibrations de l'hélice avaient augmenté au point qu'elles devenaient insoutenables — il avait dû réduire, et le moteur avait raté deux fois très sèchement, secouant le bâti à chaque reprise...

La glace craquait aux charnières des gouvernes, et parfois il devait peser des deux mains pour les débloquent. Heureusement les turbulences étaient modérées.

Dorval était impuissant, et il devait attendre l'éclaircie — c'était une course entre la paralysie de l'avion, l'étouffement du moteur par la glace et la distance à parcourir avant de sortir du nuage givrant. Il jouait quatre vies à pile ou face...

L'altimètre marquait maintenant 1 500 mètres et il savait que tout près il y avait des sommets à onze cents ou douze cents mètres, le Bou Mali, Sakamody... Personne ne pouvait l'aider. Il entendait de nombreux avions autour d'Alger, mais il devait se battre seul jusqu'au bout, et se sentit bien las.

Il allait demander une nouvelle tasse de café quand soudain, sans transition, il se retrouva dans le ciel clair.

Pendant la traversée des nuages, il avait considérablement dérivé vers l'Est. Quand le mur à pic du Bou Zegza glissa et s'effaça tout d'un coup, cent mètres à peine sous les ailes du Broussard, Alger explosa à gauche de toutes ses lumières dont le reflet sur la brume de mer coiffait la ville d'un dôme de clarté diffuse.

Dorval se retourna joyeux.

— Nous y sommes, Toubib !

Le médecin ne répondait pas. Il était effondré sur son siège, le visage défait, tenant à bras tendu une bouteille de plasma retournée dont le tuyau disparaissait sous les couvertures du brancard inférieur. Des bulles d'air montaient dans le liquide.

— Alors Toubib, ça ne va pas ? — voilà Alger !

— Merci, mon Commandant, mais c'est trop tard pour le petit gars du dessus. J'ai fait ce que j'ai pu...

Il termina sa phrase par un haussement d'épaules désabusé.

L'avion se soulageait de sa cangue de glace qui pelait par morceaux, et, à chaque bloc parti, il donnait l'impression de s'ébrouer. Le Pratt claironnait maintenant une chanson régulière. Les angles du pare-brise étaient encore brouillés à l'extérieur, et Dorval dut dégager une ouverture devant lui en grattant la couche de glace intérieure. Il y avait beaucoup de monde en l'air, — il fallait ouvrir l'œil et prévenir.

Le manège des éclipses du phare de Maison-Blanche entraînait sa ronde de feux anti-collision dans le ciel, tandis que

la masse noire d'un Bréguet deux-ponts d'Air France, clignant alternativement ses yeux vert et rouge, roulait sur l'avenue lumineuse de la grande piste. Deux Nord's étaient au point d'attente.

— Allô Alger Airport, ici Leo 25 qui vous appelle. Bonsoir, Messieurs, me recevez-vous ?

— Bonsoir, Leo 25, ici Alger qui vous reçoit cinq sur cinq. Provenance, plan de vol et nom du commandant de bord.

— Ici Leo 25, Broussard, commandant Dorval, évacuation sanitaire urgente. Provenance Méchéria, verticale Oscar Alpha dans trois minutes à mille cinq cents mètres — unité cinq cents. Permission entrer dans le circuit en priorité et consignes.

Ici on avait affaire aux civils, très cérémonieux, efficaces et tatillons, qui pensaient surtout à la sécurité de leurs quadrimoteurs, et pour qui la présence d'avions militaires à toute heure du jour et de la nuit dans leurs circuits était une menace perpétuelle. Les plaintes de l'Aéronautique Civile pleuvaient à l'Etat-Major de l'Air...

— Allô Leo 25, ici Alger tour, avez-vous contacté Alger approche ?

— Alger tour, ici Leo 25, négatif.

Il va m'engueuler, pensa Dorval. Il pouvait mentir, dire qu'il ne possédait pas la fréquence de l'approche. Comment expliquer à la tour le givrage dans un appareil sans protection, les djebels embusqués dans la nuit, l'anachronique navigation à l'estime type 1929, au hasard, contraire à tous les

règlements de trafic aérien basés sur l'électronique, et la scientifique solidité des lourds avions réguliers ?...

— Allô, Leo 25, rappelez-moi verticale Oscar Alpha, maintenez votre altitude.

— Alger tour, ici Leo 25, suis verticale Oscar Alpha, permission effectuer une approche directe sur la 23. A vous.

— Stand by Leo 25, j'ai un Bréguet au décollage et un Constellation en longue finale en dessous de vous. Donnez-moi un coup de phare.

La tour voulait le situer avec précision. Il alluma et éteignit plusieurs fois son phare.

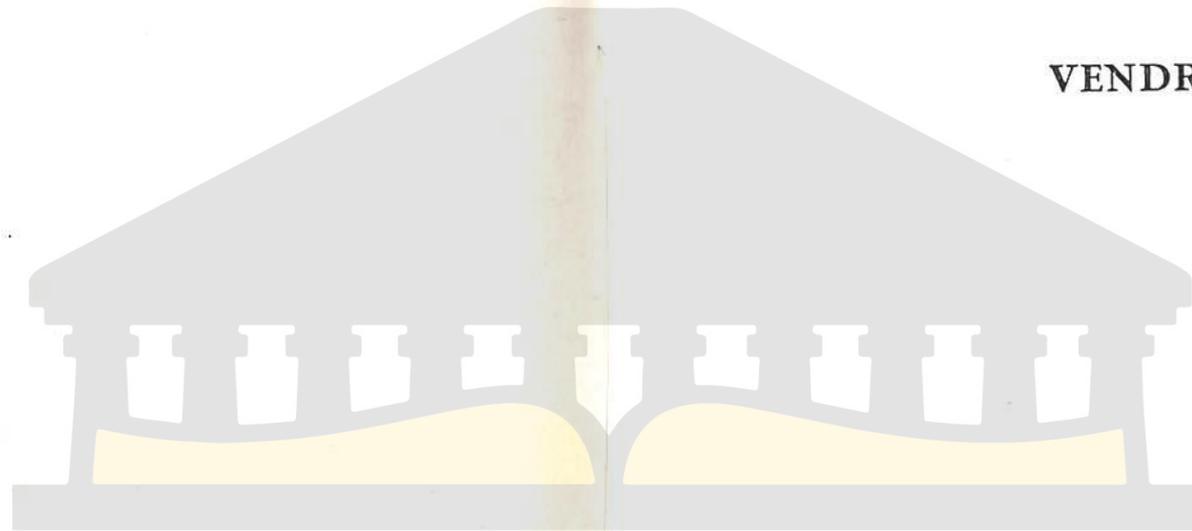
— O.K. Leo 25, vu. Faites un trois cent soixante et descendez à 500 mètres, vous pouvez commencer votre approche...

A 23 heures, Dorval se posa à Maison-Blanche et roula en vitesse entre les plots bleus jusqu'à l'escale militaire où une ambulance attendait.

Il y avait encore une chambre libre au Saint-Bernard, et le capitaine Julien lui trouva une voiture et une escorte armée pour monter en ville. Le toubib désolé était parti avec son blessé survivant.

Une heure après, Dorval tout habillé dormait. Il n'avait eu que la force d'ôter sa cravate et ses chaussures.

VENDREDI



⊙ ⊙ ∇ √ Σ ⊙ ⊙ ⊔ ∞ Σ √
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Le roucoulement des pigeons et le soleil — le merveilleux soleil d'Algérie — qui entrait à flots dans sa chambre, réveillèrent Dorval.

Il était presque onze heures du matin. Il passa aussitôt un coup de fil à l'Etat-Major d'Air Algérie.

— Grouille-toi, mon vieux, le général te cherche partout !

— O.K. j'arrive, mais pitié, je me suis couché à deux heures ce matin !

L'Hôtel Saint-Bernard était pratique, car son jardin donnait directement sur les bâtiments de l'E.M.A.

Le général de Marengo commandait l'Air en Algérie. Sa passion exclusive était la coopération avec la Terre, mais il défendait féroce­ment les prérogatives de son arme. Il était de la génération des jeunes généraux pilotes qui avaient exercé des commandements en opérations au cours de la guerre 39/45, et connaissaient les ficelles...

Marengo soutenait avec juste raison qu'avant de se fabriquer des escadrilles « organiques » de champ de bataille — en dehors du réglage d'artillerie et des hélicoptères tactiques — l'Armée de Terre devait apprendre à mieux se

servir du puissant instrument de combat qu'était l'Armée de l'Air et surtout, entre autres, à standardiser avec l'Air les télécommunications, base de l'appui aérien. Il disait toujours aux officiers pilotes :

— Souvenez-vous qu'un avion peut sauver la vie de centaines de biffins — votre sacrifice ne sera jamais inutile !

Le colonel La Cuffe en avait d'ailleurs fait la démonstration au nord de Sétif, tirant d'affaire avec une poignée de T-6 un bataillon si durement accroché que l'on parlait déjà d'un Dien-Bien-Phu...

Autant Marengo était jaloux de son potentiel aérien pour toutes les missions inutiles de liaison à Didjelli pour généraux en mal de bains de mer, de tourisme pour parlementaires et journalistes, autant il faisait donner l'aviation à fond, malgré les restrictions, dans les opérations militaires.

Dorval aimait discuter avec lui. La porte du général était toujours ouverte à ses officiers opérationnels. Chaque suggestion était étudiée et rarement écartée sans un essai loyal.

Bon vivant, Marengo ne badinait pas avec la discipline. Un de ses pilotes — O.S. de réserve, ancien as notoire des F.A.F.L., député par surcroît — ayant commis une faute impardonnable au cours d'un appui-feu improvisé, s'était retrouvé dans le sud, nanti de huit « gros » notifiés avec un humour froid qui n'admettait pas la réplique... « radio-trottoir » fonctionnant mieux encore dans l'Armée de l'Air que dans la Kasbah, l'histoire avait vite fait la joie de toute la Région...

Trapu, le teint fleuri, les cheveux en brosse, le général l'attendait.

— Bonjour, Dorval, asseyez-vous. Alors, il paraît que vous « crevardez » les heures de vol comme un caporal-pilote. Combien d'heures avez-vous volé depuis le début du mois ?

— Une centaine environ, mon Général, mais il y a des coups pour rien comme Aflou et des mises en place au diable vauvert.

— Je suis au courant d'Aflou. Mais vous volez quand même trop, ce n'est pas sérieux. Parlez-moi plutôt de Cas-saigne. J'ai vu le rapport du C.A.T.A.C., et aussi le communiqué de la Division à Mascara. Les biffins n'y vont pas avec le dos de la cuiller — pas un mot sur l'aviation...

Dorval raconta l'affaire.

— Bon, c'est pas mal. Votre avion réparé et votre équipage habituel sont à Maison-Blanche. C'est un pilote convoyeur qui l'a ramené de Blida. Il repartira avec le Brous-sard que vous avez emprunté à la 24/45. Essayez de prendre moins de risques dans les guidages, les avions sont précieux en ce moment. Vous repartirez sur Oued Hamimine vers midi demain pour vous mettre en place ensuite à Kentchela le soir. Le général Uxevent a monté une opération sur la Grotte du Juif et prétend qu'il a besoin de vous pour guider l'appui-feu. Vous ne marcherez pas sur les plates-bandes de Jacquot qui a une opération sur le dos entre Batna et Biskra !

« Allez, filez, et reposez-vous un peu. Si je dois en croire mon Deuxième Bureau, vous vous changerez vite les idées au Saint-Bernard...

— Merci, mon Général, mais vous savez...

— Discutez pas, fichez-moi le camp. Vous perdez du temps et vous devriez avoir honte d'être célibataire à votre âge...

Dorval salua et sortit. Marengo trouvait le moyen, malgré son travail écrasant, d'être au courant de tout, de suivre la vie de chacun de ses officiers comme de ses propres enfants...

Il passa par le service du courrier. Il n'y avait qu'une lettre pour lui, mais elle était à l'en-tête des AVIONS DANIEL MASSAULT.

Il retourna à l'hôtel.

Michèle qu'il n'avait pas voulu prévenir de son arrivée si tard dans la nuit, était sortie. Il laissa un mot dans son casier pour la prévenir et s'installa sur une chaise longue dans le parc.

Il contempla longtemps la lettre avant de l'ouvrir. Tout ce qu'elle rappelait semblait d'un autre monde, et pourtant dans deux mois il serait démobilisé, de retour à son bureau des essais en vol. Depuis quelques semaines son organisme accusait la fatigue. Il avait maigri de six kilos au moins, mais se sentait dégrassé de corps et d'esprit. Son coup de pompe de Méchéria la veille était quand même un avertissement.

Le directeur lui donnait des nouvelles du 750. C'était un prototype d'avion de chasse Mach 2 (1), d'un dessin très avancé, dont Dorval avait suivi les projets sur la planche, les maquettages, le traçage des premières pièces...

« La montée en piste du 001 était prévue pour la fin du mois et le premier vol contractuel dans quatre-vingt-dix jours. En tout état de cause — le cœur de Dorval battit plus vite — en dehors des roulages on attendait son retour comme promis, car les essais du 750 lui étaient réservés... »

(1) Mach 2 : deux fois la vitesse du son soit 2 600 km/h environ.

Il regretta l'absence de Michèle à ce moment précis, car il lui fallait partager sa joie avec quelqu'un. Il lui avait peu parlé du 750, car il sentait d'instinct qu'elle en était confusément jalouse. Mais cet après-midi il lui décrirait les formes racées, la merveilleuse harmonie du fuselage luisant comme une épée, la fuite des gouvernes et de l'aile-rasoir...

Elle comprendrait.

Il se leva pour téléphoner à l'escale de Maison-Blanche afin de libérer son équipage et laisser ses instructions pour le lendemain. C'était fatigant pour lui, mais pour eux aussi c'était long — pour Kopa surtout. Il volait à toutes les missions, mais après l'atterrissage, alors que Dorval et Perret partaient se reposer, le mécanicien devait parfois travailler deux ou trois heures pour réparer l'avion, l'équiper pour la mission du lendemain, sangler les capotes de toile, vérifier les filtres, les bougies, faire les pleins. Le matin, quand Dorval se plaignait des départs à l'aube, il oubliait que Kopa devait se lever au moins une heure avant lui pour chauffer le moteur, faire le point fixe...

Il allait passer à table, quand Michèle chargée de paquets descendit enfin d'un taxi.

Le ciel méditerranéen était d'un glorieux bleu de cobalt, avec un soleil presque au zénith découpant sur le dallage de mosaïque claire l'ombre des palmes immobiles.

Isolés dans le jardin du Saint-Bernard, Michèle et Jacques Dorval étaient loin de tout. Les bruits d'Alger ne leur parve-

naient au travers des géraniums grimpants et des bougainvillées en fleurs, que par bouffées assourdies.

Que s'était-il passé soudain ? — Tout était idéal, le décor, l'intimité, leur désir de bonheur... et pourtant, d'un seul coup quelque chose de subtil les avait séparés. Un mur de pensées était dressé entre eux, impalpable, que les gestes ne pouvaient abattre...

Il avait parlé avec joie de son retour à Paris dans deux mois, après sa démobilisation. Il lui avait lu la lettre de Massault, exposé ses projets de travail... Entraîné par son sujet il réalisa trop tard qu'il l'avait oubliée dans l'évocation de la vie normale qui allait recommencer...

Tandis qu'elle attendait confusément les mots qui pouvaient ouvrir la porte d'un avenir commun, il n'avait su que suggérer pour elle un transfert du R.A.G. au secteur E.X.O. d'Air France à Paris... Il avait aussitôt senti que sa fierté, plus que la déception, venait de l'enfermer malgré elle dans une subite et froide défensive. Elle avait cru que leur couple était inscrit dans sa vie...

Maladroitement, il avait invoqué l'impérieuse emprise du métier de pilote, l'indépendance à laquelle elle était si attachée. Il avait ajouté des mots aux mots et finalement, navré, il devina qu'au lieu de renouer il blessait plus encore...

Ensuite ils butèrent contre leur silence...

Tout l'après-midi, assis côte à côte, sous les colonnes torsadées de la pergola en marbre blanc, ils s'étaient cherchés sans se retrouver. La nuit venue, ils avaient demandé un taxi, descendant jusqu'au port dîner au Café Anglais, à la table où il avait un soir pris sa main dans la sienne...

Elle avait vers la fin retrouvé son animation, mais quand il levait la tête, cherchant son regard, elle était très loin.

Il leur fallut rentrer tôt au Saint-Bernard, car elle partait à six heures le lendemain matin pour faire un courrier pétrolier spécial sur Tam, Ouargla et El Oued. Elle ne devait revenir à Alger que lundi, à l'aube.

La chambre était froide et impersonnelle. A côté un couple se disputait à grands éclats de voix. Dans le jardin, au corps de garde des paras un accordéon jouait en sourdine une rengaine argentine, ancienne et triste...

Quand il sortit de la salle de bains, elle dormait déjà. Il se sentait désorienté, angoissé. Il sombra tout de suite dans un sommeil fiévreux, lourd de rêves où reprirent forme les images du cauchemar qui avait longtemps obsédé ses nuits solitaires...

Il était seul, à vingt mille mètres, acculé au ciel vert dans un crépuscule inconnu. Sous la couche de nuages qui cachait la terre, les Sukkoï (1) montaient à sa rencontre, dardant vers lui leurs triangles à tête de serpent... Il savait qu'ils n'offraient pas le combat loyal où le courage et l'adresse pesaient dans la balance. Cette époque était révolue. Déjà sa mort tournait dans les ordinateurs électroniques des radars de tir... Ils n'étaient pas des adversaires mais des assassins...

Il savait qu'il ne pouvait pas échapper à leurs missiles auto-guidés, et pourtant l'instinct de conservation le poussait furieusement à se débattre, de toute sa science désespérée de pilote... Mais l'engin inhumain flairait la piste des émanations chaudes de son réacteur, captait de son œil glacé les reflets de son avion... Les cames d'acier commandées par les

(1) *Sukkoï* : dernier modèle d'avion de chasse soviétique Mach 2, à aile Delta.

Les engins téléguidés sont la hantise des vrais pilotes de chasse qui ont compris que l'engin a sonné le glas de la chasse traditionnelle.

transistors pianotaient implacablement sur les relais les réponses aux impulsions du cerveau électrique... oui - non - non - oui - non - OUI!... Les nageoires du petit monstre cruel battaient l'air dans le virage enveloppant de la courbe de poursuite finale... La tête chercheuse du robot anticipait les défenses, annulait les réflexes et lançait contre les empenages que les bras paralysés de Dorval ne pouvaient plus manœuvrer la fusée de proximité plantée dans la charge mortelle de tôle...

Les lâches !

Il hurlait en vain son mépris à ceux qui l'exécutaient, sans parade possible !

Comme à chaque retour du cauchemar, il s'était éveillé en sursaut, le souffle court, trempé d'une aigre sueur de peur. Michèle avait allumé la lampe de chevet, et il avait vu son visage morne, très pâle penché sur le sien. La petite cicatrice qu'il aimait sur sa lèvre supérieure était toute blanche. Sa bouche tremblait, elle avait pleuré...

Bouleversé, éperdu de tendresse, pour être certain d'emporter cette image dans son sommeil, il s'était penché au-dessus d'elle, et avait éteint. Elle s'était endormie, confiante, au creux de son bras, et malgré la crampe, il n'avait pas osé bouger jusqu'au matin.

SAMEDI

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Elle était partie depuis longtemps quand le garçon d'étage avait frappé à la porte pour le petit déjeuner. Il avait trouvé le petit mot de Michèle sur l'oreiller :

— Jacques, mon amour. Rien n'est changé. Je t'aime et j'attendrai ton coup de téléphone lundi soir.

Dorval en eut les larmes aux yeux.

Il avait toujours associé l'idée de mariage à celle de l'univers de tout le monde, à une société d'adultes entravée par les problèmes, les règles, les concessions, les patiences... Jusqu'à ce jour, il avait joué dans le ciel avec ses jouets magnifiques, insouciant du lendemain, vivant une longue et merveilleuse enfance prolongée, sans charges ni responsabilités...

Ce matin, dans la chambre si vide, où flottait encore le parfum de l'absente, il avait compris enfin que cette existence n'avait plus aucun sens.

Michèle pouvait justement lui apporter cette vie nouvelle, et il devait saisir cette chance sans attendre. Sinon, à brève échéance, il n'y aurait plus pour lui que la mort subite à son poste de pilote, ou la mort lente de la cinquantaine esseulée, en tête à tête avec les souvenirs poignants des aurores possédées à quarante-cinq mille pieds, dans le fracas des réacteurs...

Il ne croyait pas à la mort prématurée, accidentelle — on

ne croit jamais à sa propre mort. Ce sont toujours les autres qui sont descendus, qui commettent la faute impardonnable. Il y a une petite voix qui murmure... Pas à toi... tu connais tous les trucs... t'as survécu à tous les coups durs... tu pilotes trop bien depuis trop longtemps...

Stupidement il avait laissé croire à Michèle qu'elle ne tenait pas plus de place dans sa vie que ses avions, qu'elle n'était qu'un jouet nouveau et favori parmi les autres — parmi ceux qu'il possédait sur les pistes d'envol...

Il avait failli tout gâcher. Ce qu'il croyait orgueilleusement être une indépendance nécessaire encore à son métier, n'était au fond qu'une servitude, un esclavage dont un jour seuls les regrets et les chaînes subsisteraient. Il était temps de semer, de rejoindre la terre pour récolter davantage, car ce qui était écrit dans le ciel s'effaçait vite...

Pour que dès son retour d'El Oued elle le sache, il se leva et plein d'espoir commença à écrire la première lettre d'amour de sa vie :

— Ma tendre chérie...

Après le déjeuner à l'escale militaire de Maison Blanche il retrouva son Broussard parké entre les Nordes et les Dakotas. Kopa était satisfait des réparations et avait astiqué l'avion de fond en comble. Perret avait préparé la navigation jusqu'à Khenchela — le téléphone arabe avait dû fonctionner car il savait déjà que le lendemain c'était l'Hallaïl.

— Nous longerons la mer jusqu'à Philippeville, puis nous prendrons plein Sud jusqu'à Khenchela. Inutile de s'arrêter à Oued Hamimine. D'accord ?

Aussitôt le décollage Dorval se dirigea donc vers la côte. La Méditerranée était d'huile et l'horizon à peine marqué entre la mer bleue et le ciel bleu.

A Surcouf il descendit au ras de la plage, en dessous des dunes et salua d'un battement d'ailes le cabanon des Lopez. Il y avait passé quelques jours de permission heureux cet été avec Michèle et était reparti à Télergma reposé et réconforté. M. Lopez travaillait aux ateliers d'Air France et Dorval s'était pris d'amitié pour lui et sa femme. C'étaient de vrais « pieds-noirs », courageux, économes et passionnés, avec ce fond charmant de poésie du « vivre et laisser vivre » méditerranéen.

Dans le cabanon de Surcouf le slogan « Algérie Française » avait pris un sens pour Dorval. Il acceptait les risques de la guerre, mais il voulait qu'ils fussent accordés à quelque chose de valable. Les essais dangereux d'un prototype représentaient le pain de plusieurs milliers d'ouvriers, l'avenir de l'usine. La France Libre de 1940 avait justifié tous les sacrifices... Chez ces braves gens une image différente de ses compatriotes d'Afrique du Nord l'avait encouragé. On était loin des fiers-à-bras des U.T. ou des étudiants braillards — sursitaires professionnels — fuyant les djebels bons uniquement pour ces « francaouis » rappelés de Métropole... Ce n'étaient pas non plus les gros colons qui suppléaient à leur petit nombre par la puissance omniprésente de leurs millions et de leur insolence. Dorval avait du mal à oublier un incident chez un colon-sénateur qui traitait les généraux et l'armée française comme ses valets, qui exigeait — et obtenait d'ailleurs — un peloton de Pipers de l'A.L.A.T. et une compagnie d'infanterie pour défendre sa ferme et sa peau, et qui considérait que ce n'était pas assez...

Chez les Lopez, comme chez bien des petits « pieds-noirs »

il avait trouvé une dignité et une chaleur humaine dans les relations avec les musulmans qui ne trompaient pas. Souvent, malgré les mots d'ordre et les interdits, Dorval surprenait entre les uns et les autres dans les villages, d'un trottoir à l'autre un échange de regards, un sourire furtif vite dissimulé qui laissaient une mince espérance pour l'avenir.

— Ouvrez l'œil quand même, on ne sait jamais !

Même au cours des missions de liaison la règle était de surveiller le terrain. Parfois tout près d'Alger des bandes puissantes maraudaient, et l'avion pouvait les surprendre, évitant un mauvais coup. D'ailleurs chez les équipages spécialistes de l'observation, c'était devenu une deuxième nature — la moindre fumée, le petit groupe de mulets sur un sentier attirait aussitôt l'attention.

Après Bougie le temps se couvrait sur la chaîne côtière et les sommets étaient accrochés. Dorval se félicita de sa décision d'attendre Philippeville pour couper vers les Aurès. Toutes ces vallées de Kabylie étaient dangereuses par mauvais temps, il se méfiait particulièrement de celles orientées Nord-Sud.

Il était une fois tombé dans le traquenard de Kerrata qui ouvrait dans la montagne abrupte la fausse sortie d'un couloir en chicane. Il remontait la route numéro 9 depuis Sétif dans l'espoir de rejoindre la mer et de se faufiler le long des côtes jusqu'à Alger. Il avait été piégé dans la vallée entre le plan d'eau noire bordé par la route en corniche et le plafond de nuages bas. Abruti par le fracas des trombes d'eau brassées par l'hélice pilonnant le revêtement et qui changeaient la tonalité sourde et métallique du Pratt en un grelottement saccadé inquiétant, Dorval était entré dans la nasse.

Dans le pare-brise opacifié par l'émulsion d'huile et d'insectes écrasés, la faille du barrage s'ouvrait comme une porte de salut. C'était le dernier obstacle, la ligne de partage des eaux — avait-il pensé — et après il n'y avait plus qu'à descendre confortablement la vallée de l'Oued Agrioum jusqu'au golfe de Bougie.

L'avion s'était engouffré dans un mur d'ombre sous les lignes à haute tension tendues d'un versant à l'autre, et Dorval s'était brutalement retrouvé dans un cul-de-sac. Heureusement il longeait une des rives, et il avait pu basculer le Broussard à la verticale, tremblant à la limite du décrochage, réussissant à sortir à quelques mètres de la paroi opposée frôlée par les roues... S'il s'était trouvé au milieu de la passe, il n'aurait jamais eu la place de virer. Au passage il avait vu les débris d'un T-6 qui avait dû chercher un jour à s'évader par le haut, dans les nuages, et qui s'était broyé contre les rochers. Une aile était encore accrochée au flanc de la montagne. Le reste de l'avion s'était éparpillé dans les pierres et les buissons jusqu'à la grève, où le moteur et des morceaux de capot jaunes gisaient à côté des conduites forcées de la centrale électrique.

★★

— Perret, mon vieux, je vous passe l'enfant ?

Perret prit les commandes, et Dorval s'installa confortablement. Il laissait souvent Perret piloter afin de l'exercer. Cette habitude pouvait lui sauver la vie comme au pilote du Broussard de Tindouf qui avait reçu une balle dans le ventre et que l'observateur avait ramené à bon port.

— A propos, il ne faut pas oublier les gilets pare-balles demain pour l'Hallaïl !

— N'ayez pas peur, mon Commandant, ils sont dans le coffre !

Kopa pensait à tout.

— Allô, Chien Jaune, Chien Jaune, ici Leo 25. Provenance Alger Maison-Blanche. Estime Khenchela dans dix minutes...

A Khenchela ça sentait la poudre et la veillée des grands jours. Des camions partout, des tanks, des queues de soldats longues de cent mètres devant les cuisines roulantes. On ne voyait que des uniformes.

Dorval laissa Kopa et Perret s'organiser pour la nuit sur le petit terrain d'aviation et fit de l'auto-stop jusqu'au P.C. du général Uxevent installé sur la place de la petite ville. Il se présenta au chef d'Etat-Major qui le brieffa sur l'opération du lendemain. Il écouta soigneusement les explications car l'Hallaïl et la Grotte du Juif étaient toujours de gros morceaux qui relevaient plus de la vraie guerre que des « opérations du maintien de l'ordre »...

Dorval alla ensuite voir le général.

Uxevent était un curieux personnage, normalien par surcroît, campant une silhouette débonnaire avec ses shorts chiffonnés, son vieux képi de légionnaire. L'aspect extérieur était trompeur, et sous la visière les yeux d'acier trahissaient la personnalité de fer du commandant des Aurès-Nementchas.

Son secteur était infernal, et en face de lui, il avait les

bandes fellaghas les mieux organisées et les plus puissamment armées d'Algérie. Dans les Aurès-Nementchas la rébellion était née et s'était fortifiée. Parler de quadrillage, de bouclage classique sur ce terrain effroyable grillé par un soleil qui ne pardonnait pas aux troupes métropolitaines, était une amère rigolade... Autant chercher à monter sur mille kilomètres carrés de Pyrénées une battue au chamois pour quatre fusils avec des équipes de rabatteurs de perdreaux venus de Beauce. Et dans les Nementchas les chamois étaient des tigres...

Les jaloux racontaient de bouche à oreille qu'Uxevent avait impitoyablement cassé ses bataillons de la Légion dans une succession d'opérations trop rapprochées et trop dures. Dorval en effet avait vu au cours d'un ratissage sur l'Abiod une centaine de légionnaires frappés d'insolation qui avaient dû être évacués — et il en fallait beaucoup pour mettre un légionnaire à genoux... Mais il était facile de critiquer. Comment résoudre à sa place la quadrature du cercle ? Comment battre les H.L.L. avec des effectifs en nombre insuffisant, des soldats usés, des camions usés, des avions usés, des hélicoptères, des roquettes et de l'essence comptés au compte-gouttes ?

Par la frontière tunisienne proche, les armes, les munitions et les renforts affluaient pour les bandes du coin.

Les troupes n'avaient pas d'affection pour Uxevent, mais lui accordaient peut-être mieux : une sorte de crainte admirative et confiante.

Un soir, à Khenchela, quelques mois auparavant, Dorval l'avait vu sans son masque. Son hélicoptère de Commandement Bell était porté manquant au retour d'une évacuation sanitaire dans les Aurès, et sur les traits marqués par la fatigue d'une journée épuisante, Dorval avait lu une inquié-

tude et un chagrin qui l'avaient ému. Ce soir-là, contrairement à sa résolution de n'être jamais volontaire, Dorval s'était offert à guider un Piasecki de la marine dans une recherche risquée de nuit. La mission avait été terrifiante, l'hélicoptère tâtonnant avec son phare entre les rochers, avançant, reculant devant les obstacles, les contournant dans les ténèbres épaisses, à la merci même d'un fusil de chasse. Finalement ils étaient rentrés sans rien voir, et Dorval pétrifié de peur et de froid avait rendu compte au général qui avait attendu leur retour...

Deux jours plus tard l'hélicoptère avait été retrouvé écrasé dans un col entre les cèdres, criblé de balles. Les blessés et le pilote atrocement mutilés avaient été achevés à coups de hache.

— Bonsoir, Dorval, j'espère que l'aviation va bien donner demain ! Nous en aurons besoin. Venez dîner à mon mess, nous parlerons et M^{me} Uxevent qui est là ce soir sera contente de vous voir.

A la popote, la femme du général avait aussitôt entrepris d'obtenir de Dorval quelques liaisons de fret Broussard pour ses réfugiés du Sud. Par principe, il se défiait des femmes de généraux, trop souvent mêle-tout, mais pour M^{me} Uxevent c'était différent. Sur son uniforme d'infirmière-assistante sociale la Légion d'honneur et surtout la Médaille militaire en disaient long. A Tebessa, un commandant de la Légion avait raconté à Dorval une scène d'Indochine. Au cours d'une embuscade viet meurtrière, elle avait sauté, sous les balles, de l'ambulance qu'elle conduisait et sorti à paires de claques un jeune sous-lieutenant apeuré du fossé où il s'était réfugié...

Dorval aussi pouvait témoigner de son embarrassant courage.

Au départ d'une R.A.V. il s'était posé à Batna et avait embarqué des caisses de lait en poudre, des sacs de farine pour les gosses d'un camp de regroupement à Khanga Si Nadji. A la dernière seconde M^{me} Uxevent avait insisté pour l'accompagner. Dorval avait acquiescé courtoisement.

Sur place, il avait eu un haut-le-cœur devant le bidonville étalant sa pouillerie hallucinante dans un coin de la palmeraie. La chaleur effroyable du jour, le froid glacial de la nuit, la faim, la saleté, la promiscuité, la maladie... les gosses mouraient comme des mouches malgré les efforts sur-humains de la petite équipe de S.A.S. et d'assistantes sociales. M^{me} Uxevent était le seul lien entre ces désespérés et Alger. Elle bousculait les bureaux inhumains avec une énergie féroce, et réussissait quand même à en secouer l'indifférence... mais où il aurait fallu des tonnes de lait et de semoule il n'y avait que quelques kilos disponibles... Où passait le reste ?

Après le déchargement de l'avion Dorval s'était excusé, proposant de la laisser sur place exécuter sa mission et revenir la prendre au passage.

— Pas question, avait-elle répondu, pour une fois que j'aurai l'occasion de voir de près le fameux Oued Hallail !

Il avait en vain essayé de lui expliquer qu'il devait repérer une mitrailleuse qui, la veille, avait criblé de trente-deux impacts — soixante-quatre trous en comptant les sorties de projectiles ! — en une seule rafale l'avion du commandant Honoré du C.A.T.A.C. Il s'en était tiré par miracle. Pour obliger la mitrailleuse à se démasquer de nouveau, il fallait

la provoquer à tirer en se promenant lentement sous son nez, offrir une cible tentante afin d'en fixer la position et la faire sauter à la roquette par les Mistrals.

— S'il vous arrive quelque chose le général me f... dedans!

Bref, ce que femme veut !

Tout s'était bien terminé. La mitrailleuse avait eu le bon sens de s'abstenir.

Dorval qui n'aimait pas beaucoup les mess d'officiers supérieurs et qui avait une dure journée en perspective sur les bras, s'éclipsa en douce vers dix heures. Au passage il porta ses deux bouteilles thermos au bar, en fit remplir une de café et mettre dans l'autre trois cognacs soda bien tassés avec de la glace pour son équipage. C'était encore avec Perret et Kopa qu'il se sentait le plus à l'aise...

Une jeep le ramena à l'aérodrome.

La nuit était claire mais le crépuscule avait filé vite. Les convois de camions étaient maintenant tous partis vers le sud emportant avec eux les bruits de la guerre.

Sur l'arête du Ras Serdom, entre les hangars de tôle ondulée, on apercevait encore la silhouette ironique de la tour romaine en ruine. Vingt siècles auparavant, les légions de Timgad partant pour leurs expéditions de police dans les Nementchas avaient elles aussi souvent défilé au pied de ses pierres grises...

Allongés tous les trois sous l'aile du Broussard, Dorval, Perret et Kopa buvaient leur cognac. Le silence n'était rompu que par les cent pas de la sentinelle, et parfois, dans un creux lointain de l'ombre, les chiens arabes dans la plaine, aboyaient à la lune...



LA PREMIÈRE ESCADRILLE BROUSSARD A TELERGMA
Le Commandant Clostermann, au centre.

Photo Match.

LE VA-ET-VIENT DE L'HÉLICOPTÈRE ÉVACUANT LES BLESSÉS

Photo S. C. A.





CHARGEMENT DES
ROQUETTES SOUS
LES AILES D'UN P-47

P-47 DÉCOLLANT
POUR UN APPUI-
FEU.

Photos S. C. A.

DIMANCHE



WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

L'Hallaïl !

Il sauta le fer à cheval du Djebel Zhora, et l'Oued se déroula en coup de fouet sous le nez du Broussard.

L'univers avait généreusement révélé ses trésors à Dorval — ceux dont il n'ouvrait l'écrin qu'à la troisième dimension, pour les aviateurs. Il connaissait le Colorado. Il avait traversé dans un nuage d'eau fumante les chutes de l'Iguassu enchâssées dans la forêt vierge brésilienne, celles du Zambèze en prise de terrain à Livingstone. Il avait été empoigné par le déroulement infini des dunes du Kalahari au clair de lune. En Corée, à travers la dentelle des condensations de MIG il avait survolé le Yalu, coup de hache noir dans un continent glacé. Il avait frôlé le Kilimandjaro, pyramide irréaliste de neige dressée au milieu des savanes...

Mais la majesté du cañon de l'Hallaïl lui coupait toujours le souffle.

Nulle part, au cours de ses voyages, une nature désolée par le soleil, torturée par le vent, sculptée par le déluge, n'avait dévoilé aux yeux de Dorval un tel paysage d'enfer.

Au long des siècles l'Oued avait furieusement tranché dans la montagne une gorge abrupte, profonde de huit cents mètres. Avec les tours et les détours d'une monstrueuse

patience, les eaux avaient arraché la chair d'argile, dénudant l'ossature cyclopéenne des grès géants. Les flots tumultueux du printemps, roulant les silex, emportant les rocailles, avaient fouillé les calcaires et taillé des gradins vertigineux cascasant dans l'ombre de l'abîme.

A une dizaine de kilomètres au nord de Djeurf, un coude avait brisé l'élan des eaux. Elles avaient abandonné sur la rive convexe un fantastique amoncellement de blocs dont le plus petit avait la taille de l'Arc de Triomphe. Par-dessous, le torrent avait creusé une succession de couloirs, de galeries immenses qui se perdaient dans les entrailles du Bou Djouib...

Un jour, miné à la base, un plan entier de la montagne avait glissé verticalement, couvrant l'ensemble d'un bouclier titanique.

Une inexpugnable forteresse s'était ainsi échafaudée, percée d'échauguettes, dentelée de redoutes, alvéolée de courtines. C'était un délire d'architecture militaire défensive, avec ses caponnières, ses créneaux, son immense glacis de galets blancs...

Les dernières légendes de l'Aurès s'étaient réfugiées derrière les remparts sauvages. Aïcha la folle avait hurlé entre ces pierres. Dongo le maître des orages s'y était reposé un soir avec ses cymbales de fer. Les rondes de démons et de génies dansant sous la lune rouge d'octobre avaient creusé dans le grès, des entonnoirs profonds comme des citernes romaines où l'eau restait fraîche.

Les bergers descendant du Nord serraient superstitieusement la paroi opposée avec leurs troupeaux et ne manquaient jamais de sacrifier un bouc noir à la mémoire de Sidi Bel Kheir...

Puis un matin, en novembre 1954, bravant les interdits et violant les tabous, Krim Belkacem y avait retranché ses

hommes de la nuit, l'élite combattante de la rébellion dans les Nementchas...

Combien étaient-ils ? Trois cents, quatre cents peut-être, nul ne le savait au juste.

Ils étaient bien armés. Contrôlant le passage des caravanes libyennes vers l'intérieur dont c'était la route, ils s'étaient toujours attribué le meilleur des chargements — deux ou trois mitrailleuses lourdes, une dizaine de 7,7 tchèques, une vingtaine de fusils-mitrailleurs britanniques, un mortier ou deux, les carabines automatiques italiennes Stati, les 5-52 allemandes, tirant 1 500 coups à la minute, montées sur des affûts anti-aériens télescopiques et légers comme des tripodes de Leica, les terribles grenades défensives russes, les mitraillettes Thomson dont la lourde balle de 9 mm culbutait un cheval à dix mètres...

Chaque couloir était un arsenal où s'amoncelaient à la lueur des lampes à huile les caisses de munitions, les bâtons de T.N.T., les bandes de mitrailleuses, les mines anti-char pour les pistes. Les cavernes abritaient les dortoirs, les infirmeries, les troupeaux de chèvres et de moutons. L'eau était abondante en toute saison.

Quotidiennement, les avions de reconnaissance voyaient la fumée des méchouis que les H.L.L. ne cherchaient même plus à dissimuler.

C'était pour les fellaghas à la fois une forteresse permanente, une base de départ pour les raids, un centre de réunion pour les chefs de Wilayas et un havre de repos pour les bandes de Cheriatt Lazzar qui écumaient les contreforts présahariens de Bir-el-Ater à Tébessa.

Les cartes au 50 000° désignaient ce repaire sous le nom de Grotte du Juif.

L'Etat-Major des Aurès-Nementchas avait cherché à percer

cet abcès au cours de trois ou quatre opérations de grande envergure qui avaient toutes échoué à la nuit tombante avec des pertes sensibles.

L'artillerie était inefficace en tir direct contre ces parapets. Les voûtes couvraient les H.L.L. contre les fusants et les paraboles de mortiers. L'aviation avait déversé des centaines de tonnes de bombes de gros calibre. Les blindés, inutiles dans ce paysage lunaire, ne pouvaient descendre jusqu'à l'Oued, et se retrouvaient bloqués sur les plates-formes des falaises.

Il était impossible de poser les vulnérables hélicoptères ailleurs que sur les éperons rocheux hors de portée des mitrailleuses de la grotte. Quant à donner l'assaut d'infanterie à découvert, c'était courir au désastre contre les armes automatiques battant le lit sans abri de l'Oued.

Nous avons tout essayé...

Les murailles de grès rouge étaient grêlées d'auréoles d'impacts de SS-10... Les Dassault 311 plongeaient dans la gorge, la descendant du Nord au Sud, essayant au passage d'infiltrer leurs engins guidés entre les chicanes de rochers jusqu'aux casemates naturelles. Les rabattantes qui se heurtaient au violent appel d'air du couloir, tabassaient les Dassault jusqu'à la limite de rupture de leurs fines ailes... sans compter les balles qu'ils ramassaient à chaque passage.

Une ou deux fois, de leur balcon vitré, les bombardiers avaient vu l'engin lumineux s'enfiler dans l'ombre d'une crevasse — les rochers tremblaient imperceptiblement et après quelques minutes des bouffées de fumée jaune jaillissaient entre les rocs...

D'après les renseignements une vingtaine de fellaghas avaient une fois été surpris par l'onde de choc de la charge explosive comprimée dans une des grottes ? Quelques survi-

vants avaient titubé dehors, tympan et globes oculaires rompus par la concussion, tandis que les autres, bulbes rachidiens éclatés, cervelle coulant par les narines, avaient été tués sur le coup.

Depuis, ils se méfiaient et les guetteurs munis de postes de radio surveillaient le ciel en permanence. Leurs meilleurs tireurs, maniant les mitrailleuses à cadence rapide, s'étaient spécialisés avec succès dans la défense contre avions...

*
**

Cette fois l'Etat-Major y avait mis le poids. Le grand patron lui-même s'était dérangé d'Alger.

Pratiquement toutes les forces mobiles disponibles des Aurès-Nementchas, de Tébessa à Arris, de Khenchela à Negrine, avaient opéré le bouclage à la faveur de la nuit. Les hélicoptères de Sétif et de Téliergma étaient descendus se mettre en place à Djeurf, et dès le soleil levant avaient commencé le va-et-vient entre les concentrations de véhicules amenés le plus près possible de l'objectif et les deux éperons rocheux flanquant la grotte. Ils y déposaient des paras dont les premiers éléments progressaient en éclaireurs au flanc de la falaise...

A 8 heures du matin, plusieurs milliers d'hommes, l'artillerie et ses auto-moteurs, les canons sans recul, étaient disposés sur les crêtes et les terrasses escarpées dominant l'Oued. Les Mistral étaient en alerte à Téliergma, les E.L.A. (1) de Batna et de Tébessa patrouillaient les vallées voisines au Nord et au Sud. Les P. 47 tournaient à la verticale de l'objectif, prêts à foncer avec leur 12.7 et leurs roquettes à la demande.

(1) E.L.A. : Escadrilles Légères d'Appui.

*
**

Le Broussard de Dorval en Poste de Commandement Volant Air, faisait des huit au fond de l'Oued, ridicule moucheron vert et blanc au fond du précipice sauvage.

Dorval savait bien que chacun de ses mouvements était suivi par les fellaghas invisibles au travers des viseurs de leurs mitrailleuses. Mais, contrairement à leurs habitudes, ces derniers n'avaient pas bougé, pas tiré un coup de feu jusqu'à dix heures.

Soudain, mille mètres au Sud de la grotte, dans un fouillis de rochers secondaire, un accrochage bref et violent entre les paras et une cinquantaine d'H.L.L., avait enfin déclenché le dispositif d'appui aérien.

Dorval s'était immédiatement faufile au ras du lit de l'Oued, cherchant à repérer les armes automatiques qui clouaient les paras au sol. Ce n'était pas facile, car les gens du coin connaissaient la musique. Il scruta le terrain en détail — un éboulis de pierres avait coulé en éventail jusqu'à la murette d'un enclos de bergers. Un peuplier, quelques oliviers sauvages, des touffes de jujubiers et une ligne continue de lauriers-roses en fleurs indiquaient la présence proche de l'eau sous les galets...

Le poste 300 s'éveilla soudain sur le Chanel 12 :

— Allô, Leo, Allô, Leo, ici Moniteur Bleu — deux FM, je répète deux FM repérés. Un se trouve près du peuplier, l'autre à cent mètres au nord du gros rocher noir, à cent mètres au nord du gros rocher noir. Demandons intervention Air ! répétez et répondez. A vous, Leo !

— Moniteur Bleu, ici Leo qui vous survole. Bien compris,

vais essayer de vous aider. Portez-vous des foulards bleus ?

— Allô, Leo, ici Moniteur, affirmatif, foulards bleus. Montrons nos couleurs (1) pour vous.

Sous la falaise, les tourbillons secouaient le Broussard violemment.

— Attention, Perret et Kopa, ayez l'œil sur les buissons à gauche. Je fais un passage au ras. Ne tirez pas sans ordre.

Longeant prudemment la paroi à pic qui surplombait l'avion de plusieurs centaines de mètres, Dorval vit les parachutistes disposés en tirailleurs, à plat ventre par groupes de deux ou trois. Les foulards étalés devant eux marquaient leurs positions avancées.

Il vira à gauche et entendit aussitôt le CLANG-CLAC du premier impact quelque part vers la queue. Il avait été tiré, mais il n'avait pu repérer le tireur...

Perret avait vu.

— Au pied du peuplier, mon Commandant !

— O.K.

Le vent n'avait pas dissipé assez vite le chapelet de fumée blanche de la rafale. Il vit aussi les deux formes kaki qui rampaient entre les palmiers nains...

— Kopa, tâchez de les tirer au passage, je vais marquer !

Dorval continua son virage face à la montagne, pouce sur

(1) *Montrer les couleurs* : pour éviter les méprises, car les fellaghas portaient souvent les mêmes uniformes que nos troupes, ces dernières portaient un foulard d'une couleur différente pour chaque opération.

le déclencheur du grenadeur. Il largua le premier fumigène en sautant le peuplier, et se rabattit aussitôt, commençant à grimper, dérapant pour voir sous ses empennages...

Clac - clang - clac, clac... dans l'aile gauche cette fois. Ils tiraient bien. Pourvu que le marqueur ait fonctionné du premier coup !

A dix mètres du peuplier un nuage blanc commençait à bouillonner, étiré par le vent. La 106 était heureusement bien placée...

Au tour de la chasse !

— Allô Epervier rouge, ici Leo !

— Leo, Epervier rouge, 5.

Avec les chasseurs ils étaient entre professionnels, et les conversations en phonie brèves et efficaces. Les quatre premiers P. 47 montaient la garde à deux mille, battant des ailes...

— Epervier rouge, fumigène blanc environ mille mètres au sud de la Grotte, flanc ouest de l'Oued...

— Leo, ici Epervier. Vu.

— O.K. Epervier, vous allez attaquer au premier TOP — roquettes et armes de bord dans un axe de 310°. Attention, amis deux cents mètres au sud du fumigène. Objectif FM dans un rayon de vingt mètres du marqueur. Faites une passe à deux avions, dégagez à droite, j'observerai le résultat. Au deuxième TOP l'autre section commencera son piqué. Compris ?

— Ici Epervier, bien compris, Wilco. Quand vous voudrez...

Les deux premiers P. 47 amorçaient déjà leur courbe. A son tour, Dorval termina son virage, mille mètres en aval, face à l'objectif et commença à piquer.

— Epervier rouge... TOP !

Dorval arriva sur la cible comme la poussière des explosions se dissipait. Les quartiers de roches et les débris volaient encore... Le peuplier s'était replié et tombait doucement, comme à regret...

Courbés, des hommes en kaki clair retraits de buisson en buisson, zigzaguant. Un d'entre eux, épaulant une Thomson se redressa à vingt mètres du Broussard. Dorval eut le temps de voir son visage brun, le calot vert, la torsion de corps pour le mettre en joue.

Clac ! Clac ! — instinctivement il baissa la tête. Le plexi s'étoila de deux trous. Il y eut un bruit de verre brisé, de métal déchiré.

Clac clac ! encore. Un cri de Kopa :

— La vache, il est gonflé !

Kopa un peu pâle regardait le col de son blouson où une balle avait ouvert un sillon de kapok dans le nylon ignifugé.

A un mètre au-dessus des lauriers, contournant le gros rocher noir, Dorval ouvrit plein gaz pour reprendre de l'altitude. Une vibration anormale accompagna la mise en petit pas.

— Ici Leo. TOP deux pour Epervier Rouge. Bon tir, allongez de vingt mètres à chaque salve jusqu'au rocher noir.

— Mon Commandant, l'hélice en a pris un coup. La géné aussi.

Il jeta un coup d'œil au tableau de bord. L'altimètre avait éclaté et le voyant rouge de batterie en décharge était allumé. Il réduisit à 2 000 tours, mais la vibration irrégulière continuait, par saccades. Une odeur de gaz carbonique commença à envahir la cabine.

Kopa avait quitté sa mitrailleuse, et penché entre Perret et Dorval scrutait les instruments de contrôle moteur.

— Pression d'essence O.K., températures culasses aussi. Huile normale. Le collecteur d'échappement doit être crevé, la batterie ne tiendra pas longtemps avec le V.H.F. et le 300 en marche continue. L'hélice commence à déconner au compte-tours...

Si le constant-speed avait été atteint, l'hélice risquait d'une seconde à l'autre de passer au grand pas toute seule ou de filer en survitesse — dans un cas comme dans l'autre, ils auraient du mal à s'extirper de l'Hallaïl.

— Perret, prévenez les bifins sur chanel 16 — Grand Soleil — que nous sommes touchés, et rentrons.

Après le général commandant l'opération, il fallait informer les chasseurs.

— Allô Epervier Rouge, ici Leo. Les salopards m'ont mouché. Je rentre à Tébessa. Quand vous n'aurez plus de munitions, rentrez et prévenez en route Chien Jaune et Chevreau d'envoyer Leo 35 me relayer... Leo 35 est en alerte à Khenchela. Demandez à Chien Jaune de faire convoier d'urgence un Broussard de rechange pour moi à Tébessa. M'avez-vous compris ?

— Allô Leo, bien compris votre message. Voulez-vous que je vous escorte ?

— Merci, Epervier, négatif.

Remontant prudemment, bien au milieu de la vallée, il survola l'opération qui entrait dans sa deuxième phase, — celle où l'on ne fout rien, où l'on pèle de chaleur et de soif en attendant que quelque chose se passe.

Un impressionnant barrage d'artillerie enveloppait la grotte du Juif de poussière et de fumée piquetée d'explosions brillantes, zébrée de feu par les ricochets...

Ça — pensa Dorval — c'est la frime habituelle pour les correspondants des journaux parisiens. Cela coûte cher au contribuable, et dans le fond ça ne dérange pas les fellaghas faisant la sieste dans leurs abris bien frais, attendant le moment sérieux de la journée, c'est-à-dire l'assaut final.

Les tentes des Etats-Majors se montaient autour des antennes des voitures radios. Les conducteurs avaient transpiré sang et larmes pour amener leurs véhicules à pied d'œuvre par les sentiers de chèvres escarpés...

A l'ombre d'un repli de terrain, près d'une roulotte de commandement, on préparait le pique-nique du grand patron. Un Bell évacuait les premiers blessés vers l'antenne chirurgicale installée dans le thalweg d'El Mazzara.

— Perret, prévenez le poste de guidage-avancé-Air que nous rentrons. Qu'il essaye de se débrouiller sans nous. Coupez ensuite le V.H.F. pour économiser la batterie.

Il se représentait le sous-lieutenant aviateur P.G.A. épuisé, accroché à la falaise, jumelles autour du cou, accompagné par le caporal opérateur portant le SCR 300 sur son dos, les épaules sciées par les bretelles. Derrière, encordés par pru-

dence, godillots cherchant un marchepied dans la roche friable filant sous les pas, deux soldats suivaient, portant l'eau et les piles sèches de rechange pour la radio. Dorval était un peu honteux en pensant aux pauvres bougres suants, obligés d'être en toute première position avancée, sous les balles, afin de dominer la situation et essayer de réorganiser l'appui aérien sans le Poste de Commandement Volant.

Dans chaque dépression abritée, les soldats se regroupaient à l'ombre maigre des épineux, attendant la distribution d'eau.

Les « Bananes Volantes » ayant terminé l'héliportage des paras, repartaient vers l'extrémité de la piste de Chéria où les camions citernes étaient groupés, pour chercher les jerricans remplis d'eau tiède. Les experts avaient calculé qu'entre sept heures et dix heures du matin, en été, cinq litres de liquide étaient nécessaires pour permettre à un soldat européen de progresser un maximum de deux kilomètres à pied dans les Nementchas.

C'était le handicap majeur de la guerre dans ce coin infernal, limitant l'ampleur de l'effort d'effectifs pour chaque mission à la capacité de transport d'eau des hélicoptères. Il y avait bien des mares dans le lit de l'oued qui avaient résisté à l'évaporation de l'été, mais le feu des mitrailleuses fellaghas battait trop sévèrement ces points...

Dorval mit le cap sur Tébessa, pensant qu'après tout les pilotes avaient de la chance. Dans une demi-heure il serait attablé devant une bière glacée, déjeunant tranquillement sous une tente. Il attendrait ensuite, allongé sur une chaise longue, son avion de rechange.

*
**

L'aérodrome poussiéreux casait sa piste dans la vallée

dominée par le Ed Dir d'où les fellaghas observaient à la jumelle les mouvements d'avions. La petite ville de Tébessa était en face, dans un creux du Dokkane.

Les parkings trop étroits du terrain débordaient d'avions — P-47, Dakotas, T-6 et MS-733, les uns sur les autres.

Dorval fit une prise de terrain acrobatique sous le regard désapprobateur de Kopa, assis par terre, bien calé au fond de l'avion, sous la mitrailleuse, et qui pensait à son hélice...

Tébessa était le nid des « Naso » et des « Cani », deux escadrilles E.L.A. parrainées par les escadres de « jets » en France, qui y détachaient leurs jeunes pilotes pour des stages de six mois. Leurs T-6 et leurs Moranes 733 peints en jaune vif se rencontraient à tous les coins de djebels dans les Nementchas. C'était leur fief jalousement gardé, où les « braconniers » des autres zones opérationnelles étaient plutôt mal reçus...

Dynamiques et endiablés, ils aimaient bien Dorval qui faisait figure d'ancêtre glorieux, amorti par les ans. Il avait eu un jour le tort de leur reprocher la manie de la « chasse aux trous » qui faisait fureur dans le coin — plus ils ramenaient d'impacts de balles fellaghas dans leurs avions, plus la mission avait été intéressante... Ils étaient fiers d'exhiber des fuselages et des ailes semées de « rustines » d'aluminium bouchant les trous, ornées chacune d'un petit croissant et d'une étoile. Dans le fond de lui-même Dorval comprenait que c'était la preuve d'un moral utile, à toute épreuve, que n'entamaient pas l'inconfort du D.T.O. sommaire, le climat torride épuisant et les conditions très dures des missions avec des avions mal adaptés, manquant surtout de puissance à l'altitude et aux températures ambiantes dans lesquelles ils étaient obligés d'opérer...

Malheureusement, Dorval leur avait fait remarquer qu'à

ce petit jeu d'imbéciles ils finissaient par ramasser des trous où il ne fallait pas, et alors ils gagnaient... Ils avaient perdu en un mois trois commandants d'escadrille, le dernier descendu quelques jours à peine après son arrivée de France lors d'une reconnaissance de zone...

Avec eux, et malgré lui, Dorval se sentait paternel, fermait les yeux en particulier sur la plus exaspérante de leurs habitudes. En effet pour éviter d'attirer, comme des mouches sur du miel, les avions des autres secteurs patrouillant à l'affût des nouvelles d'un accrochage à la radio, les Naso et les Cani avaient créé pour leur usage un code spécial. Il leur permettait de mijoter en douce leurs bandes favorites de fellaghas aux environs de Djeurf, sans intervention étrangère...

Un après-midi, Dorval alerté par les TRO-SOL (1) était arrivé sur l'Haïrech au sud de Guentis. Il entendait le bavardage infernal des Naso sans arriver à distinguer un avion en l'air. Il avait enlevé la carte des mains de Perret furieux, vexant son amour-propre de navigateur. Il était bien, après vérification, au lieu indiqué par les coordonnées passées par le C.A.T.A.C...

Et ça caquetait pourtant à la radio, tout près :

— Attention, Jules, ici Pierrot, le FM est dans le trou sous la falaise à droite.

— O.K. vu, je le feinte à gauche et tu lui largues tes roquettes...

— Va donc, Pierrot, t'es incapable de toucher une vache dans un couloir...

— Crétin...

— Naso bleu, ici Rouge Leader, ils se débinent le long du thalweg à quatre heures de vous. Venez vite...

(1) TRO-SOL : troupes sol en code radio.



RAVITAILLEMENT D'UN POSTE DANS LES NEMENTCHAS.

Au fond à gauche, dans le ciel, l'avion de l'ennemi.

Photos S. C. A.



LA FACE SUD DES NEMENTCHAS

Photo S. C. A.

Agacé, Dorval avait fait un large 360°. Il ne voyait toujours rien.

— Bon Dieu, Perret, ouvrez l'œil ! Où sont donc ces idiots ?

Ils étaient invisibles. Cela devenait ridicule pour lui. Il avait attendu un des rares instants de silence sur la fréquence opérationnelle P-1 qu'ils encombraient, et avait crié son ordre :

— Allô, ici Leo 25, message à tous les Naso patrouillant au sud de Guentis — remontez immédiatement à 1 500 mètres. Exécution, et de suite !

Ce fut d'abord un silence d'écoliers surpris en plein chahut par le professeur. Une voix camouflée pleurnicha dans un micro anonyme :

— L'emmerdeur...

Et d'un seul coup, les petits Moranes 733 jaunes jaillissant littéralement de terre comme des diables, débouchèrent de tous côtés des vallées abruptes au fond desquelles ils tournoyaient comme des hirondelles un soir d'orage...

— Incorrigibles truands...

Dorval les observait, gesticulant, se lançant le pain et les assiettes comme des lycéens — ils en avaient d'ailleurs presque tous encore l'âge — dans un réfectoire...

Le déjeuner était immangeable. On était loin du luxe de

Télergma, au mess de « Dédé la peinture » (1). Heureusement il restait encore de la bière fraîche.

Puis l'officier de renseignements était rentré en courant dans la baraque Sarad, et tous avaient levé la tête dans le silence revenu.

— Le lieutenant Julien a été descendu. Un hélicoptère est parti essayer de le ramasser. Ça barde à la Grotte du Juif !

En deux heures sept avions avaient été mouchés (2). Un Mistral avait été touché à la verrière dont la décompression explosive avait assommé le pilote qui s'en était tiré par miracle. Un 733 avait été abattu, un P-47 avait fait un atterrissage forcé.

La bagarre avait dû se déclencher inopinément après le calme relatif du matin et elle irait maintenant en croissant jusqu'au coucher du soleil. Mais cette fois le bouclage ne serait pas interrompu par la nuit. L'Etat-Major était décidé à nettoyer la grotte et avait demandé à l'Air des lucioles pour ce soir.

En effet sur le terrain, cabines encombrées par les longs cylindres des bombes éclairantes au magnésium, les DC 3 arrivaient. Il y en avait une vingtaine qui devaient se relayer à partir de 20 heures sur l'objectif, larguant leur feu d'artifice, véritable jour artificiel, à chaque tentative de décrochage des H.L.L...

Dorval consulta sa montre — 16 h 15. Il était temps de repartir. Son avion de rechange, arrivé depuis une heure,

(1) *Dédé la Peinture* : surnom d'un colonel fameux en Indochine et en Algérie pour ses extraordinaires qualités d'organisateur et de bâtisseur.

(2) En 1957 il y avait 50 avions touchés en moyenne par mois. En janvier 1958 il y en eut 85 et 116 au mois de février.

avait été ravitaillé et inspecté par Kopa. Il allait relayer Leo 35 qui devait en avoir assez.

Après le décollage de Tébessa, Dorval passa par la trouée du Dokkane et prit de l'altitude au-dessus de la cuvette de Télijdène, montant jusqu'à trois mille mètres chercher un peu de fraîcheur...

Sous ses yeux les Nementchas s'élevaient par paliers successifs. Le terrible massif au relief en creux exposait avec la densité d'un réseau capillaire sanguin, son enchevêtrement de cluses prodigieuses qui bouleversaient la notion d'échelle des dimensions. Le grand plateau inhospitalier à peine plissé en surface, s'accoudait à la masse verte des Aurès et, au sud, dominait de mille mètres à la verticale le désert déroulant ses hamadas stériles au-delà de l'horizon noyé de brumes sèches...

Le volume des échanges à la radio indiquait que l'action s'amplifiait sur l'Hallaïl. Les réglages d'artillerie, les appels, les ordres aux compagnies bloquaient tous les canaux de 300. Le ballet des chasseurs réglé par V.H.F. lançait alternativement sur l'objectif les paires de Mistral et de P. 47.

A cinquante kilomètres de distance, Dorval pouvait déjà situer la Grotte du Juif, à l'énorme nuage de poussière ocre qui s'élevait entre les djebels, poussé très haut par l'air surchauffé... Les points argentés des Mistrals tournoyaient autour, cascadaient soudain, s'engouffrant dans la tranchée de l'Oued, et reparaissaient, émergeant soudain de la terre dans une orbe gracieuse, reprenant à la verticale leur place dans le manège...

Dans la fumée de l'artillerie couronnant les falaises, entre les éclairs des départs, Dorval repéra Leo 35 qui se démenait. Le « Broussard » sombre était reconnaissable de loin à la peinture calorifuge de l'extrados qui dessinait une croix blanche.

— Allô Leo 35, ici Leo 20. Vous pouvez rentrer faire dodo. Suis à votre verticale. Consignes S.V.P.

Leo 35 était le capitaine Vital — un vieux de la vieille, D.F.C. sur Halifax dans la R.A.F., Indochine et tout et tout... A la V.H.F. son accent méridional et truculent mettait tout le monde en joie.

— Allô Leo 20, ici 35, bien compris, je retourne à la base. Attention, mon Commandant, les fellouzes sont méchants cet après-midi. J'ai gaulé une douzaine d'impacts. Pas de consignes spéciales. Les paras ont bouffé du lion et vont essayer d'attaquer à 17 h 50. Appelez Grand Soleil sur chanel 16 pour instructions. Bye, bye et thank you...

— O.K. Vital, merci, et à ce soir...

*
**

Après une accalmie d'une demi-heure, l'attaque démarra au moment prévu.

Le barrage d'artillerie déclencha son tonnerre, et de toutes les falaises, des milliers de pigeons affolés s'élevèrent — danger mortel pour les réacteurs — tournoyant en groupes compacts. Les Mistral plongèrent à nouveau et l'air fut sillonné par les flèches rouges et ronflantes des roquettes. Des avalanches coulaient le long des murailles rocheuses ébranlées par les explosions.

Les paras s'élançèrent au pas de course de leurs bases de départ à droite et à gauche de la grotte. Il fallait un courage peu commun pour traverser à découvert le glaciais de galets battu par les balles. A cent mètres des premières chicanes entre les amoncellements de pierres, il y eut un flottement

dans la progression. Le feu des fellaghas qui avaient attendu ce moment depuis l'aube, devait être infernal...

Puis, quelques minutes plus tard, à part quelques parachutistes arrivés dans un sursaut désespéré jusqu'aux éboulis de la grotte contre lesquels ils s'étaient aplatis, la vague d'assaut reflua. Derrière elle laissait des silhouettes tassées, immobiles. Trois paras retournèrent en zigzag ramasser un camarade et repartirent, courbés, en le traînant...

Dorval força le Broussard plus bas encore, en danseuse, d'une aile sur l'autre attendant que la séparation entre amis et ennemis soit suffisamment nette pour faire mitrailler la chasse en contre-batterie, et couvrir le repli. Au passage il vit quelques paras plaqués au sol qui se redressaient et lui faisaient des signes désespérés. Il y avait donc des blessés, mais il était impuissant à les aider. Il fallait un hélicoptère tout de suite car les brancardiers ne pourraient opérer qu'à nuit noire et encore... Il revint une deuxième fois, vit sous ses roues les balles qui frappaient les galets et son avion fut à nouveau touché...

Comme il virait en montant, Dorval vit nettement sous la pipe d'échappement du moteur, comme une torche électrique scandant du morse, dans l'ombre d'un rocher — points lumineux des départs d'une mitrailleuse.

En spirale il reprit de l'altitude, et appela à l'aide sur 300.

— Allô Armure, allô Armure. Ici Leo 20! Blessés à recueillir au fond de l'Oued. Pouvez-vous fournir ventilateur ?

— Allô Leo, ici Armure, attendez, vais consulter mon autorité...

Il était remonté au niveau des terrasses supérieures du

cañon, en plein soleil oblique qui éclatait sur les cadrans des instruments au travers du plexiglass. Du coin de l'œil il vit une nouvelle patrouille de quatre Mistral qui venait d'arriver, et décrivait un large cercle cinq cents mètres plus haut. Ils tombaient à point !

— Allô Leo, ici Armure en personne, ventilateur arrive par le Nord, stoppons tir. Opération risquée, essayez de le couvrir par chasse durant sauvetage.

— O.K. Armure, bien compris.

— Le voilà, mon Commandant !

Suspendu au disque de ses pales, avec ses brancards accrochés de chaque côté, gracieux comme une libellule, le Bell rasant la falaise se coula le long d'un cône d'éboulis aboutissant au fond de la gorge.

Dorval se rapprocha de lui au moment où il se mettait en auto-rotation, se laissant tomber verticalement vers le lit de l'Oued. A quelques mètres du sol, ayant repéré son premier blessé, l'hélicoptère se redressa en vol stationnaire, cherchant un point de niveau pour se poser entre les touffes de lauriers-roses.

— Ce type est cinglé, il va se faire descendre !

Dans l'Oued Hallaïl tout semblait s'être soudain pétrifié — les mortiers ne tiraient plus, et des milliers de paires d'yeux étaient fixées sur la fragile machine immobile dans les remous, comme un jouet minuscule pendu à un fil. Ce pilote de l'A.L.A.T. était un homme...

Les fellaghas, eux aussi, le voyaient, cible trop facile à

deux cents mètres du canon de leurs fusils, et leurs armes automatiques devaient toutes être braquées sur le fou héroïque.

— Bon Dieu, mon Commandant, mais il faut faire quelque chose !

Perret avait raison. Il fallait au moins essayer de l'aider en détournant l'attention des fellaghas, éviter ce misérable tir de foire, cet assassinat...

L'artillerie et nos armes ne pouvaient risquer un barrage car le Bell était entre les fellaghas et les forces de l'ordre, dans la trajectoire. Seuls les avions pouvaient s'interposer.

Il n'y avait plus un mot sur les ondes, tous s'étaient tus à la radio, fascinés par le drame inévitable.

Dorval, hypnotisé lui aussi, réussit à réagir.

— Kopa ! attention, je descends entre le Bell et ces salauds, tirez au passage, pas la peine de viser. Tirez !

A ce moment la bulle de plexiglass de l'hélicoptère se désintégra en mille fragments brillants, le Bell fit un demi-tour sur place, rotor de queue pulvérisé par la rafale, et s'effondra dans une gerbe de flammes... Un homme se dégagait miraculeusement du brasier, sautant d'un rocher à l'autre, plié en deux sous les balles. C'était le pilote, et il fallait protéger sa retraite, le sauver celui-là, quoi qu'il en coûtât, car il avait tout mérité ! Si le pauvre bougre pouvait parvenir jusqu'à l'enclos de chèvres, il serait à l'abri jusqu'au soir.

Dorval bascula presque le Broussard, en retournement, comme un avion de chasse, et piqua plein moteur vers la grotte, découplant les Mistral par la radio...

— Allô, Merlin Leader, ici Leo, préparez-vous, marquage fumigène dans dix secondes. Essayez d'attaquer en noria le plus bas possible, il faut sauver le type du ventilateur. Tirez sans vous occuper de moi. Donnez simplement le top du départ !

— O.K., Leo, compte sur moi !

C'était Bourguignon !

Dorval reconnut avec soulagement sa voix. Avec le commandant Bourguignon à la tête des Mistral, ils pouvaient tenter l'impossible, descendre tout au fond de ce piège à 700 à l'heure, en diagonale, tirer à bout portant, et risquer le dégagement scabreux par un thalweg large à peine de cent mètres, taillé perpendiculairement au lit principal de l'Oued. Le soleil déjà bas, face aux chasseurs, rendait leur tâche encore plus terrible, car ils devaient sauter sans transition, comme dans un tunnel, de la lumière éblouissante à l'ombre, plus épaisse encore par contraste. Pourraient-ils en une fraction de seconde adapter leur vision ? — Sinon c'était la percussion dans la montagne, à vingt mètres-seconde !

— Allô, Merlin, merci, mon vieux. Liberté de manœuvre. Essaye d'attaquer le plus près possible de l'axe 45/225. Mets tout le paquet — armes de bord et roquettes. Fais gaffe au fumigène, tire toujours au-delà — je répète AU-DELA !

— O.K., Leo, ici Merlin Leader, je descends seul pour voir. Merlin bleu section faites un 360° derrière Bleu deux. Bleu quatre essayez de ne pas me perdre de vue. Exécution.

Dorval déboucha en trombe sur la grotte et enfila littéralement le Broussard entre les pans de rochers, se glissant dans l'étroit couloir entre la falaise à pic et le bouclier massif.

Les fellaghas étaient là ! En cinq missions sur l'Hallaïl, c'était la première fois qu'il réussissait à les voir distinctement. D'habitude c'était l'enrageante frustration d'être la cible de tireurs invisibles pendant tout un après-midi, pour n'entrevoir que quelques mouvements fugitifs entre deux piliers de rocs...

Il vit les formes kaki qui rampaient, traînant des caisses de munitions, se collant contre les parois, les deux fusils-mitrailleurs, avec les servants allongés à plat ventre, tête levée, surpris par l'avion... Il entendit derrière lui la longue rafale rageuse de la mitrailleuse de Kopa, le cliquetis des douilles vides cascading dans le sac de toile. L'odeur de cordite et de graisse d'arme brûlée envahit la cabine.

Dorval se concentra sur son pilotage. Le Broussard était à 170 nœuds, à la limite de la survitesse autorisée. Les ailerons pesaient et la structure craquait dans les tourbillons d'air. Attention à ne pas être plaqué, aspiré par la gigantesque cheminée...

Il lâcha successivement un, deux, trois marqueurs fumigènes régulièrement espacés le long de la faille, et vira brutalement à dix mètres d'une mitrailleuse qui tirait d'une alvéole bien camouflée au flanc de la montagne et qu'il vit trop tard... C'était une 5/52 et il était impossible d'échapper au jet d'acier. Il ferma les yeux, tendit ses muscles instinctivement et sentit les balles percer les tôles, distinguant malgré les écouteurs le miaulement pointu d'un ricochet. Il poussa follement sur le manche, rasant une masse noire encadrée dans le pare-brise. Il entendit la chute du corps cognant contre la porte et roulant sur le plancher perforé d'impacts. Il se retourna et vit la forme effondrée de Kopa, coincée entre les deux sièges, la déchirure entre les omoplates... Au même instant Dorval sentit comme une fine pluie chaude soufflée

sur sa joue droite, et le plexiglass se couvrit d'une poussière de petites étoiles rouges devant lui. La tête aux yeux révoltés de Perret retomba sur son bras. Il la repoussa d'un coup de coude, et vit le sang et les bulles d'air jaillir du cou ouvert jusqu'à la trachée... Heureusement le navigateur était attaché, et le corps solidement maintenu aux épaules par le harnais ne retomba pas sur les commandes. Sinon c'était l'écrasement fatal.

L'explosion toute proche de la salve du premier Mistral secoua le Broussard. Un morceau de roc projeté résonna sous le fuselage et une roquette qui avait ricoché le dépassa en tournoyant comme une roue de feu...

— Allô, Leo, ici Merlin Leader, as-tu observé mon tir ?

— O.K., Merlin, je vais voir encore un coup et je rentre plein pot. J'ai deux blessés graves à bord !

Dorval fit une chandelle, renversa sèchement le Broussard en haut de la manœuvre au manche et au pied, et redescendit plein gaz vers l'objectif. Il fallait qu'il marque cette mitrailleuse pour les Mistral. Le visage contre la vitre il scruta la paroi rocheuse qui cette fois était à sa gauche, tout près, cherchant furieusement, pouce sur la détente du grenadeur...

— Allô, Merlin, je vais te marquer une mitrailleuse, tu la trouveras environ cinquante mètres au-dessus de mon fumigène dans un trou de la falaise !

Toutes les coulées de rochers, les fentes dans le grès se ressemblaient et il fut à nouveau surpris par la rafale qui lui explosa littéralement en flammes dans la figure. Il pressa le bouton en même temps que les éclats de plexiglass et d'alu-

minium volaient de tous côtés. Mais aussi, il ressentit la claque assourdie à la hauteur de sa ceinture comme un coup de fouet sur un coussin. Ce fut d'abord la surprise glacée de sa chair, puis tout de suite un éclair brûlant qui lui fit serrer les dents, avec cette impression étouffante d'avoir l'estomac repoussé dans la gorge... Toute sa force sembla s'écouler d'un coup au bout de ses doigts...

Dans son cerveau, flamboyante, il n'y avait plus qu'une pensée :

— Sortir de là, vite... pendant qu'il le pouvait encore !

Il essaya d'appeler à la radio, mais une gorgée de sang le suffoqua. Il essaya de cracher, de souffler pour dégager ses narines, mais en vain...

Il ne ressentit pas la douleur qu'il attendait, juste une bouffée de chaleur à la nuque, une pression intolérable derrière ses yeux troublés qui fit jaillir les larmes...

Les quelques secondes qui suivirent il pilota d'instinct, plongé dans un brouillard pourpre, et pour les témoins au balcon des falaises, le Broussard désemparé traînant un mince filet de fumée noire dansa un ballet de guêpe folle emprisonnée sous un globe de verre...

— Allô, Leo, ici Merlin. Ça va, mon vieux ? — réponds ? — ça va ?

— Attention, Leo, ton moteur fume !

Dorval perdu entendait la voix de Bourguignon, incertaine, en écho très lointain, mais quand le constant-speed de l'hélice céda, la saute brutale de régime le redressa, éveillant en lui les vieux réflexes conditionnés par des milliers d'heures de

vol. Une nappe d'huile opaque s'étala aussitôt, épaisse, sur le pare-brise.

— Attention, Leo, je te repasse aux Naso et j'attaque ta mitrailleuse. Bonne chance !

Dorval eut alors une faiblesse, laissant l'avion partir presque sur le dos, redressant miraculeusement pour émerger au soleil.

— Vite, sortir de cette maudite boîte !

Il réussit à ouvrir la vitre de mauvaise visibilité, et sauta la dernière crête en dérapant, visage collé à l'ouverture aspirant l'air glacé et sentant l'huile chaude couler sur sa joue jusque dans sa bouche.

— Leo, passez au grand pas, votre hélice est foutue !

Le levier de commande de l'hélice couvert d'huile ou de sang glissa sous son gant. Il se trompa ensuite, réduisit les gaz, et ne rattrapa l'abattée de l'appareil qu'en repoussant brusquement la manette à fond, secouant le moteur endommagé qui commença à rater...

— Leo, tournez à droite ! tournez à droite !

Ce n'était plus Bourguignon. Il vit une tache jaune, tout près, à quelques mètres. Un T-6 des Naso l'avait rejoint et le frôlait de son plan comme pour le soutenir. L'observateur et le pilote lui faisaient des signes d'encouragement.

Il devait maintenant être sorti de l'Hallaïl, car il se rendit vaguement compte qu'il survolait un grand plateau uni.

— Attention, Leo, vous allez vers le Sud — tournez et grimpez !

— ATTENTION AU DJEBEL DROIT DEVANT !

C'était encore une autre voix qui hurlait dans ses écouteurs.

Le T-6 s'enleva d'un coup suivi d'un Morane 733 en virage cabré.

— Leo, coupez votre moteur et crashez-vous vite, droit devant !

Dorval obéit machinalement, resserra son harnais de sécurité d'un geste automatique, tâtonna un instant et trouva le contact des magnétos qu'il baissa...

Le moteur mourut, et dans le silence soudain il n'entendit plus que le sifflement de l'air dans les trous des projectiles et le hurlement strident du T-6 qui grimpait au petit pas... Il sentit la vitesse tomber, tira le manche au ventre, et comme un nageur épuisé, se laissa couler...

Le Broussard toucha de l'aile qui se replia. L'appareil pivota et s'écrasa à plat, arrachant le train d'atterrissage. La queue se détacha dans un rebond et l'avion bascula dans la faille abrupte qui s'ouvrait béante au bout du dernier plateau des Nementchas...

Devant, à perte de vue, s'étalait le désert.

Plus rien, plus un bruit. Le silence pulsait comme un cœur à ses tympanes.

C'était le coup de rasoir dans un doigt. Il n'avait senti

qu'une brûlure fugitive et il était encore anesthésié par le fracas de la chute...

Tout doucement, secouant la tête comme un somnambule, il se dégagait des bretelles de sécurité qui avaient tenu bon et déboutonna son gilet pare-balles poisseux. Il entreprit d'extraire ensuite méthodiquement ses jambes coincées dans les tôles froissées du tableau de bord. Il se sentait détaché de l'action, indifférent comme un spectateur.

Les portes arrachées avaient disparu. Il réussit à sortir de la carlingue retournée en rampant sur le capitonnage décollé du plafond. Sur un angle du cadre principal tordu de la cabine il toucha une touffe sanglante de cheveux.

Machinalement, il essayait ses yeux voilés par le sang coulant de son front ouvert. Sa mâchoire lui faisait mal.

Le moteur éventré craquait de temps en temps en se refroidissant.

Un pigeon s'envola dans un claquement d'ailes affolées et monta vers le jour en spirale rapide. Au-dessus il y avait, entre les rochers à pic, une déchirure bleue comme le ciel de Paris vu de la cour étroite d'un immeuble.

La silhouette jaune d'un Morane 733 battant des plans y passa en coup de vent, et le bruit de son moteur s'éteignit vite dans le lointain.

Le silence revint, et avec lui la solitude...

L'essence coulant de l'aile goutte à goutte grésillait en sourdine sur une plaque encore chaude.

Titubant, ivre du choc, il fit le tour du fuselage broyé, traînant derrière lui, au bout du fil pincé à son col, les écouteurs de la radio.

Il souleva un panneau. Une jambe dépassait des débris. Il reconnut un pataugas de Kopa. L'os brisé perçait la chaussette gonflée de sang. Il chercha en vain Perret. Son corps

avait dû être éjecté avec les portes lors du premier choc, là-haut sur le plateau...

La thermos avait roulé jusqu'au fond de la faille rocheuse — à côté de la caisse à outils de Kopa, elle brillait dans l'ombre. Dorval se laissa glisser sur le ventre vers elle, les pieds en bas, s'arrachant les mains aux épines de jujubier sans pouvoir se retenir. Il la secoua — elle était vide. Le jus d'orange s'était écoulé par le trou d'un ricochet.

La douleur vint avec la soudaineté d'un coup de poignard et le plia en deux. Il tomba à genoux, vomissant sur ses cuisses une gorgée de sang mêlée de bile et de salive...

Il n'avait pas son paquet de pansements. Il sortit son mouchoir et chercha la blessure à son flanc. Son doigt passa par la déchirure sanglante de la combinaison et toucha la chair vive. Une nouvelle nausée le courba en avant, et il sentit nettement au milieu de ses entrailles le noyau de la balle qui le brûlait comme un fer rouge.

Il se rappela ce que disaient les médecins militaires — une blessure grave fait rarement mal...

La souffrance était si aiguë qu'il en eut un moment d'espoir, mais un étourdissement le jeta contre le rocher humide.

**

Ce fut la fraîcheur de la nuit qui le ranima. Combien d'heures avait-il dormi ? — sa montre phosphorescente était brisée, et marquait encore 18 h 12, l'heure du crash...

La douleur n'était plus localisée, diffusant dans tout son corps des vagues qui montaient et descendaient le long de ses nerfs. Elle était devenue presque supportable.

Il réussit à s'asseoir, trouva une cigarette et son briquet. A la lueur de la flamme il vit les taches brunes sur le papier,

et la première bouffée lui monta à la tête. Il se sentit partir à nouveau. Il fallait cependant sortir de cette catacombe. Sans savoir comment, il se retrouva debout, tâtonnant le long d'un couloir glissant que l'érosion avait percé dans la base tendre des grès.

Il marcha longtemps, tombant, se relevant, étourdi, aveugle. Finalement il sentit la caresse d'un air tiède sur son visage et il déboucha dans un cirque immense dont les murailles se perdaient dans la nuit.

Le sol avait été foulé, piétiné par les troupeaux. Cela signifiait qu'il y avait un point d'eau quelque part. Il avança encore, traînant les pieds sur le sol inégal, perdu dans un labyrinthe de rochers décrochés des falaises par les avalanches de printemps.

La soif tirait sa gorge turgescence. Il se sentait misérable et découragé par la stupidité de cette fin d'animal blessé pris au piège.

— Mon Dieu, aidez-moi, je suis si seul !...

Une goutte — sang ou larme — coula le long de son nez jusqu'à ses lèvres.

Si Dieu ne répondait pas à son appel, peut-être que les hommes l'entendraient. Il réunit ses forces et hurla dans la nuit le cri universel d'angoisse des aviateurs perdus :

— M'aidez ! M'aidez !... (1)

Vidé par l'effort, il sentit le sol basculer sous ses pieds. Il s'abattit sur le sable près des restes d'un feu de nomades.

(1) M'aidez : prononcé en code international May Day est le SOS en radiotéléphonie des aviateurs.

Là, sur le dos, les bras en croix, il vit le ciel entre les masses sombres des rochers en surplomb. A chaque aspiration fiévreuse, il sentait l'odeur des charbons de bois refroidis dont la terre près de son visage était imprégnée...

*
**

C'était cette même odeur qui avait hanté cette nuit de juin passée à Guitha après les incendies des forêts de l'Aurès.

Son avion était en panne de démarreur. Kopa avait en vain essayé de lancer l'hélice à la main. Il avait dû laisser l'appareil sur la bande de cailloux du plateau. Les légionnaires du petit poste étaient furieux d'avoir à détacher deux auto-mitrailleuses isolées jusqu'au lendemain pour veiller l'avion.

— Les fellaghas crameraient vite votre trapanelle si elle n'était pas gardée. Encore heureux, mon Commandant, si demain matin, malgré les E.R.B. vous ne retrouvez pas votre zinc criblé de balles...

Il avait suivi le lieutenant pour l'anisette à l'eau tiède et le dîner sommaire à la lueur d'une lampe à pétrole dans la cave basse du bordj, puis il était vite ressorti.

De la terrasse d'un marabout en ruines, assis les jambes pendantes dans le vide, adossé à la coupole éventrée, il dominait les barbelés de protection et la falaise de l'Oued à sec. De temps en temps, dans le mirador en contre-bas, la lueur rouge d'une cigarette tremblait. Une sentinelle toussait. Dans la cour, en dessous, le poste SCR 300 répétait en sourdine les appels du détachement posté sur la crête d'en face.

La nuit était d'encre et les bouffées d'air chaud qui mon-

taient de la vallée apportaient des relents tristes d'incendie. Parfois en Corse où il passait ses vacances, la même odeur descendait des maquis brûlés par les bergers, jusqu'aux plages. Et il aimait cette fumée qui sentait la vie et la renaissance de l'herbe verte dans les cendres parfumées.

Ici il ne la reconnaissait pas. Partout c'était la puanteur de la mort et le charme du souvenir des mois d'août insouciantes était rompu avant d'avoir revécu entier dans son esprit.

Quelle désolation s'était abattue sur la sereine beauté de ces contreforts de l'Aurès septentrional !

— Là, où, entre les cyprès, les chacals saoulés par le parfum des jasmins appelaient la lune, on n'entendait plus que les aboiements des chiens en patrouille circulant entre les souches noircies des cèdres massacrés par les flammes.

L'exhalaison âcre des tas de cendres résineuses prenait à la gorge.

Quelque part, une chèvre que l'on entendait bêler doucement agonisait, brûlée à mort entre les troncs calcinés des chênes-lièges.

Engourdi sur son perchoir il avait laissé passer les heures. La chèvre était enfin morte aux premières lueurs d'un mince croissant de lune lavée.

Il somnolait quand l'air froid de la nuit, que ne soutenait plus la chaleur du sol, tomba d'un coup, pur de toute émanation et de toute réminiscence de guerre. Mais, bien vite, le silence de la paix restituée un instant dont il jouissait fut brisé, troué par la rafale majestueuse d'un fusil-mitrailleur. Le chargeur s'égreña loin dans la vallée qui en répercuta l'écho de thalweig en thalweig.

Il s'était alors secoué, et avait redescendu lentement les marches, résigné à dormir dans le gourbi étouffant, entre les

caisses de grenades. La couverture dont il s'était enveloppé était imprégnée de suie grasse...

*
**

Ce goût de suie était maintenant mélangé dans sa bouche à la saveur cuivrée du sang.

A petites secousses la faiblesse le roulait dans un abîme sans fond. A chaque respiration, les ondes glaciales pulsaient dans son ventre blessé, remontant, écœurantes, jusqu'à son cerveau.

Dans sa lassitude il n'avait plus la force de lever sa tête qui retombait d'une épaule sur l'autre à chaque nausée.

La valse lente des étoiles l'enfermait dans sa fièvre quand le ciel soudain s'illumina au Nord. L'horizon fut rempli par les flancs de l'Abiod découpés au magnésium. Des détonations sourdes roulées de falaise en falaise tremblèrent dans le sable sous ses reins.

Les éclairs se succédaient en cascades sonores. Dans le ciel redevenu opaque, des chandelles vénitiennes géantes balançaient au bout de leurs parachutes un quatorze juillet démesuré.

Sous les feux de position verts et rouges des Dakotas dansant comme des lucioles, une caverne de lumière blanche, irrécusable s'était creusée...

Les lucioles... la Grotte du Juif... C'était la bataille qui continuait sous les fusées éclairantes plaquant les fellaghas blêmes au lit de l'Hallaïl, déjouant le décrochage habituel.

Puis la nuit retomba, comme un rideau sur un rêve.

Avait-il rêvé ?

Les traits de feu des roquettes avaient tressé sur sa rétine

une toile persistante d'impressions lumineuses dont le tourbillon le fit doucement chavirer dans le délire...

*
**

Il crut entendre le vent qui rugissait dans les feuilles immobiles du laurier-rose.

Il essaya de s'asseoir, bandant les muscles de son dos douloureux.

Il tendit désespérément l'oreille — ce n'était plus le vent. C'était maintenant une vibration à fréquence basse qui s'amplifiait, un de ces sons graves que les os enregistrent plutôt que les tympans...

Il ne comprenait plus, car il avait soudain reconnu l'allumage d'un réacteur. Oui, c'était un Atar (1).

Un Atar ? — mais alors, c'était le prototype qui devait attendre son retour. On le lui avait promis. Et il le voyait, là, son 750, tout près, énorme bijou de métal vivant, frémissant sur la piste de Villaroche, dans l'attente des noces du premier vol !

Ils avaient tous menti.

— Arrêtez !

On ne pouvait pas lui voler son avion. C'était sa chose, à lui.

Il en avait amoureusement caressé les gouvernes polies qui réfléchissaient son image. Il l'avait vu naître pour lui dans l'atelier secret de l'usine, cadre par cadre, lisse après lisse. Sous ses yeux la fraise géante en avait taillé dans la masse

(1) *Atar* : Turbo réacteur à très grande puissance de fabrication française (SNECMA).

d'acier inox les longerons et raboté au millième les revêtements d'aile !

— Arrêtez ! Laissez-moi sortir ! Ouvrez cette porte !...

Qui donc l'avait enfermé dans cette pièce sombre pendant qu'un autre allait étreindre son avion, en jouer dans le ciel bleu !

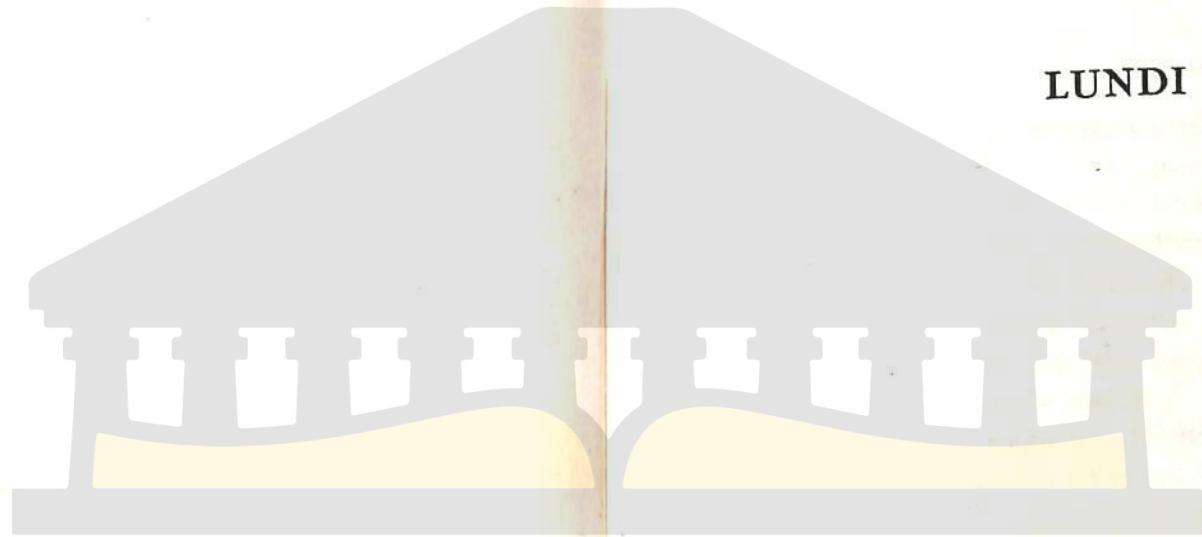
Ils allaient lui casser son jouet magnifique, et il voulait crier des conseils à son rival heureux.

— Attention, petit...

La post-combustion explosa, étouffant sa voix. Le fracas de la mise à feu des fusées suivit et le 750 s'ébranla, propulsé par les vingt tonnes de poussée déchaînées s'évadant de la pesanteur, dérivant inexorablement hors de sa vie.

La réverbération des ondes sonores s'éteignit dans son crâne douloureux, et Dorval resta seul à nouveau, cloué dans le silence.

LUNDI MATIN



⊙ ∇ ∑ ⊙ ⊙ ⊔ ∑ √
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Les étoiles commençaient à pâlir.

Les souvenirs roulaient comme un grand fleuve trouble dont chaque spasme de douleur déviait le cours, faisant remonter à la surface un souvenir précis. Tout était clair un instant au soleil de sa mémoire, et soudain dans un remous tout repartait au fil du courant...

C'était peut-être l'heure de la prière. Les mots oubliés allaient-ils conjurer le destin ?

Le courage... l'espoir... Michèle...

L'hélicoptère ne devait-il pas arriver à l'aube ?

— Mon Dieu, ne m'abandonnez pas... à l'heure de notre mort...

Les mots étaient revenus sur ses lèvres avant qu'il n'ait le temps de les reprendre.

La mort ?

Une glissade furtive. Un clapotis frais de cailloux roulant dans l'eau, tout près...

L'eau ?

Le feu brûlant sa gorge l'éveilla. Il se traîna encore

quelques mètres sur le sable qui collait à ses mains poissées de sang, pour sentir soudain la fraîcheur humide du gravier.

La fuite des petits sabots veloutés sur les galets le fit sursauter. Une gazelle, figée par la peur sur ses pattes raides, les oreilles frémissantes, apparut un instant, profilée sur le ciel...

La source était là, cachée par un rocher, mince miroir noir, glissé à demi sous la falaise.

Chaque gorgée était merveilleuse. Il but comme une bête, tête plongée jusqu'aux oreilles, les yeux ouverts dans l'eau, ne se redressant que pour respirer...

Il tiendrait jusqu'à l'hélicoptère !

Il ne vit pas sous sa ceinture, à la déchirure de la combinaison, la tache sombre qui grandissait autour de la croûte de sang. Un hoquet de douleur lui fendit les entrailles et il n'eut que la force de se rejeter sur le sable, d'un tour de reins...

Le petit jour se glissait sous ses paupières meurtries, quand un bruit de moteurs d'avion le ramena à la conscience.

Tendant tout ce qui restait de force en lui, il écouta.

Le son se rapprochait. Il voulait appeler, mais les caillots paralysaient sa langue et il étouffait.

Ce n'était pas une hallucination — on le recherchait ! C'étaient des moteurs dans le ciel. Il en était sûr, l'hélicoptère venait !

Amplifiés par le fronton de la falaise en surplomb, il les entendit distinctement, puissants, approchant régulièrement. C'était sans doute un multimoteur bien synchronisé, en vol stabilisé de croisière.

Un AVION ! Il fallait sortir de ce trou d'ombre, faire des signaux, l'alerter !

Il essaya de se lever et retomba sur les coudes. A quatre pattes il avança, avec des gestes lents de plongeur qui se noie au fond de la mer. Il s'accrocha au laurier sauvage, mais les tiges souples se courbaient, refusant leur appui...

La vie commença à s'écouler, chaude, le long de ses cuisses glacées.

Vite !

La chanson triomphante des moteurs claironnait maintenant presque à la verticale. Il réussit à s'agenouiller, et leva la tête, les yeux éblouis par le soleil levant...

Un instant la silhouette brillante du courrier d'Air France s'écartela dans ses pupilles dilatées, disparaissant aussitôt derrière les crêtes. Le bourdonnement dériva implacablement vers le Nord, cap sur Alger...

Dorval resta à genoux entre les roses des sables et les taches de sang.

D'El Oued, le DC 4 rentrait sur Alger à vide. Michèle Galtier, hôtesse de service, enroulée dans une couverture, dormait au fond de la cabine. Les Nementchas, qu'elle survolait ne l'intéressaient pas, car elle savait, de tout son instinct de femme, que la réponse du destin l'attendait à Alger.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	7
ORDRE D'APPEL.....	11
DIMANCHE SOIR.....	13
LUNDI	39
MARDI	69
MERCREDI	105
JEUDI	121
VENDREDI	153
SAMEDI	163
DIMANCHE	175
LUNDI MATIN.....	213

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
D'EMMANUEL GREVIN et FILS
A LAGNY-SUR-MARNE
LE 15 AVRIL 1960

°⊙°∇∩Σ⊙ °⊔°∫Σ∫
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Dépôt légal : 2^e trimestre 1960.
Flammarion et C^o, éditeurs (N^o 4083). — N^o d'Imp. : 6155.

APPUI-FEU SUR L'OUED HALLAIL.

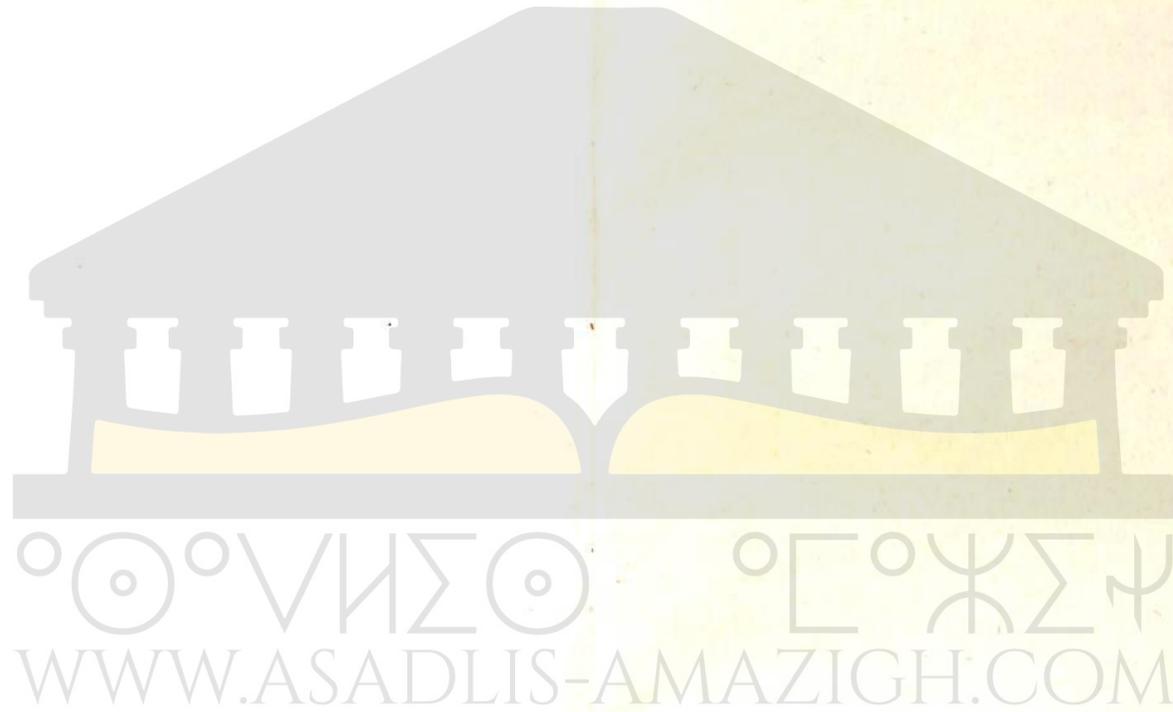




Photo Le Tellier - Match.

Promotion au grade de Grand Officier de la Légion d'honneur
Décret du 31/1/1958.

CLOSTERMANN Pierre, Commandant (R)

« Officier Supérieur pilote de chasse prestigieux aux titres de guerre étincelants. Volontaire pour servir en Algérie dans le cadre des opérations de maintien de l'ordre, s'est dépensé sans compter, toujours volontaire pour les missions les plus dangereuses au cours desquelles son appareil est plusieurs fois atteint par le tir rebelle.

S'est particulièrement distingué :

Les 15 et 16 1956 à où son action dans le guidage de la chasse est déterminante et permet la mise hors de combat de nombreux rebelles.

Le 27 1957 à participant avec un plein succès à l'encerclement d'une importante bande rebelle.

Chasseur aux 33 victoires aériennes qui incarne les plus belles traditions françaises. Totalise 950 heures de vol de guerre et 550 missions opérationnelles dont 348 heures en 116 missions au titre du maintien de l'ordre en A. F. N. »

signé : Charles de Gaulle.